

GOVERNMENT OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 41239

CALL No. 417.73093978 / Dze

D.G.A. 79



INSCRIPTIONS DE L'ÉTHIOPIE ANTIQUE

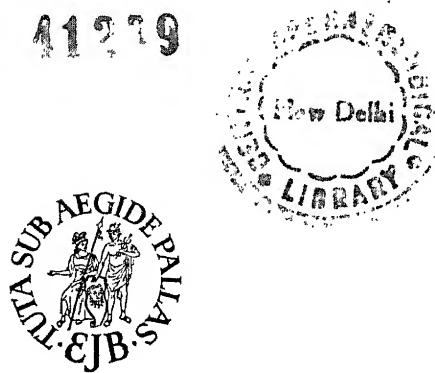


INSCRIPTIONS DE L'ÉTHIOPIE ANTIQUE

PAR

A. J. DREWES

41279



41279

LEIDEN
E. J. BRILL
1962

Copyright 1962 by E. J. Brill, Leiden, Netherlands
All rights reserved. No part of this book may be reproduced or
translated in any form, by print, photoprint, microfilm or any other
without written permission from the publisher.

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No 41239.....

Date 27-6-64.....

Call No....417.730.93978...../ Dre

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	VII
Transcription	VIII
Liste des principales abréviations	IX
I. Introduction	1
II. Petites inscriptions	5
Textes, p. 10.	
III. L'inscription de Sāfrā	30
Texte A, p. 31 — commentaire: les mots, p. 32 — les phrases, p. 37 — les termes fondamentaux, p. 43 — traduction, p. 48 — texte B, p. 49 — commentaire, p. 49 — traduction, p. 51 — texte C, p. 51 — commentaire, p. 51 — traduction, p. 52 — texte D, p. 53 — commentaire, p. 53 — traduction, p. 54 — la langue des textes, p. 55 — l'écriture, p. 56 — le contenu, p. 59.	
IV. Une nouvelle interprétation de trois inscriptions éthiopiennes	65
L'inscription de 'Anzā, p. 65 — commentaire, p. 65 — traduction, p. 67 — l'inscription de Matara, <i>D.A.E.</i> 34, p. 67 — commentaire, p. 67 — traduction, p. 68 — l'inscription <i>D.A.E.</i> 18, p. 68 — commentaire, p. 68 — traduction, p. 70.	
V. La graphie des inscriptions jusqu'à l'époque d'Ézana	71
VI. Les premiers siècles de l'histoire éthiopienne d'après les sources épigraphiques	89
Appendice: Abraha portait-il un titre éthiopien?	108
Index des noms propres	112
Planches I-XXIV	113
Index des planches	114

AVANT-PROPOS

En publiant le présent ouvrage, je tiens à exprimer ma reconnaissance à l'Organisation Néerlandaise pour la Recherche Scientifique, qui par l'octroi d'un subside m'a fourni le moyen d'effectuer un séjour prolongé en Éthiopie et d'y recueillir, notamment, les inscriptions dont la publication forme le principal de cet ouvrage.

Le Gouvernement Impérial de l'Éthiopie a bien voulu m'accorder les autorisations nécessaires à mes activités, et a facilité mon travail en mettant à ma disposition toutes les ressources de la Section d'Archéologie. Je tiens à remercier les Éthiopiens et les Français, membres de cette Section, de leur cordiale collaboration.

La direction du Musée d'Asmara a eu l'amabilité de m'autoriser à étudier ses collections.

C'est avec une reconnaissance toute spéciale que je veux signaler l'aide qu'André Caquot et Jacques Ryckmans m'ont offerte pour résoudre certaines difficultés d'interprétation ainsi que pour établir le texte français de cet ouvrage. A Jacques Ryckmans en particulier, je suis redevable de la révision minutieuse de certains chapitres, et de la traduction des autres.

Enfin je ne puis oublier l'initiation à l'épigraphie sud-arabe qui m'a été donnée, voici douze ans, par le Professeur G. Ryckmans, à l'Université Catholique de Louvain. Les relations que je n'ai pas cessé depuis lors d'entretenir avec mon ancien maître, m'ont permis de bénéficier de ses encouragements et de l'appui de sa vaste expérience. Qu'il veuille trouver ici l'expression de ma profonde gratitude.

TRANSCRIPTION

Le système de transcription des inscriptions est celui qui est en usage en épigraphie sud-arabe.

Les citations provenant de langues éthiopiennes sont également toutes transcrits. En ce qui concerne le geez, le signe d'allongement n'est employé que pour *ä*, pour distinguer cette voyelle de celle du premier ordre. La transcription par *ś* de la cinquième lettre de l'alphabet éthiopien est utilisée sans préjudice du son que ce signe a pu représenter aux différentes époques. Dans les mots tirés de langues éthiopiennes modernes, la transcription *ś* est maintenue, du moins lorsque ces mots sont cités pour les besoins de l'étymologie; dans le cas contraire, c'est la prononciation qui est suivie.

Les noms de personnes ou de localités bien connus sont généralement reproduits de la façon courante, et sans signes diacritiques. Ceci entraîne certaines contradictions inévitables dans la transcription, par exemple: Addi Caieh, mais 'Addi Kĕrāmātĕn.

LISTE DES PRINCIPALES ABRÉVIATIONS

Bi.Or. *Bibliotheca Orientalis.*
C.I.H. *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, pars quarta, inscriptiones ḥimyariticas et sabaeas continens, I-III.
Conti Rossini, *Glossaire.*
C. CONTI ROSSINI, *Chrestomathia Arabica Meridionalis Epigraphica*, edita et glossario instructa, Rome, 1931.
D.A.E. E. LITTMANN *et al.*, *Deutsche Aksum-Expedition*, I-IV. Lorsque l'abréviation *D.A.E.* n'est suivie que d'un chiffre arabe sans indication de tome ou de page, le chiffre indique le numéro d'une inscription publiée au tome IV.
Dillmann, *Grammar.*
A. DILLMANN, C. BEZOLD, *Ethiopic Grammar*, Translated by J. A. Crichton, London, 1907.
R.E.S. *Répertoire d'Epigraphie Sémitique.*
R.N.P. G. RYCKMANS, *Les noms propres sud-sémitiques*, I-III, Louvain, 1934-1935.
R.S.E. *Rassegna di Studi Etiopici.*

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

Depuis les grandes publications de D. H. Müller et E. Littmann¹, aucun ouvrage consacré uniquement à des inscriptions provenant d'Éthiopie n'a vu le jour. Les grandes inscriptions axoumites, les inscriptions sud-arabes de Yeha, localité située à environ 50 km. à l'est d'Axoum, un certain nombre de monogrammes relativement récents, et quelques autres textes que ces deux auteurs ont rendu accessibles, ont longtemps constitué la totalité, ou la presque totalité, de ce que nous possédions en fait de documents provenant d'Éthiopie.

Du matériel nouveau n'est venu au jour que lentement, et à quelques exceptions près, notamment l'inscription de 'Anzā², il présentait un caractère trop fragmentaire pour offrir quelque intérêt.

Ce n'est que dans ces dernières années qu'un changement est intervenu dans cette situation. La découverte de quelques antiquités à 'Addi Kérāmātēn³, la publication de deux inscriptions de Dibbib⁴, et la découverte d'un certain nombre d'objets, dont deux inscriptions royales, à 'Addi Gelemo⁵, ont amorcé des recherches plus intensives. C'est ainsi que les fouilles des archéologues français à Hawlti-Melazo⁶, et les prospections effectuées en Érythrée orientale par moi-même en 1955, et par V. Franchini⁷ jusqu'à ce jour, ont abouti à des découvertes importantes.

Non seulement le volume du matériel s'en est trouvé considérablement augmenté, mais encore l'image que nous offre l'ensemble des inscriptions d'Éthiopie s'est modifiée ou précisée.

C'est pourquoi il m'a paru souhaitable de ne pas me borner à

¹ D. H. MÜLLER, *Epigraphische Denkmäler aus Abessinien*, 1894; E. LITTMANN, *Deutsche Aksum-Expedition*, IV, *Sabäische, Griechische und Alt-Abessinische Inschriften*, 1913.

² Publiée dans *R.S.E.*, II, 1942, p. 21-28; voir plus loin Chapitre IV.

³ Voir *R.S.E.*, V, 1946, p. 1-6; *Antiquity*, 83, 1947, p. 158-163; et plus loin Chapitre II, texte 57.

⁴ Dans *R.S.E.*, XII, 1953, p. 5-28; cf. Chapitre II, texte 56.

⁵ Voir *Annales d'Éthiopie*, I, 1955, p. 11-41; *Atti del convegno internazionale di studi etiopici*, Rome, 1960, p. 411-434.

⁶ Voir *Annales d'Éthiopie*, III, 1959, p. 43-99.

⁷ Voir *R.S.E.*, XIV, 1955-1958, p. 48-68; XV, 1959, p. 55-95; XVI, 1960, p. 77-119, 122-123,

publier ici les inscriptions que j'ai relevées en Érythrée orientale, mais d'examiner également dans quelle mesure les découvertes récentes ont enrichi notre connaissance de l'Éthiopie antique. Les circonstances sont actuellement favorables à une pareille entreprise, parce que ces dernières années ont vu également se réaliser de grands progrès dans l'épigraphie sud-arabe.

Le dernier chapitre du présent ouvrage constitue une tentative de classer sous une forme concise les données que contiennent les inscriptions pour l'étude des premiers siècles de l'histoire de l'Éthiopie. C'est à dessein que nous nous sommes limité aux documents épigraphiques. En effet, les données archéologiques et numismatiques, si considérablement enrichies dans ces dernières années, attendent encore une étude d'ensemble. On peut espérer que notre esquisse fournira un point de départ utile à la mise en œuvre de ces données.

La grande majorité des inscriptions que nous publions ici appartiennent à une époque au sujet de laquelle précisément nous étions particulièrement mal documentés: l'époque qui précède celle des grandes inscriptions axoumites, et qui remonte jusqu'à la période à laquelle appartiennent les textes de Yeha. Nous sommes en mesure de retrouver, dans la graphie d'un certain nombre de ces textes, l'évolution de l'écriture éthiopienne avant l'époque axoumite, si pas l'apparition même de cette écriture. Cette évolution sera exposée plus en détail au Chapitre V.

L'étude de l'écriture recouvre un terrain relativement vierge, et peut être menée à bien en faisant presque entièrement abstraction des théories en cours. Il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit d'apprécier le contenu de ces inscriptions. Dans ce domaine, les idées admises aux sujet de l'origine des Éthiopiens jouent un rôle fondamental et, à mon sens, fatal. Il est donc nécessaire de retracer ici la genèse de ces théories et d'exposer comment on est arrivé à attribuer aux Éthiopiens une origine sud-arabe, ou plutôt quels sont les arguments que l'on avance actuellement en faveur de cette origine supposée. Car la théorie elle-même est déjà fort ancienne: on la retrouve dès 1681 chez Ludolf. Les arguments sur lesquels on la fonde actuellement émanent cependant de E. Glaser et de C. Conti Rossini.

E. Glaser a cru pouvoir démontrer que le nom de *Habašat*, qui devait être plus tard le nom spécifique des Éthiopiens axoumites, désignait primitivement d'une façon générale la population des pays de l'encens, donc la Somalie, et, en Arabie, le Hadhramaut et le Mahra. Le terme *Habašat* ne signifierait rien d'autre que: collecteurs d'encens.

Glaser trouve une explication analogue pour le terme grec Aithiops: il remonterait à une forme *atyūb*, du sémitique *ȝyb* — arôme¹.

Glaser suppose que des migrations se sont produites de l'Arabie du Sud vers l'Éthiopie. Les inscriptions sabéennes trouvées en Éthiopie, et la correspondance de certains noms de lieux éthiopiens et sud-arabes, indiquerait la présence en Éthiopie de colons sabéens, et même l'existence d'une domination de Saba durant un certain temps²; mais la plus grande partie des immigrants seraient originaires du Mahra, à l'est du Hadhramaut. Les immigrants sud-arabes auraient introduit en Éthiopie le commerce des aromates, et le nom de Ḥabaṣat³. Cependant, les Ḥabaṣat seraient aussi encore attestés dans leur pays d'origine à l'époque historique, car Étienne de Byzance écrit, en citant Uranius, que l'on rencontre, au-delà des Sabéens, les Hadhramites, les Abasènes; et que le pays des Abasènes livre de la myrrhe, de l'osson, de l'encens et du kerpathon⁴. C. Conti Rossini a reconnu à bon droit dans ce passage l'argument le plus important en faveur de l'origine mahrite des Ḥabaṣat. Nous allons toutefois voir à l'instant comment il l'a vidé de son sens. Nous n'avons pas à nous appesantir davantage sur la théorie de Glaser. Bien qu'on ait toutes les raisons d'apprécier à leur juste valeur ses hypothèses parfois brillantes, Glaser donne ici les signes d'une insuffisance au sujet de laquelle il s'est lui-même expliqué: Mit der Methode habe ich mich in meinem Leben allerdings nie gequält. Diese ist ein Zierde unserer Gelehrten. Als Reisender denke ich etwas wilder . . .⁵.

C. Conti Rossini a montré que les arguments de Glaser sont intenables, mais il conserve cependant quelques éléments de ses hypothèses. Il souscrit notamment à la conclusion que les Éthiopiens sont originaires d'Arabie du Sud⁶, à ceci près que leur patrie d'origine aurait été située non pas à l'est du Hadhramaut, mais dans le Yémen occidental. Il fonde cette conclusion principalement sur la correspondance de noms de lieux des deux côtés de la Mer Rouge. Mais étant donné que l'existence établie de noms de lieux sabéens en Éthiopie est tout au plus de nature à prouver la présence de Sabéens dans le pays, et nullement l'origine des Éthiopiens, il se donne beaucoup

¹ *Die Abessinier in Arabien und Afrika*, p. 9-10, 24-25.

² *Ibid.*, p. 11-20.

³ *Ibid.*, p. 94.

⁴ *Ibid.*, p. 88.

⁵ Dans *Ausland*, 1890, p. 994.

⁶ Voir *Sugli Ḥabaṣat*, dans *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei*, XV, 1906, p. 39-59.

de peine, comme l'avait fait Glaser, pour trouver en Arabie du Sud des traces de la présence des Éthiopiens. Il pense les avoir effectivement trouvées dans une inscription sud-arabe, *C.I.H.* 314 + 954, qui fait mention de 'ḥzb ḥbṣt dans le Yémen occidental. Conti Rossini considère cette expression comme désignant des „veri nuclei di popolazione Ḥabaṣāt”, qui, selon son opinion, ne seraient que des „residui lasciati in patria dagli Ḥabaṣāt, passati omai per la massima parte in Africa”¹.

La présence d'Abasènes à l'est du Hadhramaut, suivant Étienne de Byzance, devrait au contraire être expliquée différemment, selon C. Conti Rossini. Il ne serait pas impossible qu'il s'agisse en l'occurrence d'établissements de Ḥabaṣāt africains en Arabie, qui peut-être même représentaient „una specie di quelle colonie militari, che la storia posteriore dimostra carissime ai re abissini”².

Or, on ne voit absolument pas pourquoi, dans l'optique de Conti Rossini, cette explication ne pourrait pas également s'appliquer aux 'ḥzb ḥbṣt du Yémen occidental. Elle paraît s'imposer d'autant plus que ces 'ḥzb ḥbṣt n'apparaissent dans les inscriptions sud-arabes qu'à l'époque où des rois éthiopiens participent à des guerres en Arabie du Sud. L'argument que Conti Rossini a voulu fournir en faveur de sa thèse se voit par là entièrement privé de valeur probante.

La seule conclusion qu'on puisse tirer de ce qui précède est que l'origine des Éthiopiens était établie à priori, et qu'on a uniquement essayé de trouver des arguments historiques pour l'étayer d'une façon ou d'une autre. On verra au début du Chapitre VI comment les théories concernant l'origine des Éthiopiens ont été appliquées à l'interprétation des textes et ont déterminé l'image globale qu'on s'est faite de la période la plus ancienne de l'histoire de l'Éthiopie.

¹ *Ibid.*, p. 50.

² *Ibid.*, p. 54.

CHAPITRE II

PETITES INSCRIPTIONS

Au printemps de 1955, j'ai passé un peu plus de deux semaines dans la région d'Akkele Guzai, du 4 au 12 avril à Addi Caieh, puis du 3 au 12 mai à Senafe, afin d'examiner les inscriptions déjà connues de Toconda et de Dibdib et dans l'espoir d'en trouver d'autres. A Addi Caieh mon travail a été beaucoup facilité par l'hospitalité que m'ont offerte le médecin en chef de la clinique locale, Fabrizio Ostini et sa femme. Ils m'ont montré, en outre, au lendemain de mon arrivée, le 5 avril 1955, une inscription inédite qui leur était connue, et que je publie ici sous le numéro 72. Quant aux autres textes, je les dois aux habitants de la région, de Ménah et d'autres localités.

Une cinquantaine de textes environ, en majorité des noms propres, se trouvent gravés sur le rocher à fleur de terre à La'lāy 'Addi et Zēbān Mororo, ou sur les parois des grottes de Kēlētte Afa et de Gobo Fēnšēh. A l'entrée de cette dernière grotte se trouvent en outre des dessins et quelques noms propres.

Ces endroits sont très proches l'un de l'autre; Zēbān Mororo est situé au nord de La'lāy 'Addi; Gobo Fēnšēh au nord de Zēbān Mororo et Kēlētte Afa. Une carte schématique de la région est publiée dans *R.S.E.*, XIV, 1959, p. 57¹. Certaines de ces inscriptions avaient déjà été signalées en 1903, mais elles n'ont pas été publiées².

Les inscriptions relevées à ces quatre endroits appartiennent à

¹ Si le nom de Ruba Kudo correspond à celui de La'lāy 'Addi, comme il y a lieu de le croire, cette localité aurait dû figurer sur la carte au sud de Zēbān Mororo. Quant au dernier nom, la forme exacte d'après la prononciation locale est bien Zēbān Mororo et non Zēbān Moror; cf *R.S.E.*, XVI, 1960, p. 126.

² Voir le passage du *Bollettino Ufficiale della Colonia Eritrea* cité dans *R.S.E.*, XIII, 1954, p. 122. A mon retour dans la région, en 1956, j'appris que M. V. Franchini l'avait visitée après moi, accompagné d'un de mes guides, dans les derniers mois de 1955; cf. *R.S.E.*, XIII, 1954, p. 121. Cependant, lorsque je l'ai rencontré chez M. Felice Ostini, le 30 avril 1956, il m'assura qu'il était au courant de mes recherches de l'année précédente et qu'il n'avait, en ce qui le concernait, aucune intention de faire publier les graffites qu'il avait photographiés à ces endroits. On attribuera volontiers à un malentendu ce qu'a écrit M. L. Ricci dans *R.S.E.*, XIV, 1955-1958, p. 49: „... je m'abstiendrai de publier un groupe d'inscriptions, de Ruba Kudo et de Gobo Fēnšēh, dont la publication sera effectuée, à la suite d'un accord intervenu entre lui-même et M. Franchini, par M. A. J. Drewes de Leiden, qui a également vu ces inscriptions”.

plusieurs types de graphie. Treize¹ textes présentent des lettres en relief sur creux dans une écriture quasi-monumentale qui ressemble le plus souvent à la graphie monumentale sud-arabe du début de la période B, que l'on peut dater environ de la fin du cinquième et des premières décades du quatrième siècle avant J.-C.². Le texte 19 se rapproche plutôt du monumental de la fin de cette période; il n'est pas en relief. D'autres textes encore, par exemple le numéro 18, présentent une graphie apparentée aux types les plus anciens du groupe A. Cependant, pour ce qui concerne ces derniers textes, il n'y a pas lieu d'y voir une imitation intentionnelle du monumental. En outre, ces inscriptions ne sont pas nécessairement antérieures à celles du type graphique quasi-monumental de la période B. Les textes 18 et 19 contiennent le même nom propre de personne et la même filiation. S'agit-il du même personnage, malgré les graphies différentes des deux inscriptions?

De façon générale, il faut sans doute présupposer la coexistence d'une écriture monumentale et de graphies non monumentales indépendantes. Si l'on constate des ressemblances entre la forme de certaines lettres dans l'une et l'autre graphie, celles-ci peuvent s'expliquer, soit dans l'hypothèse d'un prototype commun, soit par une interdépendance directe. C'est dans ce dernier cas seulement que les ressemblances peuvent fournir une base permettant de dater les inscriptions non monumentales à partir des textes monumentaux.

Treize inscriptions³ ont été copiées à Fěqyā, un endroit à peu de distance à l'est de Dibdib, dans le Scimezana. Elles se trouvent à proximité d'une butte formée sans doute par les ruines d'un petit bâtiment. C'est du même endroit que provient l'autel dont la photographie a été publiée dans *Bi.Or.*, XIII, 1956, Pl. I. Près de la moitié des inscriptions sont des dédicaces à la divinité DT HMN. Il semble qu'on puisse conclure à l'existence à Fěqyā d'un petit sanctuaire, à une époque où les relations avec l'Arabie du Sud étaient moins étroites qu'auparavant.

C'est cette dernière époque, tout au moins, qui s'accorderait le mieux avec l'écriture des textes et la forme dt bmn. L'absence totale d'inscriptions monumentales des graphies B et C s'expliquerait difficilement si le sanctuaire avait déjà existé à l'époque de ces graphies.

¹ Les textes 1, 2, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12a, 20, 21, 35 et 39.

² D'après les critères établis par Jacqueline PIRENNE, *Paléographie des inscriptions sud-arabes*, I.

³ Textes 43-55.

De plus, l'autel de 'Addi Kērāmātēn, qui date de la fin de la période B d'après son inscription principale¹, a été réemployé plus tard, comme en témoigne une deuxième inscription gravée sur le rebord supérieur de l'autel. Cette inscription se rapproche par son écriture et par son texte de celles de Féqyā; elle est reprise ici sous le numéro 57.

Quelques inscriptions de Féqyā, notamment le texte 51, présentent, elles aussi, des points de contact avec le monumental du type A en Arabie du Sud. Ce texte est en relief, de même que les inscriptions 49 et 52.

DT ḤMN est évidemment la divinité sud-arabe DT ḤMYM², bien que la forme sous laquelle son nom apparaît ici ne soit attestée ni en Arabie du Sud ni dans les inscriptions monumentales d'Éthiopie connues à présent. C'est là une autre raison, nous l'avons vu, d'attribuer une date relativement tardive à ces inscriptions.

Dans les textes de Féqyā, la dédicace est exprimée par le verbe sabéen *hqny*. Mais le complément de ce verbe y est toujours introduit par la préposition *l-*. Cependant il n'y a aucune raison de supposer que *hqny l-* exprime ici autre chose que *hqny*, suivi d'un complément direct, dans les textes de l'Arabie du Sud³: il s'agit clairement de la même formule stéréotypée. Les deux variantes de cette formule sont réparties en des régions différentes ou, plus précisément, ce n'est qu'en Éthiopie qu'est attesté *hqny l-* dans la plupart des textes dédicatoires. Aussi cette construction a-t-elle déjà été comparée à celle de l'éthiopien classique, où le verbe *'aqnaya* est suivi de la préposition *la-*⁴.

Dans une des inscriptions de Féqyā, le texte 48, la plupart des lettres ont été récemment retouchées. La photographie n'en a pas été publiée, parce que la retouche moderne masque le texte original.

Une autre inscription a disparu. Les habitants de la région qui me regardaient travailler m'ont tous affirmé de façon positive qu'il y avait une pierre assez petite portant une inscription très claire. Je me demande s'il ne s'agit pas de l'inscription qui a été publiée dans *R.S.E.*, XII, 1953, p. 16-17. D'après cette publication elle provien-

¹ Jacqueline PIRENNE, *Paléographie*, I, p. 134.

² Certaines représentations de cette divinité datant d'une époque plus récente ont été étudiées par Jacqueline PIRENNE, dans *Syria*, XXXVII, 1960, p. 326-347. L'étymologie qu'elle propose pour *ḥnym* ne peut être retenue: le sens figuré d'une racine arabe, que ce soit *ḥmm* ou *ḥny*, ne peut éclairer les caractéristiques de ce dieu, qui seraient d'ailleurs, à cette époque, le produit de tendances syncrétistes.

³ Contre L. RICCI, *R.S.E.*, XVII, 1961, p. 132-133.

⁴ *Annales d'Éthiopie*, III, 1959, p. 84 et 92.

drat de Barakit, un village à quelque distance au sud de Fēqyā¹. Mais le directeur du „Liceo Martini” à Asmara, où cette inscription se trouve actuellement, a bien voulu me préciser, qu'elle lui avait été apportée par un Tigréen qui n'en avait pas indiqué la provenance exacte. A Barakit même je n'ai trouvé personne qui pût me renseigner sur la découverte d'une inscription.

Les textes publiés ici à partir du numéro 58 contiennent, ou peuvent contenir, une autre formule stéréotypée. Ils ont été relevés à des endroits divers. J'ai inclu dans ce groupe l'inscription de Toconda, *D.A.E.* 36, et certaines autres provenant de Decanamo, publiées par L. Ricci²; j'ai eu l'occasion d'en voir quelques unes. Ces inscriptions ne présentent pas une écriture uniforme. Certaines s'apparentent à des inscriptions de Fēqyā. D'autres ressemblent, quant à leur graphie, aux plus anciens textes éthiopiens actuellement connus, l'inscription du roi GDR³ et le texte de la statuette de Zēbān Kutur⁴.

Dans ce groupe d'inscriptions se présente la formule: que vive, *ḥybw* ou *lthw*, le plus souvent suivie du nom de *DT HMN*⁵. Parfois cette divinité n'est pas explicitement mentionnée, mais c'est certainement d'elle qu'il s'agit⁶. Dans l'inscription 63a la même formule se rapporte probablement à la divinité HBS. Le texte 58 porte les mots: que vive 'WB. Serait-ce également le nom d'une divinité?

La formule: que vive (la divinité), ne se présente pas dans les inscriptions de l'Arabie du Sud, bien qu'elle ne soit pas inconnue ailleurs. En Éthiopie même, elle rappelle le *ḥeyāw 'egzī'abber* de la Bible, expression qui traduit l'hébreu *hay-YHWH*. En ce qui concerne une autre formule attestée dans la Bible éthiopienne, *ḥeyāw 'abbā nagāši*, Dillmann a supposé qu'elle est une locution ancienne introduite telle quelle dans la version de la Bible⁷. La découverte d'une formule analogue dans les inscriptions éclaire d'un jour nouveau l'hypothèse avancée par Dillmann il y a près d'un siècle.

La question est d'autant plus intéressante que deux inscriptions⁸ contiennent le mot *ymt* — que meure, formule qui, précédée du mot

¹ D'après le *Bulletino* de l'Istituto di studi etiopici, I, Asmara, 1953, p. 45, elle proviendrait des environs de Barakit.

² *R.S.E.*, XV, 1959, p. 55-95; XVI, 1960, p. 77-119.

³ Publiée dans *Annales d'Éthiopie*, I, 1955, p. 32-39.

⁴ Voir plus loin texte 71.

⁵ Textes 59, 60 (?), 61 et 65b.

⁶ Textes 65c et 66.

⁷ *Lexicon*, col. 688; cf. *Annales d'Éthiopie*, I, 1955, p. 33.

⁸ Les inscriptions Franchini 2a (notre texte 65a) et Franchini 30, d'après la photographie publiée dans *R.S.E.*, XVI, 1960, Tav. XV, Fig. 30.

nēgus ou du nom même du Négus, est encore toujours employée en Éthiopie. Evidemment l'amharique *nēgus yēmut* ne signifie pas: que meure le Négus, ce qui est la traduction littérale des mots; au contraire, on jure par sa mort parce que „Comme les anciens rois de l'Orient, le negus est celui qui assure la vie de son pays”¹. De même, la formule *ynt* des inscriptions ne doit sans doute pas être comprise dans son sens littéral.

Deux inscriptions, l'une à La'lāy 'Addi, l'autre à Gobo Fēnšēh, contiennent le mot *l(y)dd* — que l'aime, suivi du nom de la divinité 'STR².

Les formules *lyhw*, *lhhw* et *lydd* ne trahissent pas clairement la langue des inscriptions où elles apparaissent. Nous savons cependant que le sens d'aimer est rendu par un autre verbe en éthiopien classique, bien que la racine *wdd* ait cette acception dans les langues modernes. Deux textes, les seuls de ce groupe qui mentionnent une filiation, expriment celle-ci par le mot sud-arabe *bn*³.

Au problème de la langue s'ajoute celui des noms propres. Le commentaire qui accompagne les textes est limité: il ne cherche pas à avancer des étymologies arabes, souvent possibles, mais rarement convaincantes. Etant donné qu'il s'agit de textes qui relèvent d'une culture sud-arabe en Éthiopie, les noms propres nouveaux sont rapprochés à la fois de racines sud-arabes et éthiopiennes.

La proportion de noms propres nouveaux est remarquable. Outre les noms propres sud-arabes bien attestés tels que *'wsm*, *h'n*, *hyw* et *whbm* il en est d'autres, de caractère sud-arabe, mais inconnus en Arabie du Sud: *mr'hw*; *sbh'b*; *wk'l*; etc. Certaines noms propres peuvent se rattacher à une racine éthiopienne, par exemple *gbrn*, *grwhtn* et *nqbm*, bien qu'ils soient, selon toute apparence, munis d'une terminaison sud-arabe. Enfin, plusieurs textes présentent des noms propres d'une forme particulière: *bqlny*; *h's'l*; *wdgly*; *'n'th*, à côté de *'n't*; *yshmd* et *s̄rwm*, avec une préformante *s*; *'sb[.]*, à côté du nom propre sud-arabe *'shm*; etc.

Les inscriptions semblent avoir été gravées sans aucun système. La direction des lignes, de droite à gauche ou en sens inverse, apparaît à l'examen des planches. De même, les textes débutent soit à la première soit à la deuxième ligne.

¹ Comme l'écrit André CAQUOT dans son article *La royauté sacrale en Éthiopie*, dans *Annales d'Éthiopie*, II, 1957, p. 215.

² Textes 68 et 69.

³ Textes 58 et 69.

La plupart des textes sont précédés d'un symbole, en forme du signe *f* de l'alphabet sud-arabe, suivi d'un trait. L'interprétation de ce symbole n'est pas certaine¹. En tout cas il ne se rapporte pas spécifiquement à une seule divinité, car il apparaît aussi bien en relation avec 'STR qu'avec HBS et DT HMN.

TEXTES

1. Zēbān Mororo. En relief. Pl. I et IX.

a) symbole / <i>n̄n̄</i>	symbole / 'N'N.
b) symbole / <i>nqbn</i>	symbole / NQHN.

Ni *n̄n̄* ni *nqbn* ne sont attestés en sud-arabe. L'étymologie du premier nom propre est incertaine; se rattache-t-il à la racine *n̄w*? Comparer le sud-arabe *n̄wn*, le nom d'une palmeraie, et *n̄wt*, une localité. La racine *n̄w* se rencontre également en éthiopien: *na'awa* — *venari, feras captare*, Dillmann, *Lexicon*, col. 676. La racine *nqh*, non attestée en sud-arabe, est, elle aussi, connue en géez: *nēquh* — *suscitatus, alacer*, Dillmann, *Lexicon*, col. 644.

2. Zēbān Mororo. En relief. Pl. I.

symbole / <i>nqbn</i>	symbole / NQHN.
-----------------------	-----------------

Pour ce nom propre de personne voir le texte 1b.

3. Zēbān Mororo. Pl. I et IX.

a) symbole / <i>bnqb</i> /	symbole / HNQH
<i>bn</i> / <i>h̄</i>	fils de H̄
<i>šl</i> /	ŠL.
b) <i>q̄t</i>	?
<i>.q̄n</i> .	

Le nom propre de personne *bnqb*, qui n'est pas attesté en sud-arabe, dérive peut-être de la même racine que *nqbn*, textes 1 et 2. Pour le préfixe *h-* comparer *hdbr* au texte 10c. *h̄šl* apparaît ici pour la première fois. Son étymologie est douteuse: est-ce un nom propre composé des éléments *h̄* et *šl*? Le premier pourrait en ce cas être identifié à une racine sud-arabe, *hy*; le deuxième existe en éthiopien: *šl* — *imago, effigies*, Dillmann, *Lexicon*, col. 259. Ou faut-il penser à une préformante *h-*, comme dans le cas du premier nom propre de ce texte? A gauche de la deuxième ligne du texte 3a se trouve un *q̄* assez grand, écrit en relief et suivi de la partie de droite d'un *t*,

¹ Voir A. GROHMANN, *Göttersymbole und Symboltiere auf südarabischen Denkmälern*, p. 51; cf. *Bi.Or.*, XI, 1954, p. 186.

semble-t-il. Plus bas, on voit quelques signes alphabétiques peu lisibles, dont seuls ' et *n* semblent assez certains.

4. Zébān Mororo. Pl. I et IX.

<i>/ bn / b'n /</i>	<i>symbole / BQLNY'</i>
<i>symbole / bqlny'</i>	<i>fils de H'N.</i>

A la deuxième ligne, la lecture *y* de l'avant-dernier signe n'est pas tout à fait certaine. Il peut être un *l* dextrogyre, lecture qui donnerait lieu à l'interprétation suivante du texte entier: *bqln / bn / b'n'l*. Cependant la direction sénestrogyre du ' tend à confirmer que toutes les lettres de la ligne 2 appartiennent au premier nom. En outre *b'n* est probablement suivi d'un trait de séparation. La racine *bql*, qui est attestée non seulement en éthiopien mais en plusieurs autres langues sémitiques, se retrouve dans certains noms propres en Arabie du Sud. Mais *bqlny'* y est inconnu jusqu'à présent. Sa forme, en *-ny'*, est curieuse; est-elle comparable à celle de *hblny*, nom propre de personne qui se trouve sur le sphinx de Dibdib, dont le texte est publié dans *R.S.E.*, XII, 1953? Pour *b'n* voir *R.N.P.*, I, p. 160.

5. Zébān Mororo. Pl. I et X.

<i>a) brrm</i>	<i>BRRM.</i>
<i>b) ?</i>	<i>?</i>

La racine *brr*, qui existe aussi en éthiopien, se retrouve en sud-arabe dans certains toponymes et dans un nom de famille. Le nom propre de personne *brrm* n'est pas attesté en sud-arabe. Le texte 5b contient les lettres: *t*, *h*, *w*, *n* et *k* (?), dont l'ordre n'a pu être établi. Il est peu probable que le *m* un peu isolé à droite de ce texte lui appartienne aussi.

6. Zébān Mororo. En relief. Pl. I et X.

<i>symbole / gbrn / bn / wdgl'y'</i>	<i>symbole / GBRN fils de WDGLY.</i>
--------------------------------------	--------------------------------------

La racine *gbr* est rare en sud-arabe. Un seul texte, Ry 551, provenant de Madā'in Ṣalih et remarquable aussi bien pour son écriture que son vocabulaire, contient le mot 'gbr — serviteurs (?). Dans une autre inscription, *R.E.S.* 3946, *gbrm* désigne un groupe de serfs, 'dm. Dans les documents sud-arabes, l'unique nom propre de personne dérivé de cette racine est 'bgbr de l'inscription Ry 506. Parce que 'BGBR y est un officier du roi Abraha, G. Ryckmans a supposé avec beaucoup de vraisemblance qu'il s'agit d'un personnage d'origine éthiopienne. GRH, mentionné dans *C.I.H.* 541, en est peut-être un autre, voir plus loin le commentaire du texte 38. En Éthiopie la

racine *gbr* est souvent employée dans les noms propres de personne, cf. Marcel Cohen, *A propos des noms de personnes chez les Abyssins chrétiens*, dans *Congrès de toponymie et d'anthropologie*, 1949, III, p. 776. La lecture de la dernière lettre de *wdgly* est confirmée par le texte 13. Je n'ai aucune étymologie à proposer pour ce nom propre, mais il est probable que le nom propre de personne dans *D.A.E.* 37, lu *Sablūlāy* (?) par Littmann, se termine également en *-gly*.

7. Zēbān Mororo. En relief. Pl. I.

symbole / *gbrn* symbole / GBRN.

Pour ce nom propre de personne voir l'inscription précédente et les textes suivants.

8. Zēbān Mororo. En relief. Pl. I.

symbole / *gbrn* symbole / GBRN.

Voir le texte précédent.

9. La'lāy 'Addi. En relief. Pl. I et X.

symbole / *gbrn* symbole / GBRN.

Voir le texte précédent.

10. La'lāy 'Addi. A l'exception du *n* de *gbrn* les textes sont écrits en relief. Pl. I.

a) ... <i>b</i> ..	?
b) symbole / <i>gbrn</i>	symbole / GBRN.
c) symbole / <i>bdbr</i>	symbole / HDBR
..... <i>n</i>	?
	N.

Pour *gbrn* voir les textes précédents. *bdbr* est inconnu en sud-arabe; il se rattache peut-être à la racine *dbr*, qui se rencontre aussi dans *dbry*, texte 11c. Pour la préformante *b*- comparer *hnqb*, texte 3a. Il n'est pas certain que le *n* qui se trouve à gauche de l'inscription appartienne à la ligne suivante; la lecture *bdbrn* n'est donc pas exclue.

11. La'lāy 'Addi. En relief. Pl. I et XI.

a) symbole / <i>d</i> ..	symbole / D[BY].
b) symbole / <i>im'n</i>	symbole / WN'N.
c) symbole / <i>dbry</i>	symbole / DBRY.
d) symbole / . <i>b</i> ..	symbole / ?

Les traces qu'on peut discerner à droite du *d* correspondent à *by*; je restitue dans le texte 11a: *d[by]*, nom propre de personne attesté aussi dans le texte 39. La première lettre de *wn'n* pourrait être lue comme un *'*. Quelle que soit la forme exacte de ce nom propre de

personne, *wn'n* ou *'n'n*, il n'est pas connu en sud-arabe et ne se laisse pas non plus rattacher à une racine de l'éthiopien classique. *dbr* apparaît en minéen comme un nom de famille. L'inscription Ry 551, que nous avons déjà citée dans le commentaire du texte 6, porte à la ligne 3: *bdbr* (?). En éthiopien *dabr* signifie *mons*, Dillmann, *Lexicon*, col. 1102.

12. La^{cl}āy 'Addi. Ce qui reste du texte 12a est en relief. Pl. I.

- a) ?
- b) *bn* / *wdd* fils de WDD.

wddm et *wdd*, dérivés d'une racine sémitique qui existe aussi en éthiopien, sont de noms propres de personnes sud-arabes. Je n'ai pu trouver aucune trace d'un nom propre précédant le mot *bn*.

13. Zēbān Mororo. Pl. I.

- / *wdgly* / WDGLY.

Pour *wdgly* voir le texte 6.

14. Zēbān Mororo. Pl. II et XI.

- symbole / *wdg* .. symbol / WDGLY
- bn* / *m* [fils de M[D(?)].

Le signe à la fin du premier nom propre pourrait être un ' : *wdg* ; ou un *b* : *wdgb*. La forme *wdgb* correspondrait à ce que'on lit à première vue dans le texte 15c. Mais il me semble que ce signe représente *ly*, ici aussi bien que dans 15c. Le nom propre de personne *wdgly* s'est déjà présenté dans les textes 6 et 13. Dans la lacune à la ligne 2 apparaissent quelques traces, qu'on peut lire 'd, mais cette lecture n'est pas certaine; voir aussi 15c.

15. La^{cl}āy 'Addi. Pl. II et XI.

- a) symbole / 'wsm symbole / 'WSM.
- b) ?
- c) symbole / *wdg* .. symbol / WDGLY
- [*b*]n / *m^{cl}d^{cl}l* fils de M^{cl}D^{cl}L.

Pour 'wsm en sud-arabe voir *R.N.P.*, I, p. 42. Le texte 15b est illisible. Enfin 15c ressemble au texte 14: dans les deux inscriptions le *g* de *wdg* est placé assez haut dans la ligne; un peu plus bas à gauche du *g* se trouve un carré. Dans l'inscription précédente, 14, ce carré est surmonté de ce qui pourrait être tenu pour la partie supérieure d'un '. Mais c'est sans doute le cercle du *ly*. Dans 15c il est à peu près certain qu'il faut lire *ly*. On peut encore discerner le sommet pointu

du *l* et, à gauche, l'arrondissement du *y*. A la ligne 2 le *b* de *bn* n'est pas visible. A droite du *d* les lettres *m'* n'ont laissé que des traces superficielles. Jusqu'à ce point les deux textes correspondent, bien que la lecture *m'd* ne soit pas établie de façon certaine. Mais 15c contient deux lettres de plus: 'l, qui n'apparaissent pas dans l'autre texte. S'agit-il malgré tout de deux personnages différents, ou faut-il compléter ainsi le texte 14: *m'd'l*? Le nom propre *m'd* est connu en sud-arabe, mais *m'd'l* y est beaucoup plus fréquent, voir *R.N.P.*, I, p. 157 et 235.

16. La'lāy 'Addi. Pl. II et XII.

a) symbole / <i>sfln</i>	symbole / ŠFLN.
b) symbole / <i>'wsm</i>	symbole / 'WSM.

La première lettre de *sfln* n'est pas certaine: on peut aussi bien lire *kfln*. La racine *kfl*, qui apparaît dans le vocabulaire sud-arabe et en éthiopien, n'est pas attestée jusqu'à présent dans un nom propre de personne de l'Arabie du Sud. Pour *sfln*, nom tribal, voir *C.I.H.* 353; pour *sflyn*, nom propre de personne, Jamme 311; pour *'wsm* voir plus haut, texte 15a.

17. Zēbān Mororo. Pl. II et XII.

symbole / 'sb[symbole / 'SB[
<i>bn</i> / <i>kr</i> [fils de KR[
] 'nn] 'NN.

La racine 'sb n'est pas attestée en Arabie du Sud, mais on y trouve 'sbm, un nom propre de personne, ainsi que les mots 'sbt et 'sb, qui signifient: prix de location (*R.E.S.* 3910, commentaire), ou: progéniture (J. H. Mordtmann, E. Mittwoch, *Sabäische Inschriften*, p. 184-185; M. A. Ghul, *New Qatabāni Inscriptions*, dans *B.S.O.A.S.*, XXII, 1959, p. 18-19). En geéz 'asb — *merces, pretium*, Dillmann, *Lexicon*, col. 973, correspond à cette racine sud-arabe. Ici nous avons peut-être le nom propre sud-arabe 'sbm, mais dans une forme éthiopisée, avec la sifflante éthiopienne. Le *r* de *kr* est douteux: on peut également lire un *l* ou un *f*.

18. Zēbān Mororo. Pl. II et XII.

<i>bn</i> / <i>g'sy</i>	symbole / WKL'L
symbole / <i>wkl'l</i>	fils de G'SY.

Le premier mot a été lu erronément 'kl'l par L. Ricci, *R.S.E.*, XIV, 1959, p. 51. Pour *wkl'l* comparer le sud-arabe *ykl'l*. Le nom

propre *g'sy*, qui n'est pas attesté en Arabie du Sud, ne se rattache pas non plus à une racine connue de l'éthiopien classique.

19. Kéllette Afa. Pl. II et XIII.

symbole / *wk'l* / *bn* / *g'sy* symbole / WKL'L fils de G'SY.

Comparer le texte 18.

20. La'lāy 'Addi. En relief. Pl. II et XIII.

symbole // *ymny* symbole // YMNY.

En apparence *ymny* est un adjectif nisbé; le nom propre *ymnt*, que nous rencontrons dans *J.E. 3 (Annales d'Éthiopie, I, p. 18-23)* pourrait en être le féminin. Ni *ymny* ni *ymnt* ne sont attestés comme noms propres de personne en Arabie du Sud. A. Jamme, *Bi.Or.*, XIV, 1957, p. 77, tient *ymnt* pour un homme.

21. La'lāy 'Addi. En relief. Pl. II et XIII.

symbole / *ymn'l* / *b* symbole / YMNL fils de (?)
..... ?

Ce nom propre de personne d'origine sémitique n'est pas attesté en Arabie du Sud. Après le trait de séparation on croit pouvoir discerner un *b*. Est-ce le début du mot *bn*? La ligne suivante n'est pas lisible.

22. La'lāy 'Addi. Pl. II et XIII.

symbole / *st'm* symbole / ST'M.

Au lieu d'un *s* la première lettre peut être un *n*. Ni *st'm* ni *nt'm* ne sont connus en sud-arabe; les racines dont ils dérivent ne sont pas attestées en geez littéraire.

23. La'lāy 'Addi. Pl. II.

a) symbole / *b* .. symbole / ?
b) symbole / *rdy'* symbole / RDY'.

En Arabie du Sud nous connaissons le nom tribal *rd'*; *rdy'* n'y est pas attesté. La racine *rd'* apparaît dans plusieurs langues éthiopiennes.

24. La'lāy 'Addi. Pl. II.

'*wst* 'WST.

Comparer '*wsm*, textes 15a et 16b. Le nom propre '*wst* n'est connu que par une falsification, qui se trouve au Musée d'Asmara et qui a été publiée dans le *Bollettino* de l'Istituto di studi etiopici, I, Asmara 1953, p. 32.

25. La'läy 'Addi. Pl. II.

b b b

Ce sont trois signes de l'alphabet éthiopien. Lisant sens dessus dessous on obtiendrait ' *b l* , mais cette lecture est exclue parce que le ' d'une telle forme n'apparaît en Éthiopie qu'après le renversement du *b*. Un ' éthiopien ne peut donc se trouver à côté d'un *b* sud-arabe dans la même inscription.

26. La'läy 'Addi. Pl. II et XIV.

bñ / n ?

27. La'läy 'Addi. Pl. III.

d ?

..... ?

w .. ð ?

28. Zëbän Mororo. Pl. III.

symbole / *ÿym* symbole / ?

29. Zëbän Mororo. Pl. III et XIV.

..... *bn* / fils de (?)..... / *wmr* ?..... *mqr* ?.. *wtm* / *wm* ?

30. Zëbän Mororo. Pl. III.

/ *n* / *mw* . symbole (?) / *kny* / ?. *qm* *mk* ?

S'agit-il de deux textes?

31. Zëbän Mororo. Pl. III.

] *m* / *bn* / *s* [JM fils de S[

32. La'läy 'Addi. En relief. Illisible. Pl. III et XIV.

33. Gobo Fënsëh; à l'entrée de la grotte. Pl. III.

a) symbole / *sfdn* symbole / \$FDN.b) *rynh* (?) RYNH (?).c) symbole / *y* ... symbole / ?

Les inscriptions sud-arabes ignorent le nom propre de personne *sfdn*; la racine *sfd* n'existe pas en éthiopien littéraire. Dans le texte 33b j'ai lu *rynh* à cause de la direction dextrogyre du *r*, mais l'argument n'est pas décisif. En tout cas *bnyr* n'est pas attesté en sud-arabe comme

nom propre de personne. *rynb* ne l'est pas non plus, mais un seul texte minéen, *R.E.S.* 3747, contient le nom propre *ryn*. L'étymologie de *rynb* est incertaine: faut-il le rapprocher de *'n |*, texte 35, pour ce qui concerne l'élément final *-b*?

34. Gobo Fěnšěh. Pl. III et XV.

<i>t</i> symbole / <i>'n^c</i>	symbole / <i>'N^cT</i> .
---	------------------------------------

Comparer *'n |*, texte 35. Il est possible que *'n^ct* et *'n |* dérivent de la même racine que *'n^cn*, voir texte 1. Ces noms propres ne sont pas attestés en Arabie du Sud.

35. Gobo Fěnšěh. En relief. Pl. III et XV.

symbole / <i>'n^cth</i>	symbole / <i>'N^cTH</i> .
-----------------------------------	-------------------------------------

Comparer *'n^ct*, texte 34, et *'n^cn*, texte 1. L'élément final se retrouve peut-être dans *rynb*, texte 33.

36. Gobo Fěnšěh. Pl. III et XV.

symbole / <i>sf^cbn</i> <i>'bkbd</i>	symbole / <i>SFHN</i> (fils de ?) <i>'BKBD</i> .
---	---

Le nom propre de personne *sf^cbn* ne s'est pas encore présenté en Arabie du Sud, mais la racine *sf^cb* y est attestée. Pour l'éthiopien *safba* — (*se*) *extendere*, voir Dillmann, *Lexicon*, col. 402. Au lieu de *'bkbd* on peut également lire *'b^cbd* ou, moins probablement, *'bkdd*, *'b^cdd*. Aucun de ces noms propres n'est apparu jusqu'à présent en sud-arabe. Quoi qu'il en soit, c'est certainement un nom propre sémitique composé du mot *'b* et d'un autre élément. Les racines *kbd* et *'bd* sont bien connues en éthiopien.

37. Gobo Fěnšěh. Pl. III et XV.

a) symbole / *.b^c.f^cb* ?
b) symbole / *twmn* / *bn* / *mrhk* symbole / *TWMN* fils de *MRHK*.

L'étymologie du nom propre de personne *twmn* n'est pas certaine; ce nom n'apparaît pas dans les inscriptions sud-arabes. *mrhk* n'y est pas attesté non plus. On peut tenter de lire *mrh*; comparer en sud-arabe: *bny mrhn*, et en éthiopien: *marha* — *ducere*, Dillmann, *Lexicon*, col. 163. Mais la lecture *mrh* est douteuse. Malgré sa position isolée, le *k* n'appartient pas à un autre texte. Faut-il analyser ainsi ce nom propre: *mrh-k*?

38. Gobo Fěnšěh. Pl. IV et XVI.

a) symbole (?) ... ?

<i>bi</i>	?
<i>grwhtn</i>	GRWHTN.
b) symbole / <i>rnm</i> ...	symbole / ?

Les deux premières lignes sont d'une lecture à ce point incertaine qu'on ne peut établir si elles appartiennent au même texte que *grwhtn*. Une telle supposition serait toutefois probable, parce qu'elles ont été mises dans le même cadre. *grwhtn* est inconnu en Arabie du Sud; la racine *grb* ne s'y rencontre pas, à moins que le nom propre de personne *grb*, *C.I.H.* 541, n'en dérive. A la suite de Praetorius le commentaire du *Corpus* rattache *grb* à l'arabe *ğär*, que nous ne retrouvons dans aucun autre nom propre sud-arabe. Mais étant donné que l'auteur de *C.I.H.* 541 est le roi Abraha, il est possible que nous ayons affaire à un Éthiopien, comme dans le cas de 'BGBR, dont nous avons parlé dans le commentaire du texte 6. La racine *grb* est attestée en éthiopien classique dans *garāḥt*, pl. *garāwēḥ* — *ager*, Dillmann, *Lexicon*, col. 1153. D'après la photographie, le signe qui précéde le *r*, au texte 38b, pourrait être un *ś* de petit module, mais c'est douteux.

39. Gobo Fěnšēḥ. En relief. Pl. IV et XVI.

symbole / <i>dby</i>	symbole / DBY.
----------------------	----------------

Ce nom propre de personne, inconnu en sud-arabe, se retrouve probablement dans une autre inscription d'Éthiopie, texte 11. Se rattache-t-il à *dbb* ou *dby*, racines qui existent en éthiopien?

40. Gobo Fěnšēḥ. Pl. IV et XVI.

<i>bn</i> / <i>wbb</i>	<i>m</i>	symbole / HBS
symbole / <i>hbs</i> //		fils de WHBM.

Tandis que *wbbm* est fréquent en sud-arabe, *hbs* n'est connu que par une seule inscription hadhramoutique. Les deux racines dont ces noms propres dérivent sont également attestées en Éthiopie. J'ai l'impression que le *m* qui se trouve à gauche du *b* de *wbb* n'appartient pas à ce texte.

41. Gobo Fěnšēḥ. Pl. IV.

symbole / <i>hbṁ</i>	symbole / HBM.
----------------------	----------------

Le *m* n'est pas certain. Pour *hbṁ* en sud-arabe voir *R.E.S.* 4580.

42. Gobo Fěnšēḥ. Pl. IV.

symbole / <i>myf</i>	?
----------------------	---

43. Fēqyā. Pl. IV.

symbole / <i>sqm</i> / <i>bn</i> / <i>b'ī</i> <i>bqny</i> / <i>lqt</i> / <i>hmn</i>	symbole / ŠQM fils de B'L a dédié à DT HMN.
--	--

Au lieu d'un *s*, la première lettre de la ligne 1 peut aussi bien représenter un *b*. L'étymologie du premier nom propre est incertaine. Si l'on accepte la lecture *s*, on peut comparer *sqm*, nom d'un groupe ethnique en minéen. Le *l* de *b'ī* fait peu de doute; *b'ī*, d'une racine sémitique qu'on retrouve en éthiopien, est connu comme un nom propre en sud-arabe.

44. Fēqyā. Pl. IV et XVII.

symbole / <i>ysḥmd</i> / <i>bn</i> / <i>šnqmw</i> <i>bqny</i> / <i>lqt</i> / <i>hmn</i> <i>wgblm</i> / <i>bn</i> / <i>hyw</i>	symbole / YSHMD fils de ŠNQMW a dédié à DT HMN et GBLM fils de HYW (aussi).
---	--

Le nom propre de personne *ysḥmd* n'est pas connu en Arabie du Sud; la racine *ḥmd* n'y est pas attestée. Mais en éthiopien classique nous trouvons *ḥemz* — *aestus irae, amaritudo, venenum*, Dillmann, *Lexicon*, col. 78. Il est probable que *ysḥmd* doive être mis en rapport avec la racine éthiopienne. La lecture *z* du signe sud-arabe *d* n'y fait pas obstacle: le signe *z* lui-même manque dans ces textes. On peut donc supposer que le signe *d* représente le son *z* et que le phonème *d* ne figurait pas dans la langue parlée à cette époque (cf. *D.A.E.* 27, commentaire). D'après sa forme, le nom propre *ysḥmd* est d'origine verbale; s'il est effectivement lié à la racine éthiopienne *ḥmz*, la pré-formante *s-* est particulièrement intéressante, voir aussi textes 49 et 50. Le nom propre *šnqmw* est inconnu en Arabie du Sud mais la racine *šnq* y est attestée dans le vocabulaire; en geéz *šenq* signifie: *commeatus, viaticum*, Dillmann, *Lexicon*, col. 250. Le *w* final de *šnqmw* manque dans le texte 45. Ici le *w* a été inscrit au-dessous du *m* pour des raisons qui ne sont pas claires. Le nom propre *gblm* manque dans les inscriptions sud-arabes, bien qu'on y rencontre un mot *gblt*. Dillmann, *Lexicon*, col. 1159, mentionne le geéz *gabla* — *lacus potatorius*. Le même nom propre *gblm* apparaît dans une autre inscription d'Éthiopie, notre numéro 65b, et peut-être aussi dans le texte 48. Enfin *hyw* est bien connu en sud-arabe. La composition du texte est curieuse: bien qu'il soit un des auteurs de l'inscription, GBLM n'est mentionné qu'à la fin, après la formule de dédicace. Est-ce que c'est parce que YSHMD était l'auteur principal? Cf. texte 48. Il n'y a aucune raison de croire que la troisième ligne est une addition postérieure.

45. Fēqyā. Le texte se trouve sur la même pierre que l'inscription précédente. Pl. IV et XVII.

rys¹ḥmd / bn / ṣnqm

YSHMD fils de ŠNQM.

Comparer 44.

46. Fēqyā. Pl. IV et XVII.

symbole / *ṣbḥ¹b* / bn / *mw⁴[*
ḥqnyy / ldtbmn

symbole / SBH¹B fils de MW⁴[
a dédié à DT HMN.

Le nom propre de personne *ṣbḥ¹b* apparaît ici pour la première fois, mais d'autres noms propres formés à partir de la racine *ṣbḥ* sont bien connus dans les inscriptions sud-arabes. La fin de *mw⁴[*...] manque. A cela près, l'inscription me semble complète; il y aurait à peine eu de la place pour le nom d'un autre personnage. Si le duel *ḥqnyy* n'est pas une erreur du scribe, il est possible que nous ayons ici un cas analogue à J.E. 100 et 112, deux autres inscriptions où le nom du dédicant est suivi d'un verbe au duel; voir l'explication proposée dans *Annales d'Éthiopie*, III, 1959, p. 93.

47. Fēqyā. Pl. IV.

]/ ldtbmn[n

... a dédié] à DT HM[N

48. Fēqyā. Pl. IV.

.... / bn / gbl[

.... fils de (?) GB¹L[M]

ḥqny / l[d]tbmn

a dédié à [D]T HMN

wḥyw

et HYW (aussi).

L'ensemble du texte a été retouché d'une manière inexacte à une époque récente à l'exception du début de la ligne 2. Dans la copie, tout ce qui est dû, à mon avis, à une retouche fautive est reproduit en de traits plus fins. La première ligne de l'inscription est presque illisible; seules les lettres *gbl* sont plus ou moins certaines. Si cette lecture est exacte, il faut peut-être restituer un *m* à droite du *l*, où il manque un éclat du bord de la pierre. Le nom propre *gblm* s'est déjà présenté dans le texte 44. A gauche de *gbl* on croit pouvoir reconnaître le mot *bn*. A la ligne 2 le *h* de *ḥqny* apparaît clairement. Les signes *qny / l* sont au contraire assez vagues, mais ils ne font pas de doute. Le *d* de *dtbmn* a entièrement disparu; *tb* et, à la fin du mot, *n* sont de nouveau clairs. Quant au *m* de *ḥmn*, dans la retouche récente il est en position horizontale, et la partie de gauche du *n* y est incorporée. Ensuite la partie de droite du *n* et une rayure ancienne ont été jointes dans la retouche de telle façon qu'elles ressemblent à un *n*, mais un *n* bien différent de celui de *ḥqny*. Cependant, nous l'avons déjà dit, le

n du texte original est clair. Ce qu'on pourrait prendre pour la ligne de droite d'un *m* horizontal, d'après la retouche, fait en réalité partie du *n* original. Un *m* ancien, en position verticale, se voit sous la partie de gauche du *m* retracé. Un autre nom propre, *hyw*, apparaît après la formule de dédicace, cf. texte 44. D'après la retouche on lirait *hntr*, mais *y* et *w* sont restés tout à fait visibles. Pour *hyw* voir texte 44.

49. Fēqyā. En relief. Pl. IV et XVII.

symbole / <i>yslm</i> / <i>bn</i> / <i>s</i>	symbole / YSLM fils de S
<i>šrn</i>	ŠRN.

Pour *yslm* en sud -arabe voir *R.N.P.*, I, p. 150. La racine *s̄lm* existe aussi en éthiopien. Le nom propre *s̄rn* est inconnu en Arabie du Sud; en Éthiopie une autre inscription trouvée à Fēqyā contient un nom propre *s̄rwm*, duquel il faut sans doute le rapprocher, voir texte 50.

50. Fēqyā. Pl. IV.

symbole / <i>s̄rwm</i> / [<i>bn</i> ...	symbole / SŠRWM [fils de ...
<i>hq]ny</i> / <i>l̄blt</i> / <i>dth[mn</i>	a dé]dié à ceux de (?) DT H[MN

La partie supérieure du symbole est presque effacée; à sa droite se trouve un trait qui se prolonge au delà des autres lettres dans une partie abîmée de la pierre. Ce trait n'appartient pas au texte, selon toute vraisemblance. Le nom propre de personne *s̄rwm* ne se rencontre pas dans les inscriptions sud-arabes. Il est composé, semble-t-il, d'un élément *šrw* et la préformante *s-*, comparer *ys̄hmd*, texte 44. La racine *šry* est attestée en Arabie du Sud, mais *šrw* manque dans les documents à notre disposition. En éthiopien *š̄rw* a le sens de *nervus, radix*, Dillmann, *Lexicon*, col. 241. Probablement *s̄rwm* a été suivi par le mot *bn*. A la deuxième ligne la restitution du mot *hqny* est évidente. La suite de la formule est insolite; en sabéen nous connaissons *'bl 'ttr*, une tribu, ou des prêtres (?) voir G. Ryckmans, *Les religions arabes préislamiques*, dans *L'histoire générale des religions* (Quillet), 1960, p. 214) mais ces mots n'y apparaissent pas comme le complément du verbe *hqny*. Un texte fragmentaire minéen, *R.E.S.* 2957, contient les mots *[']blt 'ttr*. La forme *'blt* n'est attestée jusqu'à présent qu'en minéen, M. Höfner, *Grammatik*, p. 40-47. Il n'est pas certain que *'blt* du texte actuel s'identifie au mot minéen. La traduction est hypothétique.

51. Fēqyā. En relief. Pl. V et XVIII.

<i>]m</i> (ou <i>š</i>) / <i>bn</i> / <i>ybšm</i>]M (ou Š) fils de YBŠM.
--	-------------------------

Le nom propre *ybšm* n'est pas attesté en sud-arabe, mais cf. *ybš* / Gl 1703.

52. Fēqyā. En relief. Pl. V et XVIII.

symbole / *rd* symbole / RD'.

Comparer *rdy'*, texte 23.

53. Fēqyā. Pl. V et XVIII.

[*t* / *b* *tyn*] ?
[*m* / *mb*']

La première ligne peut également se lire en sens inverse.

54. Fēqyā. Pl. V.

symbole / *ybnnm* / *bn* / *yd* symbole / YHNNM fils de 'YDD.

Bien que le nom propre de personne *ybnnm* ne se rencontre pas dans les textes sud-arabes, nous connaissons *bnn*, un toponyme, et *bmny*, un gentilice. *yd* est un nom propre nouveau; son étymologie est incertaine. La lecture *wdd* me semble exclue non seulement à cause du trait vertical du *y*, mais aussi parce que le *w* représenté par deux cercles juxtaposés n'apparaît que beaucoup plus tard.

55. Fēqyā. Pl. V et XVIII.

symbole / *b'n* / *bn* / *hyw* symbole / H'N fils de HYW.

Pour *b'n* et *hyw* voir respectivement les textes 4 et 44. La surface de la pierre est couverte de rayures qui n'appartiennent pas au texte: ainsi le ' de *b'n* ressemble à première vue à un *y*.

56. Dibdib. Pl. V.

Il y a quelques années, L. Ricci a publié deux textes provenant de Dibdib dans *R.S.E.*, XII, 1953, p. 5-28. Dans *Bi.Or.*, XI, 1954, p. 185-186, j'ai proposé une nouvelle traduction d'une de ces inscriptions. Ricci l'a acceptée, mais sous quelques réserves à cause des photographies dont il dispose, *Bi.Or.*, XII, 1955, p. 148; *R.S.E.*, XVII, 1961, p. 133. L'examen de l'inscription *in situ* me permet de faire les remarques suivantes:

- le *n* de *hqnyt* ne fait aucun doute sur la pierre.
- je n'ai pu reconnaître les signes *y* et *d*, même après l'inspection la plus minutieuse.
- la lecture *mtbhm* est préférable à *mtbhm*, bien que celle-ci demeure possible.

57. 'Addi Kērāmātēn. Le texte est inscrit sous le bord d'un autel

qui se trouve actuellement au Musée d'Asmara et qui a été publié par A. Davico, dans *R.S.E.*, V, 1946, p. 1-6, et par D. J. Duncanson, dans *Antiquity*, 23, 1947, p. 158-163. C. Conti Rossini, *R.S.E.*, V, p. 6, l'a déchiffré; son interprétation est ici corrigée en quelques détails. Pl. V et XIX.

hqny / *l̥dt* / *hmn*
mr̥bw

MR'HW
a dédié à DT HMN.

Nous connaissons en sud-arabe les noms propres *mr̥šms*, *C.I.H.* 287, et *mr̥twd*, *R.E.S.* 3342, mais *mr̥bw* est nouveau. Sur la même face de l'autel, du côté droit, se trouvent quelques signes que Conti Rossini a transcrits: . . *w* / *r̥n*. En effet, il ne s'agit pas de signes alphabétiques.

58. Zěbān Motoro. Pl. V et XIX.

symbole / *'n̥n* / *bn* / *wbbm* symbole / *'N̥N* fils de WHBM,
lybw / *'wb* que vive 'WB.

Les noms propres *'n̥n* et *wbbm* se sont déjà présentés dans les textes 1 et 40 respectivement. Au-dessous des deux dernières lettres et isolé du texte, on peut discerner ce qui ressemble à un ' ; un trait unit les jambages du *b*, dernière lettre du mot *'wb*, en bas. Cependant la lecture *'wb* ne fait pas de doute. Il est fort probable que le même mot *'wb* apparaisse aussi dans le texte 65a; Littmann l'a lu dans *D.A.E.* 36B, notre 63b. Nous connaissons *'wb* comme un nom propre de personne par l'inscription sud-arabe *R.E.S.* 4763. Dans plusieurs textes d'Éthiopie, sinon dans toutes les inscriptions où elle est attestée, la formule *lybw* (*l̥ybw*) semble toutefois se rapporter à des divinités: à HBS (?), à DT HMN. En est-il de même ici?

59 = Franchini 5. Decanamo. Ce texte a été publié par L. Ricci dans *R.S.E.*, XV, 1959, p. 76; je ne l'ai pas vu moi-même: le déchiffrement présenté par Ricci est corrigé d'après la photographie de Franchini.

l̥]t̥bw / *dt* / *hmn*

que] vive DT HMN.

Le *w* de *t̥bw* est juste visible. Le *t* est clair; la ligne verticale, à droite, qui lui donne l'apparence d'un *k*, ne peut lui appartenir. De même le *t* (?), que Ricci a lu après *dt hmn* et dont il a indiqué le caractère douteux, n'a rien à voir avec le nom de cette divinité. A gauche de *t̥bw* on voit ce qui peut être un fragment d'un *l*. Quoi qu'il en soit, la restitution d'un *l* est plausible: il apparaît presque toujours dans les contextes comparables, à l'exception des textes 65a et c.

60. Gobo Fěnsěh. Pl. V.

a) *bw* (que vive DT ḤMN ?)
 *bmn*

b) symbole / *bqm* symbole / ḤQM.

c)

A cet endroit la paroi de la grotte est couverte de signes souvent illisibles. En ce qui concerne le texte 60a, seuls les fragments *bw* et *bmn* sont évidents. Faut-il restituer *lthw dt bmn* — que vive DT ḤMN ? Le nom propre de personne *bqm*, dans le texte 60b, est inconnu en Arabie du Sud; on ne peut établir avec certitude la racine dont il dérive.

61 = Franchini 32. La'lāy 'Addi. Ce texte a été publié par L. Ricci, *R.S.E.*, XVI, 1960, p. 112-114, d'après une photographie peu lisible. Je l'ai copié *in situ*; la lecture ne fait aucune difficulté. Pl. V.

symbole / *lthw* / *d* symbole / que vive D(T)
b Ḥ(MN).

Selon toute vraisemblance le *d* et le *b* représentent le nom de la divinité DT ḤMN, cf. les textes 59 et 65b. Quelques dessins figurent au-dessous de la première ligne.

62 = Franchini 9e et 9f. Decanamo. Ce texte a été publié par L. Ricci, *R.S.E.*, XV, 1959, p. 90. Je ne l'ai pas vu moi-même.

.... / *lthw* [.... que vive [

Ricci lit *lth*, mais la partie de gauche du *w* apparaît clairement dans la photographie.

63 = *D.A.E.* 36. Toconda. Pl. VI et XIX.

a) *lyhw* / *hbs* symbole / YGDY,
 symbole / *ygdy* que vive ḤBS.

b) / *nyrwy* / *lyhw* ? qu'il vive.

Littmann a déjà envisagé la traduction: N.N. möge leben, dans son commentaire. Le trait de séparation et le *h* de *hbs* ne sont pas certains. Au début du texte 63b, Littmann lit *'wb*; c'est possible, mais je n'ai pu identifier ces signes moi-même. Le nom propre de personne *ygdy* ne se rencontre pas en Arabie du Sud. S'agit-il d'un nom propre éthiopien d'une racine *gzy*? Ou faut-il le comparer au sud-arabe *gdwyn*, *R.E.S.* 4483, que C. Conti Rossini a tenu pour un *nomen pr. gentis*, *Glossaire*, p. 121. Le *Répertoire* le traduit par: le survivant.

64 = Franchini 24. Decanamo. Ce texte a été publié par L. Ricci,

R.S.E., XVI, 1960, p. 100-102. Je ne le connais que par cette publication.

symbole / *l̥fkr* / *lybw*(*w?*) / etc. symbole / L̥FKR, que vive(*nt?*)
etc.

La suite de la première ligne et l'interprétation des deux autres sont problématiques, voir le commentaire de Ricci. En revanche, le mot *lybw* (ou *lybw*?) est un point de repère certain. Le mot précédent, *l̥fkr*, est probablement un nom propre de personne; comparer par exemple les textes 58, 63 et 65b, où la formule en question est précédée d'un nom propre. L'analyse de *l̥fkr* est hasardeuse à cause de l'incertitude concernant la première lettre.

65 = Franchini 2. Decanamo. Ce texte a été publié par L. Ricci, *R.S.E.*, XV, 1959, p. 62-68. J'ai pu l'examiner *in situ*. Pl. VI.

a) symbole (?) / <i>'wbymt</i>	symbole (?) / que meure 'WB.
b) <i>gblm</i> / <i>lthwdthm[n]</i>	GBLM, que vive <u>D</u> T HM[N].
c) <i>ln' (j l) tb tbwm</i>	LN', qu'elle vi(ve), qu'elle vive!
d) <i>mnym</i>	MNYM.

L. Ricci traduit les deux premières lignes comme suit: „WKYMT (opp. KYMT) di LBS dovrà far andare in fretta (gli animali) all' istante”, opp. „id. id. dovrà riuscir grata a YHL (?)”, ecc. . . .; et la troisième ligne: „Compagno arrendevole [è] HW opp. HWM”, opp. „Pace sotto HW opp. HWM”, e simili.

Je n'ai pu établir sur place si les traces qui précèdent le trait de séparation dans le texte 65a représentent le symbole; si vague qu'il soit, ce symbole apparaît dans ma photographie. Le ' de *'wb* est certain. La lecture *k* au lieu de *b*, dans le même mot, est admissible, mais j'ai l'impression que le trait qui surmonte le carré est une rayure accidentelle. Si la lecture *'wb* s'avère exacte, ce mot se trouve ici de nouveau dans un contexte qui pourrait nous autoriser à le tenir pour le nom d'une divinité, cf. le texte 58. L'expression: que meure 'WB, aurait été employée précisément parce qu'il est lui-même le principe de vie.

Dans le texte 65b le *l* du mot *gblm* touche au trait de séparation du texte 65a. Pour ce nom propre voir le texte 44. La troisième barre transversale du *d*, signalée par Ricci à la page 63, est une irrégularité naturelle du rocher. Il me semble que le texte a souffert de l'érosion depuis que je l'ai vu: la partie de droite du dernier *m* du texte 65b, qui était parfaitement visible à ce temps-là, manque maintenant d'après les photographies de Franchini.

La première lettre du texte 65c est probablement un *l*. Comme dans le cas de *gblm*, nous tenons *ln'* pour un nom propre de personne. Un tel nom propre n'est pas attesté en Arabie du Sud; son étymologie est douteuse. Les lettres *th thwm*, écrites de la même main, appartiennent au même texte. Il est possible que l'on doive interpréter comme un trait de séparation, suivi d'un *l*, certaines lignes entre *ln'* et le premier *t*; mais celles-ci font plus probablement partie de l'ensemble qui s'étend au-dessous et à gauche du *t*. Selon la dernière hypothèse le texte s'établit comme suit: *ln' th thwm*. La forme *th* est curieuse, à moins qu'elle ne soit un premier essai d'écrire *thwm*. L'auteur n'aurait pas complété le mot, à cause de la mauvaise condition de la surface du rocher immédiatement à droite du *h*. Puis il aurait recommencé un peu plus haut, à un endroit plus convenable. La forme *thwm* contient le particule *-m*, attesté en sud-arabe ainsi qu'en éthiopien. Cependant en sabéen *-m* est beaucoup moins fréquent que *-mw*.

Quant au texte 65d, le nom propre *mnym* est attesté dans les inscriptions sud-arabes *R.E.S.* 4536 et 4654. On peut aussi le rattacher à un mot éthiopien, voir Ricci, p. 68.

66 = Franchini 1. Decanamo. Ce texte a été publié par L. Ricci, *R.S.E.*, XV, 1959, p. 60-62. Je l'ai vu *in situ*. Pl. VI.

Ricci rejette la lecture *t* et écarte le *b* du texte. Comme j'ai pu le constater sur place, le *t* est certain; son aspect un peu irrégulier est dû à l'érosion. Le *b*, omis par erreur, a été ajouté au-dessous du *w*. Les lignes à droite du dernier trait de séparation ne représentent pas de l'écriture. Le nom propre *yns³* est inconnu en Arabie du Sud; la racine *n³*, qui se rencontre en plusieurs langues sémitiques, est bien attestée en éthiopien, voir Ricci, p. 62.

67. La'lāy 'Addi. Pl. VI.

a) by
b)

On ne peut identifier que les deux premières lettres du texte 67a.

68. La'lay 'Addi. Pl. VI et XX.

wldd 'str que l'aime 'STR.

Voir le texte 69.

69. Gobo Fěnsěh. Pl. VI et XX.

Au-dessous du *r*, quatrième lettre de la ligne 2, se trouve un *'*, qui peut faire partie du premier mot. Le signe que nous avons lu *'w* a été écrit assez haut dans la ligne; il est de petit module et triangulaire. La forme exacte du premier mot du texte n'est pas établie; en tout cas il ne correspond à aucun nom propre sud-arabe. *rykn* n'apparaît pas non plus dans les inscriptions de l'Arabie du Sud; son étymologie est incertaine. *lydd* dérive d'un verbe *wdd* — aimer, qui est bien attesté dans les langues sémitiques, y compris les langues modernes d'Éthiopie. Ce verbe manque en géez classique; *wadada* y a un autre sens. La même forme *lydd* s'est déjà présentée dans le texte précédent dans une orthographe un peu différente.

70. Gobo Fěnsěh. Pl. VI et XX.

a) *hbs / w^cstr* HBS et 'STR.
b) *symbole / y^šg / bn[* symbole / ? fils de [
c) *....* ?

Le texte 70a se rapproche des inscriptions 68 et 69 quant à son écriture. Bien que le début du texte n'ait pas été retrouvé, on pourrait supposer qu'une formule analogue a précédé les noms divins. La lecture *yšg*, au texte 70b, est extrêmement incertaine.

71. Zébān Kutur. Ce texte a été publié par L. Ricci dans *R.S.E.*, XIV, 1955-1958, p. 58-68. Il est gravé sur une statuette en bronze provenant de Zébān Kutur. L'objet représente un bovidé, peut-être une vache (*R.S.E.*, *loc. cit.* p. 59), bien que l'inscription semble en faire mention au masculin. Je propose ici une traduction du texte d'après les photographies qui accompagnent l'article de Ricci. On pourrait toutefois souhaiter une meilleure photographie et un fac-similé du texte de ce document important.

lg^c lsbt jeune animal (? , taurillon ?) de
z̄n w̄z SBT
celui-ci et aussi celui-là.

L. Ricci a reconnu que le *ȝ*, le *s* et le *l* sont typiquement éthiopiens (*loc. cit.*, p. 60) et que les lettres du texte sont réparties en groupes distingués non par un trait de séparation mais par l'espacement des lettres mêmes (*loc. cit.*, p. 64 et 65). Cette répartition n'est certainement pas accidentelle, car elle correspond à une division des mots. Cependant Ricci n'est pas arrivé à fournir une interprétation cohérente de

l'inscription: il écarte en effet le *t* du texte et il croit devoir lire de gauche à droite au cas où l'inscription serait éthiopienne.

Mais il convient de remarquer que le problème de la direction de l'écriture éthiopienne à cette époque doit être résolu précisément par l'examen des textes. La présente inscription est éthiopienne comme le prouvent sa graphie et l'usage de certains mots éthiopiens; elle se lit de droite à gauche. Cette dernière constatation ressort de l'espace-ment des lettres d'un part, et de la position du *t* de l'autre. Les lettres du premier mot, *lg'*, sont un peu plus distantes l'une de l'autre que celles de *lsb*. Le *t* est écrit en surcharge, à l'extrémité de gauche. Il est donc clair que le lapicide a commencé à partir de la droite, qu'il a serré les lettres *lsb* eu égard au manque de place, et qu'il a enfin ajouté le *t* sur la bosse. Ensuite il a retourné l'objet, et il a gravé aussi le reste du texte de droite à gauche.

La deuxième lettre de *lg'* est lue *b* par Ricci; de même, il préfère lire le *n* de *zn* comme un *ſ*. La lecture exacte de ce dernier signe ne serait d'ailleurs pas d'une grande importance, à son avis, pour déterminer le sens du mot (*loc. cit.*, p. 61).

Les lectures *b* et *ſ* sont certainement erronées. Elles sont dues à certains traits beaucoup moins accusés que ceux des lettres elles-mêmes. Ricci signale d'ailleurs d'autres rayures, dont certaines présentent la forme de signes alphabétiques et qui ne font pas partie du texte. De telles rayures apparaissent aussi sur la statuette de bovidé publiée dans *Annales d'Éthiopie*, III, 1959, p. 95-96. Le *n* qui se présente sur la statuette de Zébān Kutur, est éthiopien, exactement comme les lettres *z*, *s* et *l*. Le *g* et le *n* ressemblent de près à ceux de l'inscription de GDR, voir *Annales d'Éthiopie*, I, 1955, p. 34-35.

Une fois la lecture établie, le texte est intelligible sans trop de difficulté. *sbt* apparaît comme un nom propre de personne dans une inscription éthiopienne publiée par Ricci lui-même dans *R.S.E.*, XVI, 1960, p. 84. Le sens de *lsbt* est: de *SBT*, d'après une tournure bien connue de l'éthiopien; cf. Dillmann, *Grammar*, p. 392, 426 et 466. La fin du texte, *zn wȝ*, se lit *ẓeni waẓe* — celui-ci aussi bien que celui-là, c'est à dire la statuette et sans doute un animal vivant, représenté par celle-ci, et offert en sacrifice. Pour *-ni wa-* voir Dillmann, *Grammar*, p. 412. Seul le mot *lg'* présente une difficulté: il ne figure pas dans les dictionnaires de la langue classique. Quant aux langues modernes, en tigrinya *lag'* signifie: tirer le premier lait, Coulbeaux-Schreiber, *Dictionnaire de la langue tigray*, p. 111. En amharique *lagā* a le sens de frais, récent, jeune. S'agit-il d'un jeune animal, ou peut-on encore

préciser et attribuer à *lg* le sens du tigré *lagā* — Stierkalb, Littmann-Höfner, *Wörterbuch der Tigrē-Sprache*, p. 48?

72. Saro; à proximité du „tombeau de l'égyptien”. Pl. VI et XXI. Le texte est précédé d'une croix et consiste en trois lignes. Au-dessus de la première ligne on voit quelques lettres plus petites, dont la troisième est illisible: *bs-* : *w*. Le texte même est partiellement vocalisé. Dans la transcription ci-dessous un point se trouve partout où la voyelle n'a pas été indiquée.

croix *ebb̥si* : *āmād* : *adb̥enani*

wab.lhan. / *.bb̥s*.

gaf. : *y.b.* : *tarafa*

C'est à dire:

croix *ebb̥si* : *āmād* : *adb̥enani*

wabālhanī / *ebb̥si*

gafā'i : *yēbe* : *tarafa*

Il est resté en disant: „délivre-moi de l'homme injuste et préserve-moi de l'homme violent”.

C'est une citation du début du psaume 140 (139), citation qui toutefois ne correspond pas mot à mot à ce passage dans la Bible éthiopienne. De parallèles plus proches existent pour chaque partie de l'inscription: la première ligne reproduit exactement Ps. 140 (139): 4; les trois mots suivants se rencontrent dans Ps. 18 (17): 49, mais dans un ordre différent: *emb̥si gafā'i bālhanī*. L'assimilation du *m* (*ebb̥si* pour *emb̥si*) est connue dans les inscriptions axoumites, voir *D.A.E.*, IV, p. 81. Il serait important de pouvoir dater l'inscription de façon certaine. Malheureusement ce n'est pas possible. Le système de la notation vocalique avait déjà été développé. Cependant la forme des lettres et leurs proportions relatives semblent assez archaïques. Peut-être l'inscription se rapproche-t-elle des textes d'Edit, dont un est publié en fac-similé dans C. Conti Rossini, *Storia d'Etiopia*, Pl. LV, n. 176.

CHAPITRE III

L'INSCRIPTION DE SĀFRĀ

Le 8 mai 1955 j'ai été conduit par mes guides à la maison d'un paysan qui avait trouvé sur son champ une pierre aplatie d'environ 24 centimètres de côté contenant en tout quatre textes d'une grande importance rédigés en éthiopien ancien.

Le document se trouve maintenant à Addis Abeba, au Musée archéologique. Il provient d'une localité nommée Sāfrā dans la zone de Zēbān Kutur¹, plus précisément d'un champ situé immédiatement à l'ouest d'un bassin peu profond et de ruines d'une construction, non loin de l'endroit où fut trouvée la statuette en bronze publiée dans *R.S.E.*, XIV, p. 58-68².

En raison de son écriture, de sa date, de son vocabulaire et de son contenu, le document est unique parmi les textes épigraphiques éthiopiens. L'écriture représente une phase encore inconnue de l'alphabet éthiopien, ce qui nous aide à suivre l'évolution de cet alphabet. Nous verrons qu'on peut établir un synchronisme entre certaines formes de l'écriture d'une part, et des données historiques de l'autre. L'inscription de Sāfrā doit dater de la deuxième moitié du troisième siècle de notre ère. Elle n'est pas le premier document de langue geez: l'objet en bronze³ et la statuette de Zēbān Kutur sont certainement plus anciens. En revanche, elle les dépasse de beaucoup en volume et elle est à son tour plus ancienne que les textes axoumites ou l'inscription de Matara. Le texte contient 79 mots, dont 23 ne se trouvent pas dans le *Lexicon* de Dillmann. Si les répétitions d'une même racine ne sont pas comptées, ces chiffres sont respectivement 52 et 17, c'est à dire qu'un mot sur trois n'est pas attesté en geez littéraire. Mais assez souvent ils ont été préservés dans les langues modernes, comme il apparaît plus loin.

La pierre est aussi le premier document épigraphique qui contienne des prescriptions légales rappelant vaguement le droit coutumier de nos jours. On en parlera plus en détail à la fin de ce chapitre.

¹ Pour la situation de cette région voir *R.S.E.*, XIV, 1955-1958, p. 51 et 57; XVI, 1960, p. 105.

² Une interprétation du texte inscrit sur la statuette a été avancée plus haut, chapitre II, texte 71.

³ Voir *Annales d'Éthiopie*, I, 1955, p. 32-39.

L'inscription est divisée en quatre textes, cotés A à D, dont trois sont inscrits en trois colonnes sur la face de la pierre; voir Pl. VII et XXIV. Le premier occupe les colonnes de gauche et du milieu, le deuxième les sept premières lignes de la colonne de droite; il est suivi du troisième. Les colonnes sont séparées par une ligne verticale. Sur la partie de gauche de l'autre côté de la pierre se trouve le quatrième texte, délimité d'une ligne verticale à sa droite; voir Pl. VIII et XXIII. La surface de ce côté n'est pas aussi polie, en outre on a essayé d'oblitérer le texte même par des rayures horizontales.

Les quatre textes n'ont probablement pas été écrits de la même main. Mais le style des graphies des trois premiers surtout est à tel point uniforme, qu'elles représentent le même stade dans l'évolution de l'alphabet et que les textes doivent dater de la même époque, sinon de la même année. Seul D peut être un peu plus récent.

L'inscription est complète et presque entièrement intacte. La partie supérieure du *t*, première lettre du texte A, le *b* de *bgc*, A ligne 7, et le *l* de *lhm*, A ligne 13, seulement ont été endommagés. Tous les textes sont parfaitement lisibles à l'exception du premier mot de la ligne 3 du texte D. L'étude de l'inscription se fait donc dans les meilleures conditions, les difficultés proviennent toutes des textes mêmes. Elles sont considérables, particulièrement dans le cas des textes A et D. Pour la traduction que je présente ici aux spécialistes éthiopisants, j'ai profité des avis de M. André Caquot, qui a bien voulu discuter avec moi certains problèmes d'interprétation.

Il m'a paru utile d'amplifier le commentaire plus que d'habitude et d'y incorporer une analyse syntaxique du texte, lorsque le vocabulaire n'est pas suffisamment clair pour en faire ressortir le sens. L'analyse syntaxique s'est révélée d'une grande valeur dans l'établissement de la signification de certains mots clefs, précisément parce que la méthode étymologique mène à des hypothèses des plus variées. Il va sans dire que la traduction à laquelle je suis arrivé n'est qu'un premier effort de solution des problèmes que nous présente cette inscription.

TEXTE A

1. <i>tzkr</i>	15. <i>wbst</i>
2. <i>zswt</i>	16. <i>bgs / 'bt</i>
3. <i>sbt / bg</i>	17. <i>'lt / wqr</i>
4. <i>zdwly</i>	18. <i>s / s̄s</i>
5. <i>zyhbm / 'mr</i>	19. <i>wlhm</i>

6. <i>'qm / mqrt</i>	20. <i>χ'ld</i>
7. <i>bg^c / χgb /</i>	21. <i>wgbt /</i>
8. <i>'mr / srrt</i>	22. <i>ms / χ'mr</i>
9. <i>ysfr / dbs</i>	23. <i>χ'rd / mqr</i>
10. <i>mk^cb</i>	24. <i>t / qn / χms</i>
11. <i>bg^c / χ'f</i>	25. <i>g / w^ctbh</i>
12. <i>lt / w^cmr</i>	26. <i>hms / bb</i>
13. <i>lhm / tb</i>	27. <i>mk^cb</i>
14. <i>n / mk^cb</i>	28. <i>χvh / s</i>
	29. <i>ds / wmk</i>
	30. <i>χb</i>

COMMENTAIRE

Les mots.

Ligne 1 — *tzkr: tazkār* — *memoria*, est employé ici dans le sens de *libellus memorialis, tabulae*. Le même mot se retrouve au début du texte D.

Lignes 2-3 — *swt sbt*: Ces termes ne sont pas connus en géez classique; leur interprétation est incertaine. Il est vrai que la traduction des quatre premières lignes est beaucoup simplifiée, si l'on prend *swt sbt* pour un nom propre. Mais cette hypothèse est infirmée par le texte D, où *tzkr* introduit la matière du règlement. Il est certainement préférable de donner à *tzkr zswt sbt* une interprétation analogue à celle de *tzkr zwbb*, dans D. *swt sbt* pourrait donc définir le contenu de l'inscription entière. Une interprétation de ces deux mots est proposée plus loin, p. 45-46.

hg: hēg — loi, statut, règlement, apparaît ici pour la première fois dans une inscription éthiopienne. Un pluriel *'hgg* se trouve à la ligne 1 du texte B.

Ligne 4 — *dwly*: A première vue la traduction de *zdwly* paraît évidente: de mon pays. Si *swt sbt* est un nom propre, on s'attend peut-être à un suffixe de la troisième personne, mais l'emploi du suffixe de la première ne présente pas de difficultés. L'emploi de ce suffixe serait au contraire assez remarquable, si la formule *tzkr zswt sbt* — au lieu de contenir un nom propre de personne — touchait déjà à la matière dont traite la suite de l'inscription, comme c'est effectivement le cas de *tzkr zwbb*, D lignes 1-2. Plus on admet cette analogie, plus on est porté à croire que *dwly* ne renferme pas le substantif „pays”, mais le nom d'un pays déterminé. Précédemment une autre inscription a donné lieu à la même hypothèse: voir ce qui a

été dit sur *fṣt dwltn* — FŠT, la DWLite, de l'inscription de Dibdib, dans *Bi.Or.*, XI, 1954, p. 186.

Ligne 5 — *zybbm*: Le verbe *wbb* est attesté dans plusieurs inscriptions; aux endroits énumérés dans *D.A.E.*, IV, p. 90, ajouter le fragment de Dera: *zybb*, publié par C. Conti Rossini dans *R.S.E.*, VI. Il apparaît aussi plus loin, dans D lignes 1-2, 6, 7-8.

La forme actuelle, *zybbm*, peut être vocalisée *zayēhabomu* ou *zayēbabomu*. Quelle que soit la lecture, la traduction est certaine. Il s'agit d'une loi; *zybbm* signifie: (ce) qu'on leur donnera. Selon Dillmann, *Grammar*, p. 170 et 173, l'indicatif et le subjonctif peuvent tous deux être employés pour exprimer un commandement, dans des phrases indépendantes aussi bien que dans des propositions subordonnées. Si nous avons préféré la lecture *zayēhabomu*, au subjonctif, c'est parce que l'orthographe *yns* dans un contexte similaire, C ligne 3, s'explique le mieux comme un subjonctif. Quant à *zyns*, B ligne 2, je l'ai entendu comme un indicatif de l'imparfait. En effet, au point de la syntaxe les formes *zyns* et *zybbm* ne sont pas nécessairement comparables: voir plus loin, B ligne 2, commentaire.

'*mr*: '*mr* se rencontre dans quatre passages en tout. Il est suivi soit d'un nom verbal: '*mr* 'qm *mqrt*, lignes 5-6, et '*mr* 'rd *mqrt*, lignes 22-23; soit d'un substantif: '*mr* *lhm*, lignes 12-13; et une fois d'un mot dont l'interprétation n'est pas sûre mais qui peut être un adjectif substantivé: '*mr* *srrt*, ligne 8. Le mot '*mr* s'identifie à '*amira* — le jour de, le jour où. Ce terme figure déjà dans *D.A.E.* 6 ligne 9: '*m'mrm* '*wd'wm* — von dem Tage an, an dem sie sie (aus ihrem Lande) führten, d'après la traduction de Littmann.

Ligne 6 — '*qm*: Ce causatif de *qoma* n'était pas encore attesté dans les inscriptions. '*aqama* signifie entre autres *stare facere, erigere, insti-tuere*. Dans son contexte '*qm* doit probablement être vocalisé '*aqēmo*.

mqrt: Le commentaire traitera plus loin, p. 46-47, de ce mot.

Ligne 7 — *bg*: C'est *bag* — mouton; pour les autres inscriptions où ce mot est attesté voir *D.A.E.*, IV, p. 88.

zgb: Il peut s'agir de *za*, suivi d'un mot obscur *gb*. L'expression entière *bg zgb*, ainsi que le mot *srrt*, ligne 8, seront discutés plus loin, p. 44-45.

Ligne 9 — *ysfr*: C'est la première fois qu'une inscription atteste le verbe *safara* — mesurer. Le contexte exige une traduction telle que: distribuer, fournir; voir Dillmann, *Lexicon*, col. 404. Pour les raisons déjà indiquées à propos de *zybbm*, *ysfr* est interprété comme un subjonctif: *yēsfar*.

dbs: A la col. 1103 du *Lexicon* de Dillmann on trouve le mot *dēbbus* (*dēnbus*), dont le sens, *clava*, *tudis*, ne convient pourtant pas ici. Parce que l'inscription A ordonne certaines prestations alimentaires, il est plausible que *dbs* se rattache au sémitique *dbs* — miel. Il est vrai que c'est *ma'ār* qui signifie miel en géez classique, mais la racine *dbs* est attestée en d'autres langues d'Éthiopie: *dēbsa* en gafat, *dims* en argobba, *dūs* en adaré ont le sens de miel; cf. Wolf Leslau, *Etude descriptive et comparative du gafat*, p. 195. En gurage oriental *dabasa* signifie: délayer du miel dans l'eau. Ce verbe apparaît avec le même sens dans une ligne des Chants de noce des manuscrits adarés: *hayu halabōma*, *dūsu dābasōma* — ils ont trait le lait, ils ont délayé le miel (pour en faire une boisson); voir Marcel Cohen, *Etudes d'éthiopien méridional*, p. 331-332.

Ligne 10-12 — *mk'b* et *z'tlt* seront discutés p. 43-45.

Ligne 13 — *lhm*: *lāhm* — vache, se rencontre encore à la ligne 19 et dans C ligne 1; voir aussi *D.A.E.*, IV, p. 86.

Lignes 13-14 — *tbn*: *tēbh* — farine, n'est attesté qu'ici et plus loin, à la ligne 25.

Ligne 15 — *hbst*: En dehors des passages cités dans *D.A.E.*, IV, p. 88, le mot *hēbēst* apparaît encore dans B ligne 1, et dans l'inscription de 'Anzā ligne 8.

Ligne 16 — *bgs*: On ne peut douter que *bgs* est un qualificatif de *hbst*, comparer *D.A.E.* 6 ligne 10 et 7 ligne 12: *hbst 'ls* — Brote aus Weizen. En effet, la photographie de ces deux textes axoumites montre que 'ls doit être corrigé en *bgs*. Dans *D.A.E.* 6 on lit *s* et non *t*. Le *g* est assez clair. Dans *D.A.E.* 7 le *t* de *hbst* se trouve un peu plus vers la droite que ne l'indique la photographie retouchée. Après le trait de séparation apparaît un *b*, non un '.

Le texte grec *D.A.E.* 4 traduit *hbst bgs* par *ἀπτοὺς σιτίους*, mais les dictionnaires ne connaissent pas le mot *bgs*. Y retrouve-t-on l'amharique *genç*, *getç* — specie di avena, Guidi, *Vocabulario*, col. 764 et 785 (Baeteman écrit *gent* à la col. 1040 de son dictionnaire)? L'usage de la préposition *ba-* dans *bgs* serait tout à fait correct. Cependant l'avoine sert rarement de nourriture en Éthiopie. En égard à la traduction grecque *σιτίους* on penserait volontiers que *hbst bgs* se distingue d'une autre sorte de pain de même que le *dābbo* de *l'ēngarā*, le pain de froment du pain de *tef*, aujourd'hui. 'ēkl, qui peut avoir le sens de froment dans la langue classique, désigne aussi, et encore maintenant, les céréales en général. Si *bgs* signifie froment dans le présent texte, il faudrait supposer un glissement de sens pour aboutir à l'amharique *ēbēl* — céréales, *sēnde* — froment, *genç* — avoine.

Lignes 16-17 — *'bt 'it*: Le féminin *'ahatti*, du nom de nombre *'ahadu*, n'était pas encore attesté dans les textes épigraphiques. En geez littéraire ce nom de nombre apparaît comme numéral ordinal devant le nom *'āmat*, Dillmann, *Lexicon*, col. 722. Pour *'it* — jour, voir *D.A.E.*, IV, p. 90; ce mot apparaît aussi aux lignes 5-6 de l'inscription de 'Anzā. La vocalisation de *'bt 'it* exigée par son contexte est *'ahatta 'ēlata*.

Lignes 17-18 — *qrs*: Le sens précis de ce mot est inconnu. Il se rattache tout probablement à l'amharique *qurs*, au tigrinya *qursi* — petit déjeuner, et à la racine éthiopienne *qrs* — casser du pain; cf. Wolf Leslau, *Etude descriptive et comparative du gafat*, p. 225. Le contexte confirme qu'il s'agit de nourriture.

Ligne 18 — *šls*: Sans compter *'bt*, ligne 16, *šls* est le premier de trois numéraux. Les deux autres, *hms* et *sds*, apparaissent aux lignes 26 et 28-29, où ils sont précédés de mots désignant des produits alimentaires. Nous avons vu que *qrs*, dans *wqrs šls*, en est un autre, selon toute probabilité. La traduction doit retenir ces analogies.

On peut supposer que *šls*, *hms* et *sds* sont des cardinaux marquant la quantité due de chaque produit. Cette conjecture se heurte à trois objections.

S'il s'agit des unités 3, 5 et 6, les numéraux sont féminins. Toutefois le féminin *sēds* est assez rare, selon Dillmann, *Grammar*, p. 367, et c'est en effet *sēssu* qui a été employé dans B ligne 5. Les dizaines *šalāsā* — trente, *hamsā* — cinquante, sont exclues aussi, eu égard à *sds*: en geez, soixante est rendu par *sēssā*. Toutes ces difficultés disparaissent, si l'on reconnaît dans *sds* le mot *sēdus* — *sex* (dies) et *sextus* (dies).

Ensuite — supposons toujours qu'il s'agit de quantités — l'ordre progressif des numéraux est surprenant. Mais il s'explique très bien, si ces numéraux se rapportent à des jours.

Enfin, la série des numéraux ne commence pas avec *šls*, mais avec *'bt*, dans *'bt 'it* qui précède. Les lectures *šalusa* — le troisième jour, *hamusa* — le cinquième jour, *sadusa* — le sixième jour, sont donc assurées.

Ligne 20 — *z'ld*: Voir plus loin p. 44-45.

Ligne 21 — *gbt*: *gabatā* signifie *sartago*, *patella* en geez classique. En tigrinya ce mot peut aussi désigner une mesure de céréales équivalant à 4 *qunnā*, Gabra Egzi'abher, *Ethiopian Dictionary, Tigrigna-Amharic*, Asmara 1956, p. 718; Da Bassano, *Vocabulario tigray-italiano*, col. 836; mais qui varie d'une région à l'autre, *Consuetudini giuridiche del Seraé*, p. 30, note 4. De même en tigré: *misura di capacità*, *Grammatica della*

lingua tigrè con annesso vocabulario . . ., Asmara 1919; et en amharique: une mesure de céréales égale à 8 *qunnā* dans le Semien, Guidi, *Vocabulario amarico italiano*, col. 744. Dans ce passage-ci il n'est pas question de céréales et *gbt* doit être un récipient, une mesure, destinée à contenir un liquide, *ms.* Comparer le français „litre”, l'expression „*gabatā de miel*” dans la loi des Loggo Sarda, et voir aussi *qn zmsg*, au lignes 24-25.

Ligne 22 — *ms*: C'est *mes* — hydromel, qui n'est pas attesté par une autre inscription.

Ligne 23 — *'rd*: Pour ce mot voir plus loin, p. 46-47.

Lignes 24-25 — *qn zmsg*: Il est plausible, une fois de plus, que cette expression désigne un produit alimentaire. Le double emploi de la préposition *ba-*, dans *qn zmsg wṭḥn bbmk'b*, lignes 24-27, la joint syntaxiquement à *ṭḥn*.

Ni *qn* ni *msg* ne peuvent être expliqués d'une manière satisfaisante à partir de ce qui nous est préservé du vocabulaire de la langue classique. Il faut chercher ailleurs pour une interprétation de ces mots.

qn: Tout comme *gbt*, la racine dont le mot *qn* semble dériver, s'attache soit à des céréales soit à des liquides, selon les différentes langues où elle est attestée.

Ceci n'a rien d'étonnant: en arabe *ṣā'* et *mudd* sont des mesures de céréales, mais „le prophète de Dieu faisait ses ablutions *ḡusl* avec le *ṣā'* et ses *wuḍū'* avec le *mudd*” (*Lisān al-‘Arab*, s.v. *ṣā'*); *suwā'*, un synonyme de *ṣā'*, signifie aussi: vase à boire; *kāla* — mesurer des céréales, *kayla* — vase à boire. La racine *sfr*, qui, dans les langues modernes d'Éthiopie, signifie avant tout: mesurer des céréales, s'emploie aussi pour des liquides en gezz, cf. Dillmann, *Lexicon*, s.v., et ici-même ligne 9: *ysfr* *dbs*. En tigrīñña le *kā'bo*, une mesure égale à un *qumā* environ, peut contenir des céréales aussi bien que de la bière, le *'enqē'ā* des céréales ou du beurre, voir par exemple *Consuetudini giuridiche del Seraé*, p. 62, 200.

Dans la même langue *qwannana* signifie: transvaser, mettre un liquide en bouteille, Coulbeaux-Schreiber, *Dictionnaire de la langue tigrīñña*, p. 346. L'arabe *a qinnīna* — vase, fiole; mais d'après Nöldeke, *Mandäische Grammatik*, p. 125, note 2, ce mot ainsi que son pendant araméen trouvent leur origine dans le grec *κανίνα*, *καννίνα*.

En tigré on trouve *qannana* — mesurer des céréales, *qānnā* — une mesure, Littmann-Höfner, *Wörterbuch der Tigrē-Sprache*, p. 252. L'amharique *qunnā* est également une mesure de céréales, équivalant à 4 ou 5 litres.

C. Conti Rossini a signalé le mot *qunnā* dans son glossaire sud-arabe afin d'expliquer le sabéen *qnt*. Ce terme se trouve dans l'inscription tardive *C.I.H.* 541, à la ligne 122: *bqntn yd^ol* — *centumpondio Yada^oili* (il s'agit de dattes). Glaser le dérivait erronément du latin *centenus*, *centenarius* (encore dans *Altjemenische Nachrichten*, p. 27). Le même mot apparaît dans un texte d'al-Baydā, *C.I.H.* 603, aux lignes 2-3: *bqnt blfn*, et 4: *nkr qntm*. Beeston, *Notes on Old South Arabian Lexicography* VI, dans *Le Muséon*, LXVII, 1954, p. 317-319, interprète les trois premières lignes ainsi: ... And all corn-sales shall be effected in the presence of the tax-official (*qnt*) of the gate. Grimme traduit *bqnt blfn* par: nach dem Masse des Distrikts; il y voit une mesure de contenu, *Orientalistische Literaturzeitung*, VI, 1906, p. 325-326. On se demande si ce texte ne confirme pas l'étymologie proposée par Conti Rossini, surtout qu'il traite de la vente de céréales. Le *qnt blfn* peut très bien être une mesure servant de norme, comme le suggéra Grimme; *nkr qntm* signifie probablement: à l'écart, hors de cette mesure de norme; comparer l'expression *nkr ḥ^obm* — un étranger, dans *R.E.S.* 4337A ligne 24, et B ligne 21, voir A. F. L. Beeston, *Qabtan*, I, p. 7.

Il apparaît maintenant que *qunnā*, ou un mot apparenté, est attesté aussi en gezz. Mais dans le passage en question *qn* n'est pas employé pour des céréales, si au moins *msg* a été interprété correctement.

msg: Comparer le *tigrifñā māsgo* — beurre frais pour oindre les cheveux, Coulbeaux-Schreiber, *Dictionnaire de la langue tigrāī*, p. 140.

Ligne 26 — *ḥms*: voir plus haut sous *ḥls*, ligne 18.

Ligne 28 — *šwb*: Littmann a rapproché ce mot du *tigrifñā suwā* — bière, voir le commentaire de *D.A.E.* 4 ligne 16. Sous la forme *šw* ce mot est connu par *D.A.E.* 6 ligne 11, 7 ligne 13. A la ligne 6 l'inscription de 'Anzā a préservé la même forme qu'ici. Littmann, dans *R.S.E.*, XI, 1952, p. 7, a reconnu dans la terminaison *-b* le signe de l'accusatif *-hā*.

Lignes 28-29 — *sds*: voir sous *ḥls*, ligne 18.

Les phrases

Le texte A est composé de plusieurs phrases. Mais il est parfois difficile de dire exactement où se trouvent les césures. Ainsi on peut supposer que *bg^o zgb*, ligne 7, est le prédicat d'une phrase nominale introduite par *zybbm*, ligne 5; et que *zybbm* n'a aucun rapport syntaxique avec ce qui précède. Ou au contraire *zybbm* pourrait se rattacher à *tzkr*, ligne 1, ou à *swt sbt*, lignes 2-3, même si en ce cas la construction de la phrase semble un peu manquer de souplesse.

Il faut ici se demander si les espaces vides à la fin de certaines lignes de l'inscription impliquent des pauses syntaxiques, d'autant plus que le lapicide remplit d'ordinaire tout l'espace, coupant au besoin les mots, voir lignes 11 et 13. On notera que *zybbm* est écrit au commencement de la ligne 5, bien que *zdwy* ne remplisse pas la ligne précédente. Est-ce à cause de la structure du texte? Nous le pensons. La même question se pose plus tard, à l'occasion de *mk'b*, ligne 10.

Un bon exemple d'un arrangement délibéré des mots se trouve dans le texte C. Du point de vue syntaxique *'mlhm* y est lié à ce qui suit, plus particulièrement au verbe *ynš*. Malgré cela *'mlhm* a été mis au début de l'inscription, où il apparaît tout seul à la première ligne. Exactement comme *'hgg zbst*, dans le texte B ligne 1, *'mlhm* sert de titre à l'inscription entière.

A elle seule la disposition des mots ne suffit pas pour écarter *zybbm* et tout ce qui suit de la phrase initiale. C'est tout de même cette division qui est à la base de l'analyse subséquente. D'autres possibilités ne seront envisagées que pour autant qu'elles modifient les conclusions.

Lignes 1-4 — *tzkr zswt sbt bg zdwy*: Deux de ces cinq mots, *swt* et *sbt*, sont totalement inconnus. Un troisième, *dwly*, se prête à plusieurs interprétations. Une traduction définitive et certaine n'est donc pas d'emblée réalisable; tout ce qu'on peut tenter, c'est une évaluation des différentes conjectures possibles.

Voici la première interprétation qui se présente:

<i>tzkr</i>	Mémorandum
<i>zswt</i>	de SWT
<i>sbt / bg</i>	SBT. La loi
<i>zdwy</i>	de mon pays (est comme suit).

D'une simplicité attrayante, cette traduction serait sans doute celle qu'on choisirait, si le texte D n'existe pas. Mais eu égard au passage *tzkr zwhb* etc. il paraît difficile de maintenir que *swt sbt* est un nom propre. Plus probablement il est question d'une référence au thème principal de l'inscription, comme nous l'avons vu. Nous aurons l'occasion de revenir à ces mots au cours de la discussion de quelques autres termes.

La traduction adoptée plus haut pour *bg zdwy* doit également être remise en question. Il n'est pas du tout certain, en effet, que *bg zdwy* ne fasse pas partie de la même phrase que les mots précédents. Au lieu de *hēg*, la lecture *hēga* peut être défendue de deux manières

différentes. Selon la première l'accusatif dépend de *tzkr*: mémorandum de SWT SBT concernant la loi. Comme *swt sbt* est, en ce cas, nécessairement un nom propre, cette interprétation n'est qu'une variante de celle proposée en premier lieu, et à peine préférable.

La possibilité qui reste est beaucoup plus intéressante: *hēga* — selon la loi; comparer Dillmann, *Grammar*, p. 431. Pris en ce sens, *hg zdwy* confirmerait que *swt sbt* n'est pas un nom propre de personne, mais que les quatre premières lignes définissent ce dont traite la loi, qu'elles constituent le préambule du règlement entier; mode de rédaction tout à fait parallèle aux inscriptions B, C et D.

Si cette hypothèse est exacte il est peu probable que *dwly* contienne le suffixe de la première personne *-ya*. Certes, on ne peut pas entièrement nier la possibilité que le graveur du texte y ait inclu une allusion à soi-même. Mais une telle référence personnelle détonne, aussi bien avec le style impersonnel du reste de l'inscription A, qu'avec le préambule des textes B, C et D. Si l'on ajoute à ces objections que l'inscription de Dibdib parle d'une DWLite, on est tenté de voir dans *dwly* un toponyme. Sans doute, un intervalle de plusieurs siècles sépare les deux inscriptions, mais elles ont été trouvées à des endroits voisins.

Tandis que *swt sbt* est étroitement lié à *tzkr*, nous avons vu qu'il n'y a pas nécessairement de relation syntaxique entre *tzkr* et *hg zdwy*. Il ne reste qu'à considérer le cas de *zybbm*.

Si *zybbm* se rattache à *tzkr*, *swt sbt* est probablement un nom propre. Une autre conclusion risque d'égaler *swt sbt* et *zybbm* dans leur rapport avec *tzkr*, ce qui aboutirait à une traduction telle que: mémorandum concernant (la matière?) *swt sbt* . . . concernant ce qu'on leur donnera. Ou au lieu de remplacer simplement *swt sbt*, *zybbm* peut encore le qualifier: mémorandum concernant (la matière?) *swt sbt* . . . qu'on leur donnera. En ce cas la position de *hg zdwy* — selon la loi de DWLY, est curieuse.

La poursuite de ce genre de spéculations est inutile. Il est clair que la traduction du début de l'inscription dépend largement du sens attribué à *swt sbt*. Si, comme nous avons tenté de l'établir plus haut, il ne s'agit pas d'un nom propre de personne, *zybbm* commence selon toute probabilité une nouvelle période.

Lignes 5-30 — *zybbm* etc.: A partir de la ligne 5, la loi elle-même est exposée en détail. Ainsi qu'il ressort des mots dont le sens est certain, il s'agit d'une énumération de produits alimentaires, qu'on doit donner, *wbb*, ou distribuer, *sfr*, pour des raisons, ou à des occa-

sions dont nous parlons plus loin. Il paraît aussi que le règlement lui-même, c'est à dire tout ce qui suit le préambule, a été rédigé en une seule phrase. Nous verrons que, d'une façon générale, cette impression s'avère correcte et que la structure de la phrase peut être suffisamment dégagée.

Ceci ne veut pas dire que toutes les difficultés ont trouvé une solution définitive. Le fait que certains mots essentiels sont restés obscurs apporte des entraves à l'analyse syntaxique. Si l'analyse syntaxique suscite à son tour des hypothèses pour éclaircir ces mots obscurs, elles ne sont formulées que sous toutes réserves.

A moins que *zybbm* n'appartienne malgré tout à la phrase précédente, la structure fondamentale est claire et hors de doute: dans sa forme la plus simple la phrase, une phrase nominale, peut être réduite à ce qui représente le sujet, *zybbm*, et un prédicat, *bg^c zgb*. Ces deux éléments sont séparés par les mots *'mr 'qm mqrt*, qui portent sur les conditions, les circonstances, nécessitant l'offrande d'un mouton *zgb*: le jour où on érigé, institue (?) une *mqrt* (?).

Trois autres phrases introduites par *'mr* et une dizaine de mots comparables à *bg^c zgb* ont été incorporés dans la phrase, d'une manière que nous chercherons à établir dans ce qui suit.

Au premier examen on pourrait penser que tout le reste de l'inscription est lié syntaxiquement à *zybbm* d'une façon parallèle à *'mr 'qm mqrt* d'une part, et *bg^c zgb* de l'autre. Le texte est présenté ci-dessous dans un nouvel arrangement en accord avec cette hypothèse:

zybbm:

a) <i>'mr 'qm mqrt</i>	<i>bg^c zgb</i> ;
b) <i>'mr srrt</i>	<i>ysfr dbs mk^cb bg^c z'tlt</i> ;
c) <i>w'mr lhm</i>	<i>tbn mk^cb ... wlhm z'l d wgbt ms</i> ;
d) <i>'mr 'rd mqrt</i>	<i>qn zmsg wtnh hms bbmk^cb ūwh sds wmk^cb</i> .

Selon cet arrangement le texte peut être traduit sans trop de difficultés, sauf pour *mk^cb* et les mots relativement moins importants *zgb*, *z'tlt* et *z'l d*. Quant aux quatre passages *'mr ...*, on arrivera même à les rapprocher l'un de l'autre. Par exemple:

Si l'on dérive *mqrt* de la racine *wqr* — *excavare*, on peut penser à une tombe creusée dans le rocher, comme à Axoum ou dans le Cohaito, et comparer ensuite *srrt* et tigré *sarur* — Totenklage, Littmann-Höfner, *Wörterbuch der Tigrē-Sprache*, p. 176; *lhm* et *lāhm* — vache; *'rd* et le verbe tigréñia *rad'e* — annoncer le décès, donner la nouvelle certaine de la mort, Coulbeaux-Schreiber, *Dictionnaire de la*

langue tigrāi, p. 291. L'absence de la troisième radicale, le aleph, dans 'rd pourrait être expliquée par référence à une autre „erreur” du même genre: *ym̄* pour *ym̄*, dans le texte C ligne 3. La traduction serait comme suit:

Ce qu'on leur donnera:

- à l'occasion de l'achèvement d'une tombe creusée: un mouton *z̄gb*;
- à l'occasion de lamentation funèbre: on distribuera du miel *mk̄b*, un mouton *z̄tlt*;
- à l'occasion (de l'immolation) d'une vache: de la farine *mk̄b* ... et une vache *z̄ld* et un *gabatā* d'hydromel;
- à l'occasion de la convocation (auprès de) la tombe: un *qumna* de beurre et de la farine le cinquième jour *bbmk̄b*, de la bière le sixième jour et *mk̄b*.

Cette traduction n'épuise pas les possibilités. Au contraire, dans l'interprétation des termes problématiques les étymologies ne font pas défaut. Mais si l'on regarde de plus près les passages dont les mots sont mieux connus, il est évident que toute traduction fondée sur cet arrangement syntaxique du texte est fausse. Les arguments qu'on peut avancer sont au nombre de six:

- 1) Les fragments de texte mis en parallèle à *bḡ z̄gb* ne sont pas, en réalité, tous comparables: dans b) *'mr sr̄t* est suivi d'un verbe, *ysfr*.
- 2) Les deux compléments du verbe *ysfr*: *dbs* (*mk̄b*) et *bḡ z̄tlt*, se succèdent sans la conjonction *wa*.
- 3) On ne voit pas bien comment le verbe *sfr*, dont le sens primitif semble être: mesurer par une mesure de contenu, peut être combiné avec *bḡ* — mouton, même par métaphore.
- 4) Après *wlhm*, dans c), se trouve mentionnée encore une vache, *lhm z̄ld*.
- 5) L'importance du mot *mk̄b*, dans b), c) et d), n'a pas été reconnue.
- 6) La forme *šwb* ne serait pas un accusatif, contrairement à ce qu'avait dit Littmann.

Cette dernière objection disparaît si l'on voit dans *šwb*, ainsi que dans *bḡ z̄gb* et la plupart des autres termes, une série de compléments du verbe *wbb* dans *zybbm*. Mais cette hypothèse ne résout pas les autres difficultés. En effet, les trois premières objections indiquent quelle est l'analyse correcte: tandis que *bḡ z̄tlt*, comme *bḡ z̄gb*, appartient à la phrase principale introduite par *zybbm*, le fragment *'mr sr̄t ysfr dbs mk̄b* apparaît comme une phrase autonome insérée

dans le texte de base. Il est même possible que l'espace qui reste après *mk'b*, à la ligne 10, ait été laissé vide dans l'intention de faire ressortir la structure grammaticale.

De même, dans c), *wlhm z'ld* continue la série commencée par *bg' zgb* et *bg' z'tlt*, mais *tbn mk'b* se joint à *'mr lhm*; ce qui élimine la quatrième objection.

On peut donc constater que tout ce qui se trouve entre '*mr* et *mk'b*, dans b) et c), forme une phrase complète en soi. D'autre part, dans a), la formule '*mr qm mqrt*, qui fait partie intégrante de la phrase principale, n'est pas suivie de *mk'b*. Il convient de tenir compte de ce contraste pour la suite de l'inscription: bien que *mqrt* s'y retrouve, d) se distingue du passage a) en raison du mot *mk'b*, qui y apparaît même deux fois.

L'arrangement présenté plus haut ne peut donc être retenu; celui que nous proposons ci-dessous correspondra mieux à la composition réelle du texte.

(5) zyhbм

'mr (6) 'qm mqrt (7) bg^c zgb
 (8) 'mr srrt (9) ysf^r dbs
 (10) mk^cb
 (11) bg^c z^ct
 (12) lt
 w^rmr (13) lhm t^h
 (14) n mk^cb
 (15) whbst
 (16) bgs 'ht
 (17) 'lt wqr
 (18) s šls
 (19) wlhm
 (20) z'ld
 (21) wgbt
 (22) ms
 'mr (23) 'rd mqr (24) t qn zms
 (25) g w^thn
 (26) hms bb
 (27) mk^cb
 (28) švh s
 (29) ds wmk
 (30) 'b

Les donations prescrites n'étant pas toutes du même ordre, sont figurées schématiquement dans deux colonnes différentes du tableau. Le texte de base, c'est à dire la phrase principale, est représenté en romains. Les raisons pour lesquelles les lignes 7, 11-12, 19-22 doivent faire partie de cette phrase, ont été indiquées plus haut. La place des lignes 15-18 n'est pas absolument certaine: on les rangera dans la phrase principale si *mk'b* est *partout* la fin d'une phrase insérée; ou on les rangera à la suite de *mk'b*, ligne 14, si *'bt 'lt*, *s̄ls*, *hms* et *sds* se rangent tous dans la même colonne. La première solution a été adoptée dans la traduction.

Cet arrangement montre à la fois le caractère indépendant des trois phrases *'mr ... mk'b* et leur place dans l'ensemble du texte. Syntaxiquement *t̄bn mk'b*, lignes 13-14, et plus loin *qn z̄msg* etc., lignes 24-30, sont détachés de *z̄ybbm*; ils dépendent d'un verbe sous-entendu tel que *yēbab* ou, comme à la ligne 9, *yēfar*. Ainsi se comprend l'accusatif *šwb*, à la ligne 28, et c'est pourquoi *t̄bn*, aux lignes 13-14 et 25, doit être vocalisé *t̄ebna*. Le rapport des trois paragraphes *'mr ... mk'b* avec leur contexte saute aux yeux: *'mr 'rd mqrt* s'oppose à *'mr 'qm mqrt*; *lhm* dans *'mr lhm*, aux lignes 12-13, à *bg' z̄tlt*; enfin *srrt*, à la ligne 8, est en contraste avec *bg' z̄gb* et doit être un animal comme celui-ci.

La loi prévoit donc certaines variations des règles données en premier lieu, variations qu'elle permet à condition d'offrandes supplémentaires: du miel, de la farine, un *qunna* de beurre, etc. On reviendra sur cette constatation. Il s'ensuit entre autres que le sens de *'mr* dans ce contexte est: au cas de, plutôt que: le jour de.

Les termes fondamentaux

Malheureusement cette analyse de la composition du texte ne peut pas être jugée par la traduction qui en résulte. Les mots dont le sens, indispensable pour la compréhension du texte, est inconnu, sont trop nombreux. En revanche, elle gagne en vraisemblance en fournissant une interprétation satisfaisante d'un des mots clefs, à savoir *mk'b*.

Quant au terme *srrt*, parmi les multiples possibilités qu'offrent les dictionnaires, on a retenu seulement l'étymologie qui s'accorde le mieux avec l'analyse syntaxique proposée.

La signification attribuée à *srrt* est à la base des conjectures concernant *z̄ld*, *z̄tlt* et *z̄gb*.

mk'b: mk'b apparaît partout où les dons supplémentaires, nécessités

par une variation de ce que contient la liste originale, sont explicitement énumérés. Le mot doit signifier: encore, en plus, en excès. Il est ainsi un synonyme de *kā'ēba*, qui dérive de la même racine.

srrt: Si *srrt* alterne effectivement avec *bg^c zgb*, comme *lhm* avec *bg^c z'tlt* aux lignes 11-13, il s'ensuit que ce mot décrit un animal. Mais aucun animal de ce nom n'est connu ni en geze ni dans les langues parlées actuellement. Dans sa forme *srrt* ressemble au participe féminin du type *gēbērt*. Ne peut-il pas qualifier un mot *bg^c* sous-entendu? La racine *srr* s'emploie souvent dans les langues modernes pour exprimer: couvrir une femelle. Bien que ce sens ne soit pas attesté en geze classique pour le verbe *sarara* — *insilire*, on se demande si *srrt* ne peut pas être interprété comme *sērērt* — une (brebis) qu'un mâle a couverte.

zgb, z'tlt, z'ld: Ces expressions qualifient à leur tour des animaux, les deux premières un *bg^c*, la dernière une vache. *'ld* peut être le mot *'alād* — *moneta*, ici et dans D lignes 4-5. *z'ld*, et par analogie *zgb* et *z'tlt*, seraient en ce cas une indication de la valeur de l'animal. Toutefois la valeur du *'alād* même est modeste: *dimidium unciae*, Dillmann, *Lexicon*, col. 720, un demi-dollar aujourd'hui. De plus, la traduction proposée plus haut pour *srrt* ouvre la voie à une autre hypothèse.

Les Éthiopiens distinguent actuellement à la fois la couleur et l'âge de leur bétail. Cela n'a rien d'extraordinaire, d'où l'abondance des termes, surtout dans la catégorie des couleurs; voir par exemple pour le Godjam: Mengesha Workineh, *Names of some domestic animals*, dans *Bulletin* de l'Ethnological Society, V, Addis Abeba, 1956.

C'est l'autre catégorie qui nous intéresse plus particulièrement ici. A titre d'exemple, et parce que je ne connais pas tous les mots correspondants en amharique ou en tigrinya, je veux mentionner certaines distinctions opérées par les Guragés orientaux:

zabāy signifie génisse; si l'animal est encore assez jeune on dit *farazgēt'a*; une génisse arrivée au terme de sa croissance s'appelle *wurgēt'a*. Dans le cas d'une brebis ou d'une chèvre le terme correspondant est *k'ēb*, comme en amharique. Une vache qui a vêlé pour la première fois s'appelle *yagmōlād*; *wild* est une vache jusqu'à deux mois après qu'elle a mis bas.

En geze *walada* — *parere*, se dit aussi des animaux, Dillmann, *Lexicon*, col. 885; *ṭali* signifie *capra*, *ibid.*, col. 1216, mais en d'autres langues sémitiques la notion inhérente à la racine *ṭly* est „jeunesse”. L'hébreu *tale*, *tēli*, l'arabe *ṭalīy*, le sud-arabe *ṭly* signifient: agneau.

Tout considéré, on peut supposer, non sans quelque fondement,

que 'tlt et 'ld sont des termes techniques, qui dérivent des racines *wld* et *fly*, et où le aleph représente un élément négatif. La négation 'i- est fréquemment préfixée à des noms ou à des adjectifs en géez. Des formations négatives existent aussi dans les langues modernes d'Éthiopie, par exemple en amharique: *awlāddo* — bœuf châtré (littéralement: stérile); en gurage oriental: *ayc'ēno* — (une femme) stérile, (un arbre) qui ne produit pas de fruits.

Dans cette hypothèse la loi n'exige pas seulement des dons supplémentaires au cas d'une brebis couverte, mais elle précise dans la liste primaire que l'offrande doit consister, entre autres, en une brebis qui n'a pas agnelé et une vache qui n'a pas vêlé.

Le *z* qui introduit 'tlt et 'ld suggère que ces mots ne sont pas des adjectifs, mais qu'ils se joignent aux mots précédents de la façon décrite par Dillmann, *Grammar*, p. 470.

Le même *z* apparaît avant *gb*. Ce dernier mot ne peut-il pas se rapprocher des deux autres également quant au sens? D'un autre côté *gb* contraste avec *srrt*, d'après les vues défendues à la p. 43. Dans ces conditions, la traduction de ce mot est à peine douteuse, bien que son étymologie ne soit pas claire. Si *srrt*, 'tlt en 'ld ont été interprétés correctement, *bg' zgb* doit signifier: une brebis, une agnelle, arrivée au terme de sa croissance.

Si peu certaines que soient ces conjectures, les passages *swt sbt*, 'qm *mqrt* et 'rd *mqrt* sont encore plus difficiles à comprendre. Si *swt sbt*, lignes 2-3, n'est pas un nom propre de personne, toutes ces formules ont en commun qu'elles se rapportent d'une façon ou d'une autre au sujet principal de la loi. Parmi ces cinq mots, *swt*, *sbt*, 'qm, 'rd et *mqrt*, il en est un, le premier, dont on peut proposer une interprétation plausible. Un autre, 'qm, est connu, mais sa traduction reste incertaine en tant qu'elle dépend du sens de *mqrt*. En fin de compte c'est sur *mqrt* et *sbt* que tourne le sens de l'inscription entière.

swt: Etymologiquement ce mot pourrait se rattacher au soqotri *še* — donner (du lait, selon l'unique texte où ce mot apparaît), voir Wolf Leslau, *Lexique soqotri*, p. 428. Mais l'étymologie la plus proche est offerte par un autre texte épigraphique éthiopien. L'inscription de 'Anzā contient aux lignes 6 et 7 un verbe 'sy, que Littmann, *R.S.E.*, XI, 1952, p. 5-8, a rapproché de *sesaya* et qu'il traduit par: fournir de la nourriture. Cette interprétation paraît particulièrement convenir à la présente inscription. Nous avons ici une loi qui règle certaines prestations alimentaires, là une inscription commémorant la donation

de nourriture à l'occasion de l'érection d'une stèle. La vocalisation de *swt* ne peut pas être établie, mais sa forme, en *-t*, est certainement comparable à *sisit*, mot qui signifie: nourriture, dans la langue classique.

sbt: *sbt* peut être rattaché à de nombreuses racines, tant éthiopiennes que sémitiques. La meilleure solution me paraît celle que m'a proposée M. André Caquot. Il y voit un mot d'un sens abstrait tel que „Mannschaft”, apparenté au géez *sab*. La chute du aleph, attesté en géez mais absent de l'amharique *sab*, serait de même ordre que dans le cas de *ynš*, dans C ligne 3.

L'intérêt de cette interprétation est qu'elle explique d'une manière tout à fait naturelle le suffixe *-omu* dans *zybbm*. Par le mot *zybbm* l'exposé de la loi même reprend la formule préliminaire *tzkr zswt sbt*, et puis procède à l'énumération des produits alimentaires, *swt*. L'introduction en tête de la loi définit que ces produits sont destinés à une collectivité d'hommes, *sbt*. Reste le problème de savoir s'il s'agit d'une collectivité particulière, et de laquelle.

'qm mqrt, 'rd mqrt: L'importance des prestations alimentaires ressort de plusieurs autres textes, notamment de l'inscription de 'Anzā. L'offrande du pain et de la bière que cette inscription commémore, a eu lieu à la suite de l'érection d'une stèle. Eu égard au contexte archéologique des stèles axoumites, un tel acte n'est sans doute pas purement profane, mais doit avoir des implications cultuelles. Si notre traduction de *srrt*, *z'tlt* et *z'ld* est exacte, les dispositions réglées par la présente inscription ne seraient-elles pas, elles aussi, de nature cultuelle? L'occasion de la réquisition de nourriture est formellement indiquée aux lignes 5-6: *'mr 'qm mqrt*. Que peut donc signifier *mqrt*?

L'interprétation: tombe creusée dans le rocher, a été envisagée à la p. 40. Le sens primitif de *'qm*, ériger, s'oppose à cette interprétation. D'ailleurs, d'autres hypothèses se présentent à l'examen. Si *mqrt* se rattache à *'aqāraya — obviām ferre*, offre alicui (sacrificium), Dillmann, *Lexicon*, col. 429, il peut avoir le sens d'offrande, sacrifice. Une telle signification est acceptable par rapport au verbe *'qm*. En revanche, l'interprétation de *sbt*, „Mannschaft”, présente une difficulté. Quel est le rôle de cette collectivité, si elle devient bénéficiaire de tous ces produits? Si ce sont les prêtres, pourquoi ne sont-ils pas désignés par le mot *šw'*, comme dans le texte B?

Peut-être la formule *'qm mqrt* fait-elle allusion à l'installation d'un lieu de sacrifice. En ce cas *'rd*, à la ligne 23, ne peut pas dériver du

verbe *roda*, qui signifie: *incurrere, persequi*. Le sud-arabe *ryd* apparaît dans plusieurs inscriptions: en rapport avec un tombeau (Fakhry 72), avec certaines constructions sacrées (*R.E.S.* 4635), avec un autel (*C.I.H.* 338), et avec la construction d'une route (*C.I.H.* 338 et *R.E.S.* 4624). Malheureusement la signification de ce mot n'est pas tout à fait claire. G. Ryckmans traduit: talus (Fakhry 72), Rhodokanakis: Fusz (*C.I.H.* 338, *R.E.S.* 4624), Beeston: mountain shoulder, lower peak (*C.I.H.* 338, dans *Sabaeian Inscriptions*). Enfin, dans *R.E.S.* 4635, *ryd* est donné comme le nom propre d'un bâtiment. Si l'on maintient cette étymologie sud-arabe de la forme *'rd*, „tombe” et „lieu de sacrifice” sont au même degré admissibles comme sens de *mqrt*. Mais cette étymologie ne semble pas solidement fondée. On chercherait de préférence à rapprocher *'rd* d'un mot éthiopien.

Ensuite *mqrt* peut encore dériver de la même racine *qry*, dans une forme et un sens qui ne sont pas connus de la langue classique, mais qui sont très courants dans les langues modernes: l'amharique *qarra*, le tigrinya *garaya* ont le sens de rester, tarder; le dernier signifie aussi: séjourner, Coulbeaux-Schreiber, *Dictionnaire de la langue tigraï*, p. 332. Cette hypothèse donne pour *mqrt* la signification: séjour, ou: lieu de séjour, camp, ce qui est parfaitement en accord avec *'qm*; voir Dillmann, *Lexicon*, col. 453, où sont cités les mots *bet* et *dabtarā* comme compléments du verbe *'agama*.

A première vue *'rd mqrt* rappelle le passage de l'inscription *D.A.E.* 9 ligne 32: *[ta]lawu mēgbā'a marād maqaro*. Mais à cause de *D.A.E.* 10 lignes 10-12: *walalina talawna wahadarna mēgbā'a mērād 'ālāhā*, c'est avec raison que Littmann traduit *maqaro* comme un toponyme. C'est d'ailleurs *mēgbā'* qui dans ces passages correspondrait par le sens à *mqrt*.

Selon Dillmann, *Lexicon*, col. 307, *roda* signifie en premier lieu: *incurrere*, et ensuite: *persequi, insequī* hostili modo. Cette dernière signification est mentionnée aussi pour *talawa* — *sequi*, Dillmann, *Lexicon*, col. 551. La forme causative *'rd*, qui n'est pas citée par Dillmann, ne peut-elle être rapprochée de *'atlawa* et recevoir le sens de *pergere, continuare*, attesté pour ce verbe?

Si ces hypothèses sont exactes, *'mr 'rd mqrt* se traduit par: au cas de la continuation, c'est à dire du maintien du campement, et *'mr 'qm mqrt* par: au cas de l'établissement du camp. Le contraste qu'on obtient ainsi entre ces deux conditions est conforme aux résultats de l'analyse syntaxique. La traduction même du mot *'rd* semble confirmée par le fait que toutes les lignes suivantes de l'inscription ne parlent que du cinquième et du sixième jour.

Cette interprétation de *'rd* et *mqrt* nous fait nous tourner de nouveau vers les deux phrases des inscriptions axoumites *D.A.E.* 9 et 10, qu'on vient de citer. Cette fois ce ne sont pas les mots *mérād* et *maqaro* qui nous intéressent, mais le rapport entre *talawa* et *mēgbā'*. Si l'on peut admettre que *'atlawa* et *'rd* d'une part, *mēgbā'* et *mqrt* de l'autre sont dans quelque mesure des synonymes, on croit pouvoir restituer dans *D.A.E.* 9: [P]lawu *mēgbā'a* etc. et traduire: ils ont maintenu le camp de l'armée, Maqaro. *D.A.E.* 10 lignes 10-12 devrait être rendu par: Nous-mêmes, nous avons continué à passer la nuit au camp de l'armée, 'Ālā (en contraste avec des troupes envoyées ailleurs). Mais il ne faut pas conclure que *sbt* dans notre texte désigne des troupes militaires. Nous verrons qu'il y a des raisons de croire que c'est le cortège du roi.

TEXTE	TRADUCTION
1. <i>tazkār</i>	Mémorandum
2. <i>ꝝaswt</i>	concernant la nourriture
3. <i>sbt / hēga</i>	(destinée au) cortège royal (?) selon la loi (du pays) de DWLY.
4. <i>ꝝadwly</i>	Ce qu'on leur donnera en cas
5. <i>ꝝayēhabomu / 'amira</i>	d'établissement du camp (?):
6. <i>'aqēmo / mqrt</i>	une brebis au terme de sa croissance (?)
7. <i>bag' / zaghb /</i>	— au cas d'une brebis qu'un mâle a couverte (?)
8. <i>'amira / sērērt</i>	on distribuera du miel
9. <i>yēsfar / dbsa</i>	en plus —
10. <i>mk'b</i>	une brebis qui n'a pas agnelé (?)
11. <i>bag' / za't</i>	— et au cas d'une
12. <i>lt / wa'amira</i>	vache (on distribuera) de la farine en plus —
13. <i>lābm / tēb</i>	et du pain
14. <i>na / mk'b</i>	de froment (?) le premier
15. <i>wahēbōst</i>	jour et <i>qr</i>
16. <i>bgṣ / 'ahatta</i>	<i>s</i> le troisième jour
17. <i>'ēlata / waqr</i>	et une vache
18. <i>s / ūlusa</i>	qui n'a pas vêlé (?)
19. <i>walābm</i>	et un <i>gabatā</i>
20. <i>za'lā</i>	d'hydromel
21. <i>wagabatā</i>	— en cas de
22. <i>mes / 'amira</i>	

23. <i>'arēdo</i> / <i>mqr</i>	maintien du camp (?)
24. <i>t</i> / <i>qunna</i> / <i>zams</i>	(on distribuera) un <i>qunna</i> de beurre
25. <i>g</i> / <i>waṭēḥna</i>	et de la farine
26. <i>hamusa</i> / <i>baba</i>	le cinquième jour, les deux
27. <i>mk'b</i>	en plus,
28. <i>šwhā</i> / <i>sa</i>	de la bière le sixième
29. <i>dusa</i> / <i>wamk</i>	jour, aussi en
30. <i>'b</i>	plus.

TEXTE B

1. *'hgg* / *zbbst*
2. *zynš* / *ngš*
3. *'šr* / *wkl't*
4. *dmr* / *lšw*
5. *ss* / *dmr* / *z̄m*
6. *qbl* / *ts'* / *d*
7. *mr* /

COMMENTAIRE

Ligne 1 — *'hgg*: Ni le *Lexicon* de Dillmann ni le *Supplément* de Grébaut ne citent ce pluriel de *ḥēg* — loi, statut, règlement. On peut lire *'ahgāg* ou *'ahgug*. Un autre élément de doute est la vocalisation du aleph. L'incertitude dérive des pluriels *'ēbzāb* et *'ēbmār*, de *ḥēzb* et *ḥamar*, jusqu'à présent les seuls mots à *ḥ* initial dont un pluriel d'une telle formation était connu par des textes épigraphiques. La vocalisation *'ē-* est constante partout où ces mots se trouvent mentionnés dans une inscription vocalisée. Comparer ce qu'a dit Littmann dans le commentaire de *D.A.E.*, 10 ligne 23, et à la page 80 du même volume. Malgré cela Littmann a rétabli la voyelle *a*, donc *'ahzāb*, *'ahmār*, dans tous les exemples non vocalisés, conformément au géez classique. Ne fut-il pas trop prudent? Aussi la possibilité d'un pluriel *'ēhgāg* ne peut-elle pas être négligée.

zbbst: *zahēbēst*; pour *ḥēbēst* voir le commentaire de A ligne 15.

Ligne 2 — *zynš*: Le verbe *našš'a* — prendre, est attesté dans *D.A.E.* 11 ligne 36, ainsi que dans le texte C ligne 3. A ce dernier endroit le texte porte *ynš*, forme qui peut être interprétée comme un subjonctif à cause de son orthographe. Ici l'orthographe est équivoque. Mais, tandis que *ynš*, dans la première ligne de C, *ysfr*, dans A ligne 9,

et *zybbm*, dans A ligne 5, énoncent des prescriptions (voir A ligne 5, commentaire), le présent texte ne fait qu'énumérer les portions dues aux différents personnages selon la loi. Le fragment *zynš ngš* correspond à des tournures sans aucun verbe: *lšv* à la ligne 4, *zmqbl* aux lignes 5-6. C'est pourquoi la vocalisation *zaynašš* a été préférée.

ngš: nēguš ou nagāši; la dernière forme apparaît dans *J.E.* 5: *ngyš' ksm.*

Ligne 3 — *‘šr wkl’t*: Les racines *‘šr* et *kł* se retrouvent dans plusieurs inscriptions d'Éthiopie, voir *D.A.E.*, IV, p. 90. Ici le nombre est du genre féminin, ce qui est confirmé par *ss* et *ts'*, aux lignes 5 et 6. Il peut être interprété de deux façons: *‘išra wakél’eti* — vingt-deux, ou *‘ašru wakél’eti* — douze. Les autres quantités fixées dans ce petit texte étant six et neuf, la conjecture: douze, est sans doute préférable à l'autre. Si elle est exacte, il faut constater que la forme *‘ašru wakél’eti* est en désaccord avec l'usage normal en geez classique, qui exige selon Dillmann, *Grammar*, p. 369, ou *‘ašartu wakél’eti* ou *‘ašru wakél’e*.

Ligne 4 — *dmr*: La racine *dmr* se rencontre peut-être dans le nom propre *’bkdm(r?)*, mentionné dans *J.E.* 115, voir *Annales d'Éthiopie*, III, p. 95. Dans le présent texte *dmr* est un substantif. Les nombres *‘šr wkl’t*, *ss* et *ts'* indiquent que c'est un nom féminin. Le sens ressort du contexte: il désigne une quantité, une mesure, ou bien il signifie une unité, une portion, ration. L'amharique connaît *dēmmēr* — un total composé de plusieurs éléments. Dans sa forme, ce mot correspond cependant à l'adjectif geez *dēmur* — *mixtus, commixtus*, qui est attesté, semble-t-il, par *D.A.E.* 9 ligne 30: *dēmu(ra)*.

šv: *šawā'i* — *sacrificator, sacerdos*, n'est attesté dans aucune autre inscription éthiopienne.

Ligne 5 — *ss*: Noter que c'est la forme *sessu* et non *sēdēstu* qui précède *dmr*. De même, dans la ligne 6 *tēs'u* au lieu de *tēs'atū*. La lecture *sessā* — 60, est peu plausible, parce que le *šv* recevrait en ce cas beaucoup plus que le *ngš*.

Lignes 5-6 — *mqbl*: En geez, ainsi qu'en amharique et en tigrīñña, *taqabbala* a le sens de recevoir, accepter. La forme causative, qui est attestée dans les deux langues modernes, où elle signifie: faire accepter, offrir avec instance, manque dans le *Lexicon* de Dillmann et n'est pas non plus mentionnée dans le *Supplément* de Grébaut, mais il se trouve dans le dictionnaire geez de Kidāna Wald Kéfle, Addis Abeba, 1948 (1956), p. 779. Les correspondances qu'on peut établir entre B et le texte suivant, C, font supposer que *mqbl* est justement le parti-

cipe actif de ce causatif. Les deux textes, B et C, traitent du même sujet: la répartition de nourriture, de pain dans l'un, de viande dans l'autre. Le roi, *ngš*, est un de ceux qui profitent de la distribution, dans B et dans C. Le sacrificeur, *šw'*, n'est pas nommé dans C, mais dans ce texte *z'mš'* correspond sans doute à *mqbl*. La vocalisation de ce dernier mot n'est pas certaine, mais il ne peut signifier que: celui qui l'a offert.

Ligne 6 — *ts'*: C'est la première fois que ce nom de nombre apparaît dans les inscriptions éthiopiennes.

TEXTE

TRADUCTION

1. <i>'ahgāg</i> (?) / <i>zahběst</i>	Lois concernant le pain.
2. <i>zayēnašē</i> / <i>nēguš</i> (ou <i>nagāši</i>)	Ce que prend le roi:
3. <i>'ašru</i> (ou <i>'ešra</i>) / <i>wakēl'eti</i>	douze (ou vingt-deux)
4. <i>dmr</i> / <i>lašawā'i</i>	rations; pour le sacrificeur:
5. <i>sēssu</i> / <i>dmr</i> / <i>zam</i>	six rations; part de celui qui
6. <i>qbl</i> / <i>ts'nu</i> / <i>d</i>	l'a offert: neuf rations.
7. <i>mr</i> /	

TEXTE C

1. *'mlbm*
2. *ngš* / *'bt* / *smt*
3. *z'mš'* / *ynš*
4. *m's* / *wsmt*
5. *'pt* / *hg*

COMMENTAIRE

Ligne 1 — *'mlbm*: Le préposition *ēmna*, *'ēm-* est souvent employée conjointement au verbe *mašē'a*, voir Dillmann, *Lexicon*, col. 636.

Ligne 2 — *ngš*: Voir le commentaire de B ligne 2.

smt: C'est l'amharique *šēnt*, le tigrīñña *šēnti*, *šēmti* — lombes, épine dorsale, reins, le geee *sēmat* — ut videtur: *lumbi*, vel *lumborum pulpa*, Dillmann, *Lexicon*, col. 341. Ici le mot peut avoir un sens beaucoup moins restreint et désigner la moitié de l'animal, comme le tigrīñña *gwadni* dans l'usage moderne; voir C. Conti Rossini et L. Ricci, *Consuetudini giuridiche del Serāé*, p. 199, n. 2: Propriamente (*gwadni* =) „costola, costato”, ma usualmente indicasi così una parte, e precisamente la metà... della carne della bestia macellata. Le passage même auquel cette note correspond: *kābti zataharda sēgā*

kābēnāt gwadēnēn qwarbatēn yēwasdu — della bestia macellata i preti prendono metà e la pelle, ressemble de très près à la formule de l'inscription.

Ligne 3 — *'mṣ'*: Le causatif *'amṣə'a* peut signifier: offrir, *Lexicon*, col. 227. La vocalisation du *ṣ* n'est pas tout à fait certaine: au lieu de *-ṣē-*, *-ṣa-* est possible, voir le commentaire de *D.A.E.* 11 ligne 45, à propos de *'arda'ani*.

ynš: Comparer B ligne 2. L'omission du aleph peut être due à une faute du scribe, mais celle-ci n'est pas la seule hypothèse possible. J'y vois plutôt un indice que ce n'est pas l'indicatif mais le subjonctif du verbe *naṣṣə'a*, et que le *ṣ* est suivi d'une voyelle *ā* du quatrième ordre.

On sait que le *a* suivi d'une laryngale, dans une syllabe fermée, n'est pas remplacé par une voyelle du quatrième ordre dans les inscriptions axoumites. A la fin d'un mot, seul le groupe *a'* semble faire exception. Ainsi on trouve à deux reprises la forme *'ayyētmawā'*; voir les observations pertinentes de Littmann, *D.A.E.*, IV, p. 80 et dans le commentaire de *D.A.E.* 6 ligne 2. Circonstance curieuse: à deux autres endroits le même mot *yētmawā'* est écrit sans le aleph final. Les conclusions qu'on peut tirer de cette alternance sont encore discutées, cf. E. Ullendorff, *The Semitic Languages of Ethiopia*, p. 35, note 4. Ce qui importe ici, c'est l'existence de deux orthographies pour le groupe final *ā'(<a')*. Car il est difficile de croire qu'il s'agit d'un *lapsus calami* (Ullendorff) dans tous les exemples connus: *D.A.E.* 9 ligne 4, *D.A.E.* 11 ligne 6, et la forme actuelle *ynš*. Inversement, si l'orthographe *ynš* est correcte, elle rappelle les formes *yētmawā* citées plus haut, et en ce cas *ynš* ne peut donc être que le subjonctif *yēnšā'*.

Enfin, le même verbe *yēnšā'* est sous-entendu dans la phrase *ngə'ḥt smt*, ligne 2.

Ligne 4 — *m's*: *mā'ṣa* ou *mā'ṣā* — la, sa peau.

TEXTE

TRADUCTION

1. *'emlāḥm* D'une vache.
2. *nēguš* (ou *nagāši*) / *'abatta* / *sēmaṭa* Le roi (en prendra) un des lombes (ou la moitié de la viande);
3. *ṣa'amṣē'ā* / *yēnšā'* (ou) celui qui l'a offerte (en) prendra sa peau et un des lombes (ou l'autre moitié).
4. *mā'ṣa* / *wasēmata*
5. *'abatti* / *ḥēg* C'est une loi.

TEXTE D

1. *tṣkr / zw*
2. *bb / wlbs*
3. *lbs / brr / w*
4. *blw / 'l*
5. *d / wmsg*
6. *w'km / wbb*
7. *slt / wwh*
8. *bt / 'm*

COMMENTAIRE

Ligne 1 — *tṣkr*: Voir A ligne 1.

Lignes 1-2 — *wbb*: La même racine se trouve attestée aux lignes 6 et 7-8; voir aussi A ligne 5.

Ligne 2 — *lbs*: Le causatif *'albasa* s'est déjà présenté dans les inscriptions (*D.A.E.* 6 ligne 13), mais ni *labsa* ni *lēbs* n'y sont attestés.

Ligne 3 — *lbs*: Le premier mot de la ligne 3 est sans doute aussi *lbs*. Le *s* est certain. Immédiatement à gauche de celui-ci se trouve un *b*, dont le trait horizontal n'est cependant pas visible. Dans l'espace qui reste on peut discerner un *l* très finement inscrit.

Ligne 4 — *blw*: Voir Dillmann, *Lexicon*, col. 5-6: *halawo — oportet, decet eum*.

Lignes 4-5 — *'ld*: Ici *'ld* est probablement le substantif *'alād — moneta*. Le terme *'ld* aux lignes 19-20 du texte A, où il se trouve étroitement lié à *lhm*, doit avoir un autre sens.

Ligne 5 — *msg*: Voir A ligne 24-25.

Ligne 6 — *'km*: C'est la négation *akko*, renforcée par *-ma*. Dillmann donne cette forme à la col. 142 de son *Lexicon*: *akkoma — nequaquam*.

Lignes 7-8 — *slt, 'm*: *salit* — huile, et *'om* — arbre, Dillmann, *Lexicon*, col. 326 et 994, ne sont pas attestés par d'autres inscriptions.

A partir de *whlw*, lignes 3-4, le sens du texte est clair: on doit payer une pièce de monnaie et donner du beurre, mais celui qui donne de l'huile et la femme qui donne du bois sont exemptés de l'obligation prévue dans ce texte. C'est le début de l'inscription qui est problématique. La signification des mots *lbs brr* et la structure syntaxique des trois premières lignes sont loin d'être évidentes. S'agit-il de deux phrases dont la première seulement constitue le préambule du règlement, ou est-ce que ce préambule s'étend-il sur toutes les trois lignes?

Selon cette dernière possibilité on peut traduire¹: Mémorandum concernant celui qui donne et qui porte un habit riche, brillant (? littéralement: d'argent) — *tażkār ʐawahābe walabāse lěbsa bérur*. Grammaticalement cette traduction ne fait aucune difficulté. Elle a le mérite d'identifier *brr* avec un mot éthiopien bien connu. Il s'agirait d'une amende, et des conditions dans lesquelles elle est imposée ou non imposée. Si l'expression: habit d'argent, et les détails du règlement même ne semblent pas complètement clairs, il est tout aussi vrai que nous savons peu de choses de l'Éthiopie à cette époque.

On peut cependant envisager une autre interprétation: Mémorandum concernant celui qui a fait une donation, son habit étant un habit *brr* — *tażkāra ʐawahaba walěbsu lěbs brr*. Si *brr* est traduit par: souillé, l'imposition d'une amende s'expliquerait. Dans une inscription sud-arabe, *R.E.S.* 3956, une femme „confesse et fait pénitence devant Dhū Samāwī, Seigneur de Bayyin, de ce qu'elle a revêtu un manteau souillé et râpé etc.”. Mais précisément le sens de souillé n'est pas attesté pour le mot *brr*.

Une troisième solution m'a été signalée par Jacques Ryckmans: Mémorandum concernant l'offrande et l'habit; l'habit: riche (précieux) et on doit une pièce de monnaie etc. — *tażkār ʐwħb walěbs lěbs bérur wahalawo ՚alād* etc. Il ne serait pas du tout question d'une amende. Le sens attribué à *brr* est de nouveau acceptable; *wħb* pourrait être le participe passif *wēħub*, employé ici au lieu de *habit*. Il y a aussi une difficulté: *՚ld* est précédé de *ħlw*, *ħls brr* ne l'est pas. Mais elle est moindre que dans les autres cas, me semble-t-il. Il est possible que „l'habit d'argent” ne doive pas être entendu comme faisant partie de l'offrande, mais que ce soit la tenue prescrite au cas d'une donation.

TEXTE

TRADUCTION

1. *tażkār / ʐawě* Mémorandum concernant le
2. *ħub / walěbs* don et l'habit.
3. *lěbs / bérur / wa* L'habit: précieux (?), et
4. *halawo / ՚alā* on doit: une pièce
5. *d / wamsg* de monnaie et du beurre.
6. *wa'akkoma / wahābe* Mais (ceci ne vaut) pas (pour)
7. *salit / wawahā* celui qui donne
8. *bita / ՚om* de l'huile ni celle qui donne du bois.

¹ Je dois cette traduction à M. André Caquot.

La langue des textes

La langue de ces quatre textes est le géez. Si l'on a pu, à la rigueur, entretenir des doutes sur la langue de l'inscription de GDR¹ — inscription un peu plus ancienne — le géez apparaît en plein jour dans le présent document. Sa langue diffère de l'éthiopien littéraire postérieur que nous connaissons. On n'a qu'à penser aux difficultés d'interprétation pour s'en rendre compte. Cependant on n'est guère en droit d'y voir une forme nettement dialectale et encore moins une forme primitive de la langue. En dehors de l'absence de voyelles et de la composition syntaxique du texte, les difficultés proviennent toutes du vocabulaire. Or, si l'on peut supposer que *swt* et *dfs*, par exemple, sont des mots dialectaux ou archaïques, bien d'autres mots sont encore courants aujourd'hui. Ils ont survécu à la disparition du géez, tout comme certains usages, auxquels l'inscription fait allusion, se sont maintenus sous quelque forme dans l'Éthiopie chrétienne.

Toutefois l'inscription de Sāfrā est certainement un document de la langue vivante d'une époque ancienne. Le texte contient des particularités, qu'il n'est pas toujours facile d'évaluer et que nous voulons résumer ici.

Nous y trouvons d'abord une variante orthographique: *ynš* au lieu de *ynš*, c'est -à-dire *yēnšā*. D'autres exemples nous sont connus dans les inscriptions axoumites. De la même façon *sbt* peut dériver d'une racine *sb*.

Ensuite une variante morphologique: *‘šr wkl’t* au lieu de *‘šrt wkl’t*, du moins selon l'hypothèse que ces mots signifient: douze, et non: vingt-deux.

Si nous en venons au vocabulaire, il apparaît, qu'au lieu de certains mots courants dans la langue littéraire classique, on en emploie d'autres jusqu'à présent inconnus, ainsi:

’hgg — lois, au lieu des pluriels *hēgag* et *hēgagāt*.

’rd — continuer, au lieu de *’atlawa*, qu'on rencontre dans les textes axoumites.

swt — nourriture, au lieu de *sisit*.

la forme causative de la racine *qbl* au lieu des verbes *’agraba* ou *’amṣəa* — offrir, (ce dernier est néanmoins attesté dans le texte C).

mk’b — en plus, au lieu de *kā’eba*, *‘ādi* ou *dāgēmo*.

dfs — miel, au lieu de *ma’ār*.

gs — froment (?), au lieu de *’ēkl* ou *šērnāy*.

¹ Voir plus haut, p. 30, note 3; A. JAMME, *Bi.Or.*, XIV, 1957, p. 79-80, a nié qu'elle soit de langue éthiopienne.

swt dérive d'une autre forme de la même racine que *sist*. Bien qu'il soit mentionné dans le dictionnaire de Kidāna Wald Kěfle, le causatif de *qbl* n'est pas connu par Dillmann et doit être rare dans la langue littéraire, mais il existe dans les langues modernes. L'étymologie de *gs* est incertaine. Les autres mots sont des formations nouvelles de racines classiques bien attestées. Il en est de même pour *dmr* — portion, ainsi que pour *sbt* — „Mannschaft”, et *'ld* — stérile, si la dérivation de *sb'* et *wld* s'avère exacte.

Il y a trois autres mots, qui sont connus en geēz classique mais dont le sens correspond à une acception moderne: *smt* — lombes, peut-être employé ici au sens de moitié; *srrt* — couverte (?); *gbt* — une mesure de contenu.

Les mots qui ne sont pas attestés dans les textes classiques mais qui ont persisté dans l'une ou l'autre langue parlée, sont remarquablement nombreux: *šw*, *msg*, *mqrt*, *qrs*, *qn*, *gs* (?), et *dfs*. Parmi toutes les langues de l'Éthiopie c'est en tigrīñña qu'on retrouve la majorité de ces mots. C'est le tigrīñña qui fournit les équivalents modernes de *šw* — bière, et *msg* — beurre, et qui a gardé le sens de séjourner pour le verbe *qaraya*. La racine *qrs* et le mot *qn* apparaissent aussi en d'autres langues. Peut-être *gs* se rattache-t-il à un mot qu'on retrouve uniquement en amharique. Assez curieusement le sémitique *dfs*, „miel”, n'a pas été conservé en tigrīñña ni en amharique, bien qu'il soit bien attesté en d'autres langues éthiopiennes.

Un seul mot, *'ylt* — qui n'a pas agnelé (?), paraît se rattacher au sens primitif du sémitique *tly* et non au sens spécifiquement éthiopien de cette racine.

Dans le cas d'autre mot, *gb*, on n'a pu proposer aucune étymologie.

L'écriture

Avec l'inscription de GDR, gravée sur un objet en bronze¹, le document de Säfrä est de la plus grande importance pour l'étude de l'évolution de l'écriture éthiopienne. La description des traits caractéristiques de sa graphie est présentée ici de façon à mieux faire ressortir les rapports ainsi que les différences qui existent entre ces deux inscriptions. Mais en ce cas les mesures actuelles ne seront pas données, les fac-similés étant à échelle. Un autre chapitre y apportera le témoignage des graffites dans un essai d'établir les étapes de l'évolution de l'alphabet éthiopien jusqu'à l'époque des inscriptions axoumites.

¹ Voir plus haut, p. 30 note 3, p. 55 note 1.

Les lettres de l'inscription de GDR se répartissent en quatre catégories¹, qui tous se laissent définir à partir d'une forme élémentaire: le carré, que, parmi les signes alphabétiques, on retrouve dans la lettre *b*. Ces quatre catégories apparaissent aussi dans le document de Sāfrā, mais elles sont en voie de dissolution.

La première catégorie, celle des lettres qui „s'inscrivent dans un carré”, comprend les lettres suivantes de l'inscription de GDR: *l, r, b, t, g, d*. L'inscription de Sāfrā y ajoute: *h, m, f* et en principe le *f* aussi. Mais *r* et *f* s'y sont différenciés des autres signes de cette catégorie.

Dans l'inscription de Sāfrā *h, l, m, b, t, d, g* et *f* sont souvent un peu plus hauts que larges, parfois même jusqu'à deux fois plus hauts. L'aspect allongé est plus prononcé dans certains cas. Il y a aussi des exceptions telles que *bg*^c, A ligne 11. Mais de façon générale on peut dire que l'allongement est le trait dominant des lettres de la première catégorie dans l'inscription de Sāfrā.

A quelques endroits *h* et *l* ont une largeur réduite: ainsi le *l* de 'It est moins large que les autres lettres de la ligne 17 du texte A. Il en est ainsi au cas du *g* dans les textes B, C et D.

Le *r* a perdu la forme arrondie qu'il avait sur l'objet en bronze. Il ressemble ici à un *b* en position horizontale, mais aplati au point que la largeur égale le plus souvent environ deux fois la hauteur. Le *f* suit le canon du *r*.

A la deuxième catégorie, celle des lettres „à double hauteur”, appartiennent *h, s, q, b, ', k, y* et *ṣ*, dont cinq sont attestés dans l'inscription de GDR. De nouveau la catégorie n'est plus aussi homogène dans la présente inscription qu'en ce cas-là. Elle s'est divisée en trois groupes.

Les *q, b* et *'* sont deux à trois fois plus hauts que larges. Assez souvent ces proportions sont dues à une reduction de la largeur et non à une hauteur excessive. A part dans le texte B, la hauteur du *'*, surtout, est comparable à celle du *s* etc. et parfois même plus petite: voir par exemple C ligne 4.

Les *y* et *ṣ* se rapprochent l'un de l'autre. Très approximativement la hauteur de ces deux lettres égale une fois et demie à deux fois leur largeur. Le *d*, qui a été classé dans la première catégorie, ressemble souvent au *y* dans sa partie triangulaire; parfois même la ressemblance est encore plus grande, notamment dans *dwly*, A ligne 4.

¹ Voir *Annales d'Éthiopie*, I, 1955, p. 37-38.

Le *b*, *s* et *k* ont les mêmes proportions que les deux lettres précédentes, *y* et *ṣ*, mais en contraste avec celles-ci ils débordent la ligne en haut.

La troisième catégorie, qui pour ce qui concerne l'inscription de GDR contient les deux lettres *ȝ* et *n*, a pratiquement disparu. La forme du *n* ressemble au *'*, moins un trait bien entendu, ce qui est particulièrement clair dans le texte C. Parfois il est très allongé et d'une largeur minime, par exemple dans A lignes 14 et 25.

Dans ses proportions et dans l'alignement le *ȝ* se distingue à peine des lettres de la deuxième catégorie.

La quatrième catégorie comprend les lettres *m*, *ʃ* et *w* de l'inscription de GDR. Le *'* et la partie centrale du *q*, qui y sont plus petits que le *w*, se sont assimilés à cette lettre dans l'inscription de Sāfrā. Mais dans cette inscription la quatrième catégorie est représentée par le *ʃ* seulement. Cette lettre y a normalement une largeur d'une fois et demie à deux fois sa hauteur. Cependant il y a des cas où elle est presque aussi large que haute, c'est à dire qu'elle s'est approchée de la première catégorie.

Le *m* est entré dans la première catégorie, comme nous l'avons déjà vu. Mais le *m* de *lhm*, A ligne 19, est encore beaucoup plus large que les autres lettres de la même ligne.

Le *'*, le *w* ainsi que le cercle du *q* sont généralement aussi hauts que larges ou un peu moins. Quelques signes sont très aplatis: le *'* de *mk'b*, A ligne 10, le *w* de *ʃw'*, B ligne 4. Mais ces cas sont exceptionnels. Si l'on considère leur position dans la ligne, il apparaît clairement que ces lettres tendent à s'assimiler aux caractères de la première catégorie.

Le *'* est plus ou moins rond dans les textes A, B et C. Dans A il s'approche du triangle à deux endroits: aux lignes 7 et 27. Dans D il est triangulaire. Le *w* est triangulaire dans B et D ainsi qu'aux lignes 28 et 29 du texte A.

Dans la mesure où la forme triangulaire du *'* et du *w* est un indice paléographique, le texte D est plus récent que les trois autres, qui témoignent d'une fluctuation. C'est toutefois un critère auquel on ne peut pas se fier: l'inscription de 'Anzā qui, pour d'autres raisons, doit être datée après l'inscription de Sāfrā, a le *'* et *w* arrondis. Peut-être la forme triangulaire l'a-t-elle emporté graduellement et à des époques un peu différentes dans les différentes régions.

La forme du *t* n'est pas encore fixée non plus. Il y en a deux: l'un dans A et C, l'autre dans B et D. Le premier ressemble au *t* de l'in-

scription de GDR, aucun n'est identique à la forme définitive du *t* éthiopien.

Tout en étant différent du *r* de l'inscription de GDR, le *r* pas plus que le *f* n'a encore la forme caractéristique éthiopienne, qui apparaît à partir de l'inscription de 'Anzā seulement.

Quelques autres lettres ont changé depuis l'inscription de GDR: *g* n'est plus dextrogyre; l'antenne du *k* n'est pas recourbée, les lignes 1 et 10 du texte A exceptées; la base du *'* est triangulaire.

La forme de ces signes, en premier lieu celle du *'*, suffirait à placer l'inscription de Säfrä après l'objet en bronze. D'autres indications seront analysées ailleurs.

Le contenu

Si difficile que soit la langue de l'inscription, son contenu aussi pose des problèmes qu'on ne peut passer sous silence. C'est d'ailleurs par la recherche d'usages parallèles connus par d'autres sources ou en d'autres pays qu'il faut espérer trouver une confirmation de l'interprétation du texte, tant que la signification des mots essentiels ne peut être vérifiée d'une autre manière.

Sans préciser le détail, on peut dire que le texte A règle une prestation imposée à la population. Il est vrai, la population n'est pas nommée expressément dans le texte, le sujet des verbes *ybbm* et *ysfr* étant impersonnel, mais on la voit accomplir une corvée et apporter de la nourriture dans l'inscription de 'Anzā. Ces deux textes de 'Anzā et de Säfrä sont effectivement si complémentaires l'un de l'autre qu'on ne peut que profiter d'une comparaison pour en saisir les implications.

Dans les deux textes la prestation est opérée en nature. C'est normal: parmi de nombreux autres exemples, je citerai les impôts fixés dans le *Liber Aksumae*. On y rencontre les mêmes produits: du miel, de la farine, des pains, des vaches, du beurre, l'hydromel, de la bière etc. Il y a cependant une différence curieuse: bien que le texte A admette la vache, le mouton d'une certaine qualité est estimé d'une plus grande valeur. Du moins, selon l'interprétation que j'en ai proposée, les lignes 12-14 prescrivent une donation supplémentaire en farine au cas où une brebis qui n'a pas agnelé (*bg' z'tlt*) est remplacée par une vache.

En discutant le rite *taxkär* éthiopien A. Pollera a fait remarquer que celui-ci est un rite expiatoire, que des vaches sont certes immolées, mais que „il vero rito espiatorio è compiuto col sacrificio della peco-

ra . . ." ¹. C'est parfaitement comparable au rite hébraïque, ajoute-t-il. En tout cas, l'usage ne peut servir tel quel à expliquer l'inscription de Sāfrā, parce qu'il n'y a pas lieu de supposer qu'il s'agit d'un rite expiatoire.

Il faut signaler ici une autre particularité du texte A: aux lignes 8-10 du miel est exigé en supplément, si le *bg* n'a pas la qualification prescrite, aux lignes 12-14 de la farine, si une vache est substituée. Ceci peut indiquer l'existence d'une division économique dans la population, le miel étant un produit sauvage, la farine un produit cultivé ². On connaît des exemples de peuple pastoral vivant avec des agriculteurs et souvent les dominant. Dernièrement encore, Jensen a étudié ce phénomène en Afrique orientale ³. Je ne suis pas compétent pour juger sa thèse que les „Rind und Körnerfrucht” sont nilotiques, que l' „ausschliessliche Viehzucht” dépend de facteurs secondaires, et n'est pas un critère de „Kultur-Zugehörigkeit”. Mais il mentionne des exemples intéressants de populations composées de „deux groupes économiquement différents, l'un surtout agricole habitant les montagnes, l'autre purement pastoral dans la pleine adjacente” ⁴.

Les mots *zgb* — au terme de sa croissance, *srrt* — couverte, *z'tlt* — qui n'a pas agnelé, *z'ld* — stérile, qui n'a pas vêlé, qualifient tous certains animaux énumérés dans le texte A et n'apparaissent qu'à cet endroit. La traduction de ces mots, obtenue par raisonnement, est hypothétique. Cependant elle cadre assez bien avec certaines autres données éthiopiennes et extérieures. Si elle est exacte le texte A donne l'impression d'être un règlement d'ordre cultuel. On peut penser à ce qu'a dit R. Dussaud dans son livre *Les origines cananéennes du sacrifice israélite* sur la valeur rituelle de l'animal sacrifié qui „a d'autant plus de prix qu'il est plus parfait de forme, plus vigoureux. De ce point de vue, le mâle l'emporte sur la femelle, en particulier sur la femelle qui a porté et que l'on admet rarement au sacrifice” ⁵.

Nous touchons maintenant à un problème délicat: s'agit-il de lois sacrées ou profanes?

Seul le texte B fait effectivement mention d'un prêtre, *šw'*, qui participe à la distribution du pain avec le roi et celui qui l'a offert.

¹ A. POLLERA, *Lo Stato etiopico e la sua chiesa*, p. 316.

² Je dois cette remarque à M. A. H. J. Prins, de l'université de Groningue.

³ Ad. E. JENSEN, *Dual-Systeme in Nordost-Afrika*, dans *Anthropos*, 48, 1953, p. 754-759.

⁴ *Ibid.*, p. 756.

⁵ Edition Paris, 1921, p. 137.

Des règlements rituels concernant les vêtements sont assez communs pourqu'on puisse interpréter ainsi le texte D. Le texte A contient les termes *ȝgb*, *srrt*, etc., dont nous avons parlé. A 'Anzā une offrande de nourriture telle qu'en prescrit le texte A, accompagne l'inauguration d'une stèle ¹ pourvue du symbole du croissant et du disque solaire. Le texte C se rapproche singulièrement du tarif de Marseille ², qui décrète à plusieurs reprises que „la peau, les côtes (?), les pattes et le reste de la viande (appartiendront) au maître du sacrifice” ³. Non seulement *ȝ'mṣ* de C mais aussi *mqlb* dans B correspond au *b'l bzbb*, c'est à dire le sacrifiant, du tarif.

Nous avons déjà cité à la page 51 le passage des *Consuetudini giuridiche del Seraé* qui ressemble le plus au texte C. La même règle est attestée pour les Mensa: Wenn ein Mensch stirbt, nimmt er (der Priester) . . . zuerst von jeglicher Kuh, die geschlachtet wird, das Schulterstück, und später nimmt er von der „Kuh der Ameisen” und von der „Kuh des Strickes” . . . die Hälfte ihres Fleisches und die Haut der „Kuh des Strickes”. — Und danach nimmt er auch von der Kuh, die zum Gedächtnis des Verstorbenen an seinem vierzigsten Tag geschlachtet wird, die Hinterkeule und die Seite und die Vorderfüsse ⁴. Rodén l'a rendu un peu différemment: Quando muore qualcuno . . . il prete riceve una delle spalle della prima vacca che il più prossimo parente del defunto macella nella sera stessa del decesso, detta perciò „vacca delle formiche”; pure la metà e le pelle di quella che si macella per ultima nella commemorazione . . . ⁵. Je n'ai pas pu vérifier quel est le mot employé pour „Hälfte”, „metà”.

Dans ces passages c'est le prêtre qui reçoit la peau de l'animal, tandis que le règlement de Sāfrā l'attribue à l'offrant. En outre le texte C parle d'un roi et non d'un prêtre. Cette dernière différence ne signifie pas que le texte est nécessairement profane. André Caquot a relevé les origines anciennes sémitiques de la royauté sacrale en Éthiopie ⁶.

Il est cependant prudent de ne pas trop insister sur le caractère sacral de l'inscription. D'autres motifs s'y sont peut-être mêlés. D'ailleurs, les usages touchant des animaux stériles sont particulièrement nombreux en Éthiopie jusqu'à ce jour. La vache immolée à

¹ Voir le chapitre suivant.

² Comme Jacques Ryckmans me l'a fait observer.

³ Traduction de R. DUSSAUD, *op. cit.*, p. 320.

⁴ Maria HÖFNER, *Das Feteḥ Mahārī*, § 29 (9).

⁵ K. G. RODÉN, *Le tribù dei Mensa*, traduction, p. 252.

⁶ Dans *Annales d'Éthiopie*, II, 1957, p. 205-218.

l'occasion de mon arrivée en Gurage oriental, une région depuis longtemps musulmane, était une vache stérile. Plus tard j'ai assisté à une autre cérémonie qui présente quelques points de contact avec le texte A et que je veux mentionner brièvement. Comme on sait, les Gurage cultivent le faux bananier, *ense te edule*, dont les plantations, *qubr*, entourent les maisons. Dépendant des conditions du climat, la plante mûrit en six ans ou plus, mais chaque année, en décembre ou janvier, la terre de la plantation est retournée, *harasa*, pour détruire sa structure capillaire et prévenir une dessiccation excessive et nuisible. Ce travail se fait en commun, les voisins y participent. Les hommes s'organisent en groupes de quatre, *gez*, ou huit, *abagez*, personnes, mais avant que le travail ne commence, un animal est tué: une vache, un mouton ou une chèvre selon la position et le prestige social du propriétaire de la plantation. Par ce sacrifice on cherche à assurer la prospérité de la plantation contre les maladies ou, comme ils le disent eux-mêmes, contre les „insectes”, *tuli*. Je n'étais pas présent, la première fois, à l'immolation d'une vache. Mais à une autre occasion, où une chèvre fut tuée, j'ai observé qu'ils ont tout de suite vérifié si elle était gravide, et constaté à leur regret que tel était le cas. La journée du labourage passée, la jeunesse danse le soir des danses de plus en plus phalliques. Sans doute le sacrifice a-t-il originellement fait partie d'une rite de fertilité. Normalement la moitié de la viande est mangée le soir même de l'immolation, à l'occasion de laquelle on multiplie le *dh'a* et le *zjkr*. Le lendemain, le reste de la viande nourrit les laboureurs pendant leur travail.

La comparaison avec le texte A ne doit pas être poussée trop loin. Sans doute c'est dans le droit coutumier de l'Érythrée qu'on peut trouver les parallèles les plus proches. Malheureusement maintes publications m'ont été inaccessibles, entre autres les travaux de I. Capomazza sur l'Akkele Guzai. Tout de même, dans les ouvrages que j'ai pu consulter j'ai trouvé des références à des vaches stériles qui me paraissent remarquablement aptes à éclairer le document de Sāfrā.

Ainsi Munzinger signale que chez les Bāryā le meurtrier entre dans la maison et abat une vache stérile comme sacrifice funéraire pour sa victime¹. Plus intéressant par rapport au texte A est ce qu'il écrit sur les Māryā: Von jeder Kuh die der Tigré schlachtet, bringt er dem Herrn die Zunge und das Brustfleisch. Diesem gehört ferner jede

¹ Dans *Ostafrikanische Studien*, p. 500.

unfruchtbare Kuh seines Tigré; ferner aller von ihm gefundener Honig¹. Chez les Bani Amer „überlässt (der Knecht) dem Herrn jede sterile Kuh und wenn er schlachtet, bringt er ihm das Bruststück“².

Le *Feteh Mahārī* des Mensa et les *Consuetudini giuridiche del Seraé* contiennent des paragraphes semblables déterminant les prérogatives du chef, sauf que la vache stérile n'y apparaît pas. *Feteh Mahārī* 27 (5): ... Und von einer „Kuh der Anrufung“ gehören ihm (au chef) der „Löffel“ und die Zunge; und von einer Opferkuh gehört ihm nur der „Löffel“. Wenn der *gässāy sa'ada ṣānfū* ein Adeliger ist, bringt er, wenn er ein Tier tötet, dem Häuptling den „Löffel“ und die Zunge als Tribut, indem er sagt: „Ich bin dein Schutzbefohlener, Šēṭān“³. *Consuetudini* p. 206: Delle bestie che i paesani macellano perchè mossi dal desiderio di mangiar carne, per una festa privata, per celebrazione pubbliche, in occasione di lavori comune, di matrimoni, di commemorazioni funebri, della festa di S. Giovanni, nel caso in cui bestie di un villaggio vicino o lontano che passino sul territorio di sua giurisdizione vi siano scuotate: di tutte queste al capo-paese spetta il *lēsāna mānkā*. *Lēsāna mānkā* significa la carne delle costole (*dābit*) e la lingua.

Les parties réquisitionnées selon le droit coutumier *māryā*, „die Zunge und das Brustfleisch“, rappelle le *lēsāna mānkā* des *Consuetudini* ou le „Löffel und die Zunge“ du *Feteh Mahārī*. On se demande si la traduction des termes originaux par Munzinger est exacte⁴. Le sens précis du mot *mānkā*, cuiller, dans ce contexte n'est pas clair non plus. Maria Höfner l'interprète comme un morceau de viande de la cuisse⁵. Une glose dans le texte des *Consuetudini* l'explique par *dābit*⁶, terme assez vague et plus ou moins synonyme de *gwadni* — viande costale, entrecôte, et de *ſēmṭi*, *gēez sēmat* — lombes, lequel est le mot employé dans le texte C de Sāfrā.

Dans quelle mesure ces données éclaircissent-elles l'inscription de Sāfrā? Le texte D s'écarte des autres quant à son sujet. Les trois

¹ *Op. cit.*, p. 237; cf. C. CONTI ROSSINI, *Principi di diritto consuetudinario dell'Eritrea*, p. 713.

² MUNZINGER, *op. cit.*, p. 312; CONTI ROSSINI, *op. cit.*, p. 726.

³ Traduction de Maria HÖFNER, *op. cit.*

⁴ Cependant c'est effectivement „das Brustfleisch“ (et la bosse) qui est réservé en Gurage oriental pour les parents de celui qui abat une vache.

⁵ *Op. cit.*, p. 58, note 6; cf. LITTMANN-HÖFNER, *Wörterbuch der Tigrē-Sprache*, p. 128.

⁶ Je n'ai pu consulter C. CONTI ROSSINI, *Lo statuto dello Scioattè Ansebà*, où le mot *mānkā* apparaît aussi.

règlements inscrits sur la face de la pierre sont au contraire assez proches l'un de l'autre. B et C établissent en premier lieu la portion du pain et de la viande due au roi. Parmi des populations aussi différentes que celle du Seraé et les Mensa des règles comparables au texte C existent en faveur tant des prêtres que des chefs. Exactement comme B et C le texte A doit concerner un privilège royal. De même que l'aristocratie des Māryā et Bani Amer recevait toute vache stérile de leur assujettis, de même le roi a droit à des animaux intacts ou stériles selon le présent texte, quelle que soit l'origine de ce droit. Le mot crucial *sbt* ne désigne pas une collectivité quelconque ni nécessairement des troupes militaires mais, semble-t-il, le cortège royal.

CHAPITRE IV

UNE NOUVELLE INTERPRÉTATION DE TROIS INSCRIPTIONS ÉTHIOPIENNES

Dans les premiers mois de 1955 j'ai revu deux inscriptions qui avaient déjà été publiées: l'une, celle de 'Anzā, par C. Conti Rossini dans *R.S.E.*, II, 1942, p. 21-28, l'autre en dernier lieu par E. Littmann dans le quatrième volume de la *Deutsche Aksum-Expedition* sous le no. 18. Littmann a donné également une nouvelle traduction de l'inscription de 'Anzā, *R.S.E.*, XI, 1952, p. 5-8. Mais les deux textes n'étaient connus que par des copies. Une photographie est publiée ici, Pl. XXI et XXII, avec quelques remarques sur l'interprétation de ces deux inscriptions et de celle de Matara.

L'INSCRIPTION DE 'ANZĀ

L'inscription de 'Anzā se trouve à un endroit appelé Māryām 'Anzā, à côté d'une colline artificielle sur laquelle sont dispersées quelques pierres antiques. La stèle est tombée, la face de l'inscription vers le sol. Les photographies ont été prises d'un trou peu profond qui se trouvait au-dessous du texte, d'où la distorsion de la perspective. L'autre côté de la stèle porte au sommet le croissant et le disque solaire. Voici le texte comme l'a lu et traduit Littmann:

1. <i>ṣḥf / bz̥t / ng</i>	Scrisse (o: Fece scrivere) qui il re
2. <i>ṣ / 'gb / ḥhw̥l</i>	di Agabo questo obelisco
3. <i>t / ḥb / sḥbw / 'b</i>	suo. Lo trasse
4. <i>gbbz̥b / 'tw</i>	la gente di Agabo. Eglifece venire
5. <i>bq't / 'tw / 'b</i>	un beneficio: fece venire sacchi
6. <i>t / 15 / 'sy / ṣwh</i>	grandi (in numero di) 15, provvi- de la birra
7. <i>sḥb / 520 / 'sy</i>	brocche (in numero di) 520, provvide
8. <i>bbst / 20620</i>	pani (in numero di) 20620.

COMMENTAIRE

La transcription doit être corrigée à deux endroits. Aux lignes 5-6, il faut lire 't — jour, au lieu de 'bt. Il s'ensuit que 'tw, n'ayant plus de complément direct, signifie: venir, comme normalement en

geez. Quant au sujet, ce n'est certainement pas le roi mais la population, *həzəb*, comme l'a supposé Conti Rossini, ici et aux lignes 4-5: 'tw *bq't*. Dans la traduction, j'ai rendu ce mot par un pluriel, bien que la vocalisation de 'tw soit probablement 'atawa.

La lecture *bq't*, ligne 5, au lieu de *sw't* (Conti Rossini), est exacte. Dans cette inscription le *s* est pourvu d'un petit trait horizontal vers la gauche au sommet et le *w* est arrondi. Le sens de *bq't* est difficile à saisir. Littmann traduit: *beneficio*, puisque, selon son opinion, c'est le roi qui a fait venir les provisions, 'tw 'bt, et qui a fourni de la bière et du pain, 'sy ſwh, 'sy *hbst*. Cette interprétation du texte est mise en doute par la lecture 'lt. D'autres arguments seront avancés ci-dessous.

bq't semble bien être *baqnu'et* — *usus, utilitas, beneficium*, Dillmann, *Lexicon*, col. 515. Mais est-il absolument certain que la phrase 'tw *bq't* — ils sont venus „au bénéfice”, concerne uniquement le profit matériel d'un festin? Ne peut-on pas supposer que la simple érection d'une stèle ait été considérée comme un événement heureux, d'autant plus que c'est le *peuple* qui a apporté les aliments? Je traduirais hypothétiquement ce mot par: événement, fête.

Si 'tw se rapporte à la population, il en est sans doute de même pour 'y, aux lignes 6 et 7. En outre, nous savons maintenant par le document de Säfrä qu'il y avait des lois réglant la réquisition de nourriture, dans ce cas particulier en faveur d'une collectivité *sbt*, dans laquelle je vois le cortège royal, à l'occasion d'un séjour, *mqrt*. Il ne me paraît pas exclu que l'inscription de 'Anzā fasse allusion à un règlement analogue.

La traduction de *shbw 'gb həzəb* donnée par Littmann résulte de l'omission d'un trait de séparation entre 'gb et *həzəb*¹. C'est l'autre correction à apporter à la lecture de Littmann: 'gb et *həzəb* sont deux mots isolés. De plus, la traduction: la gente di Agabo, requiert normalement l'ordre inverse, donc *həzəb 'gb*; comparer *D.A.E.* 11, lignes 8 et 9. *həzəb* et 'gb doivent donc être séparés l'un de l'autre. Si l'un est le sujet du verbe *shbw*, l'autre en est un complément à côté du complément direct suffixé. Conti Rossini l'avait bien vu. Sa traduction: che trasse ad Agab il popolo, est tout à fait possible. Mais si 'gb est un nom ethnique et non un toponyme, il est plutôt le sujet du verbe *shbw*, en raison de sa position dans la phrase. Il faut en ce cas modifier la traduction de ce verbe. Pour régir deux compléments, d'une part

¹ Cependant Littmann signale que Mordini s'est convaincu par inspection tactile de la présence de ce trait.

le suffixe, d'autre part le mot *ḥzb*, *shb* doit avoir un sens factitif: non traîner, mais faire transporter. L'inscription de Matara confirme cette hypothèse. Peut-être nous avons ici une forme I/2, non attestée dans la langue classique.

Enfin, avec Conti Rossini, je considère *bz̄t* comme un nom propre de personne.

TRADUCTION

A inscrit BZT, roi des 'GB, cette stèle à lui. Les 'GB l'ont fait transporter par le peuple. Ils (le peuple) sont venus à la fête (?). Ils sont venus pendant 15 jours. Ils ont fourni de la bière: 520 cruches. Ils ont fourni du pain: 20620.

L'INSCRIPTION DE MATARA. D.A.E. 34

1. *z̄hwlt* / *z̄gbr* This is the obelisk that had (caus.) made
2. *'gz* / *Pbwh* / *ws* 'Agaz for his fathers who have
3. *hb* / *mbz̄t* / *'w* subdued the young and strong men of 'Aw'a
4. *'fn* / *w̄sbln* 'Alafo as well as SBL.

La traduction est celle de E. Ullendorff, *Exploration and Study of Abyssinia*, Asmara 1945, p. 75-80, comparer J.R.A.S., 1951, p. 26-32.

COMMENTAIRE

Le début de l'inscription est clair. La difficulté réside dans les mots *wsḥb* *mbz̄t*. Selon Littmann ils signifient: und er zog die Kanäle. Ullendorff a démontré que ceci n'est pas possible, mais l'interprétation qu'il en propose lui-même n'est pas davantage acceptable.

shb se rattache à *hwlt* de la même façon que *'gbr*, d'après l'interprétation la plus simple de la conjonction *w*. Le rapport peut être exprimé par un suffixe pronominal masculin ou féminin¹, auquel cas *shb* serait nécessairement un singulier. Quoi qu'il en soit, *'gz* en est le sujet, *mbz̄t* le second complément. L'analogie avec le passage *shbw* *'gb* *ḥzb*, de l'inscription de 'Anzā, en est la preuve décisive. Il s'agit de nouveau du déplacement de la stèle depuis la carrière jusqu'à son lieu d'érection². Le sens de *mbz̄t*, amis, est établi par certains textes publiés par L. Ricci³. *'w*, *'f* et *shl* sont donc vraisemblablement

¹ Voir les remarques de E. LITTMANN sur *z̄hwlt* *z̄b* de l'inscription de 'Anzā, R.S.E., XI, 1952, p. 6-7.

² LITTMANN, *ibid.*, p. 8.

³ Dans R.S.E., XVI, 1960, à partir de la p. 84; malheureusement ses lectures manquent parfois d'exactitude.

des noms propres de personnes. Ullendorff les tient pour des toponymes, comme l'avait fait Littmann. Ayant entendu que *subli* et *'aw'a 'ilfi* étaient les noms anciens des églises de Baraknaha et Guna-guna, il incline à les chercher dans ces régions. Ceci n'est peut-être pas totalement impossible, mais l'information, provenant d'un seul homme et demeurée sans vérification¹, me semble suspecte.

TRADUCTION

Ceci est la stèle que 'GZ a fait exécuter pour ses ancêtres et qu'il a fait transporter par ses amis 'W' 'LF ainsi que \$BL.

L'INSCRIPTION *D.A.E. 18*

Le récipient sur le bord duquel ce texte a été inscrit, se trouve dans la cour d'une maison d'Axoum, près d'un puits assez remarquable dont l'orifice s'ouvre dans un dallage de pierres. Le texte se lit:

χ̄gl | χ̄gbr | 'bll | lmst'χ̄l

COMMENTAIRE

Le dernier mot est conforme à ce qu'a lu Dillmann sur la copie de Lefebvre; son interprétation: für den der sich waschen will, a été rejetée par Littmann pour des raisons solides. Cette étymologie arabe n'est pas admissible.

Depuis l'époque chrétienne 'χ̄l désigne une manière de chant liturgique, *'asta'χala* signifie *vocem secundum modum 'χ̄l modulari*, Dillmann, *Lexicon*, Col. 1003. Si *mst'χ̄l* dérive de ce mot, ce qui semble à première vue assez probable, il faudrait supposer que l'inscription est chrétienne et donc relativement tardive, ou bien qu'une pratique rituelle appelée 'χ̄l a existé avant la conversion du pays au Christianisme. La première hypothèse semble exclue à cause de la graphie archaïque. Il est vrai que Littmann voit dans les bassins *D.A.E. 17* et *18* des fonts baptismaux chrétiens, ce qui l'oblige à conclure que l'écriture est archaïsante. Il aurait été plus correct de dire que la religion chrétienne s'est répandue en Éthiopie avant la conversion d'Ezana. On comprend bien que Littmann n'ait pas voulu le faire. Aussi acceptable qu'elle puisse paraître, il nous faut une base plus solide que les inscriptions *D.A.E. 17* et *18* pour admettre une conclusion d'une telle importance.

L'hypothèse de l'existence d'une pratique rituelle 'χ̄l préchrétienne

¹ E. ULLENDORF, *J.R.A.S.*, 1951, p. 31.

est, elle aussi, difficile à accepter sur la foi d'un seul texte, bien que Littmann semble avoir senti que le dernier mot de l'inscription a quelque acception cultuelle. Il traduit: *für den Wallfahrtsort*, tout en supposant une lecture *mstggl*. Cette conjecture est certainement erronée. Le mot se lit *mst'ggl*, mais quant à sa signification je n'ai aucune solution à proposer, sinon l'hypothèse d'un nom propre, qui reste toujours possible en pareil cas.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler que les trois autres monuments comparables que je connais sont conservés dans des lieux saints. Deux sont anépigraphes. Ils se trouvent l'un à Abba Pantaléon, près d'Axoum, et l'autre dans l'enceinte de l'église de Dogié, un village situé à environ 2 heures de marche d'Axoum en direction du sud. En face de l'église de Dogié, juste en haut d'une pente menant dans la vallée, se trouve une grande pierre plate posée sur une autre. On raconte que c'est l'endroit d'où Jésus a jeté une lance qui a fait jaillir, en bas dans la descente, une source nommée *māhbara sādēqān*, aux eaux réputées curatives. Selon les rumeurs, d'autres antiquités et même des inscriptions sont gardées à l'intérieur de l'église. Je ne les ai cependant pas vues, parce que les prêtres s'étaient absents. Le troisième bassin, portant le texte *D.A.E.* 17, n'est plus visible. Il a probablement été réemployé dans un baptistère annexe à l'église d'Arba'ta Ensēsā à Axoum, où il était conservé au temps de Littmann. Mais l'identification n'est pas sûre, les fonts étant presque entièrement cimentés. En tout cas aucune inscription n'est plus lisible.

Le premier mot de *D.A.E.* 18 est *zgl*: telle est la lecture la plus probable. Il serait tentant de lire *gbl*: *gablā — lacus, canalis potatorius*, Dillmann, *Lexicon*, col. 1159, est en effet le mot par lequel les prêtres d'Abba Pantaléon désignent le bassin qui se trouve à cet endroit. Mais cette lecture implique que le trait horizontal de la première lettre, *g*, n'a laissé que des traces minimes, que l'espace entre *g* et *b* est plus grand que dans la suite de l'inscription et qu'à cet endroit la surface a été érodée de façon à donner l'impression d'un mot *zgl*.

La lecture *zgl* n'est pas seulement préférable en elle-même, elle est appuyée par *D.A.E.* 17. Ce texte contient deux fois un mot que Littmann a lu *zbln*. On ne peut douter que c'est le même que notre *zgl*. Littmann a indiqué en effet que le *b* est incertain, sa copie montre que c'est le trait vertical de gauche dont il n'est pas sûr. Au lieu d'un *b* on peut lire un *g*. Le *n* à la fin du mot me paraît douteux. Il a été marqué comme tel par Littmann lui-même la seconde fois. N'est-ce pas un trait de séparation? Au premier endroit où ce *n* apparaît il a

été reproduit dans la copie plus finement que les autres signes.

La photographie, *D.A.E.* III, p. 47, confirme autant qu'il est possible la lecture *g* au lieu de *b*; le signe après le *l* y ressemble à un trait de séparation à côté d'une érosion de la pierre. Bienque, malheureusement, on ne puisse plus voir l'objet lui-même, il est probable qu'on doit y lire le même mot que dans *D.A.E.* 18. Seul *zg/* convient à la fois à ces deux textes. La lecture *zbln* doit être abandonnée¹.

Le sens de *zg/* est clair: il désigne les récipients sur lesquels ont été gravés les textes *D.A.E.* 17 et 18. C'est le mot *zāgwal* — *concha, conchula*, Dillmann, *Lexicon*, col. 1065, ou *gol* — *praesepa, stabulum*, *ibid.*, col. 1184, attesté aussi au sens de crèche, auge, voir Grébaut, *Supplément*, p. 328 et comparer les passages cités par Dillmann, où il est dit que l'enfant Jésus est placé *wěsta gol* ou *gola 'ibn*. La dernière hypothèse est la plus probable parce qu'elle rapproche la construction de celle de l'inscription de Matara: *z̄hwlt z̄gbr*.

TRADUCTION

Ceci est le récipient que 'HLL a fait exécuter pour MST'ZL (?).

¹ L'étymologie grecque du mot qu'on a lu *bln* est un des arguments sur lequel Littmann s'appuie pour avancer que l'inscription est chrétienne. L'autre argument est la formule: der König des Friedens im Himmel und auf Erden. Mais l'interprétation d'un de ces mots, *n(?)hyhy*, n'est pas certaine, pas plus que sa lecture, et *'sr* — ciel, ainsi que *mdr* — terre, sont connus en d'autres inscriptions comme des noms de divinités.

CHAPITRE V

LA GRAPHIE DES INSCRIPTIONS JUSQU'À L'ÉPOQUE D'ÉZANA

Il a été longtemps d'usage de considérer l'alphabet monumental sud-arabe comme la forme primitive d'où sont issues les autres écritures sud-sémitiques que nous connaissons, comme les écritures lihyanite et thamoudéenne. Sans doute, Grimme notamment a essayé de faire admettre que ce ne sont pas les formes achevées de l'écriture monumentale, qui paraissent être plus anciennes, mais les formes de lettres plus primitives, que nous retrouvons dans les graffites dits „thamoudéens” d'Arabie, et que pour cette raison nous devons trouver précisément dans le thamoudéen le prototype de l'écriture monumentale sud-arabe. Mais comme on reculait ces mêmes inscriptions monumentales dans un lointain passé — suivant une datation qui est connue sous le nom de chronologie longue — l'opinion de Grimme entraînait certaines difficultés chronologiques, et c'est pourquoi elle n'a pas trouvé d'écho jusqu'à tout récemment. Actuellement la chronologie longue est abandonnée, et l'importance des graffites, thamoudéens et autres, pour l'histoire de l'écriture, est pleinement reconnue¹.

Conformément aux opinions anciennes sur ces questions, l'alphabet éthiopien, le seul dans ce groupe d'écritures qui soit encore employé de nos jours, a été lui aussi considéré comme un aboutissement de l'écriture monumentale sud-arabe, d'autant plus que le sol de l'Éthio-

¹ Pour un résumé de ces questions, voir Jacqueline PIRENNE, *La Grèce et Saba*, p. 14-19, 42-47. Signalons en passant les discussions sur ce qu'on a appelé „le problème thamoudéen”. Jacques RYCKMANS, *Aspects nouveaux du problème thamoudéen*, dans *Studia Islamica*, V, 1956, p. 14-15, suppose que ce qu'on appelle le thamoudéen „est simplement un ensemble d'écritures apparentées, utilisées plus ou moins simultanément par les diverses populations préislamiques...”, et que „les divers alphabets thamoudéens sont les représentants et les descendants de plusieurs rejetons indépendants d'une souche sud-sémitique primitive...” A. van den BRANDEN considère au contraire que l'écriture des graffites thamoudéens est en réalité une; il s'efforce de retrouver une évolution à l'intérieur du thamoudéen: voir surtout *L'unité des alphabets thamoudéens*, dans *Studia Islamica*, VII, 1957, p. 10-12. Il suppose en outre, sur la base d'arguments peu convaincants, l'existence d'une nation thamoudéenne „répandue à peu près sur tout le territoire de l'Arabie septentrionale et centrale”, *Essai de solution du problème thamoudéen* dans *Bi.Or.*, XV, 1958, p. 11.

pie nous a livré des inscriptions en écriture monumentale sud-arabe. D. H. Müller et ensuite E. Littmann ont supposé que l'alphabet éthiopien s'était constitué au moyen d'une réforme intentionnelle de l'écriture. Littmann a formulé son hypothèse de la façon suivante: dass man zuerst abessinisch met sabäischen Buchstaben schrieb und dann beim Erstarken des Nationalgefühles und bei genauer Einsicht in den Lautbestand der eigenen Sprache eine Schriftreform einführte¹.

A. Grohmann a rejeté cette hypothèse dès 1915. Dans une pénétrante étude paléographique² basée sur un petit nombre de graffites sud-arabes, il montre qu'une écriture cursive³ a existé en Arabie du Sud, à côté de l'alphabet monumental, et que cette écriture cursive, de même que celle des inscriptions lihyanites, thamoudéennes et safaïtiques, présente des analogies avec l'alphabet éthiopien. Il constate qu'une écriture de ce genre est attestée en Éthiopie, et conclut finalement que c'est une écriture cursive, et non l'alphabet monumental sud-arabe, qui est à l'origine de l'écriture éthiopienne.

I. Guidi s'est rangé à l'opinion de Grohmann⁴. C. Conti Rossini l'a au contraire modifiée de façon à pouvoir remettre les constatations de Grohmann en accord avec l'hypothèse qui, basée sur la chronologie longue, cherche précisément dans le sud-arabe monumental l'origine de l'écriture des graffites. Dans l'opinion de Conti Rossini, cette hypothèse est également valable pour l'Éthiopie: Ma dalla scrittura sud-arabica d'uso commune (c'est à dire le monumental) se ne ha staccata un' altra, que può quasi dirsi una forma corsiva . . . Notiamolo: un fenomeno analogo si ha perfino nel Sud-Arabia . . .⁵. Il voit dans les inscriptions cursivees d'Éthiopie des *formes de transition* entre le sud-arabe monumental et l'alphabet éthiopien postérieur, et il rejette, avec Grohmann, la possibilité d'une réforme intentionnelle de l'écriture. Ce dernier point constitue certainement un progrès. L'opinion de Conti Rossini soulève toutefois à son tour quelques problèmes. Comment explique-t-il que l'écriture de la phase de transition en Éthiopie corresponde avec l'écriture des graffites

¹ *D.A.E.*, IV, p. 78.

² *Über den Ursprung und die Entwicklung der äthiopischen Schrift*, dans *Archiv für Schriftkunde*, I, 1915, p. 57-87; voir surtout p. 74-79.

³ *Ibid.*, p. 78. A ma connaissance il est le premier à avoir employé le terme „cursif” dans le domaine de l'épigraphie sud-arabe; c'est à lui que j'emprunte la distinction fondamentale entre écriture monumentale et cursive, ainsi que le terme cursif pour désigner des inscriptions non monumentales.

⁴ Voir *Storia della letteratura etiopica*, p. 11-12.

⁵ *Storia d'Etiopia*, p. 221.

originaires d'ailleurs? Avons-nous affaire à un emprunt, ou devons-nous songer à un développement parallèle en Éthiopie et en Arabie? Conti Rossini choisit cette dernière solution: il parle en effet d'un phénomène *analogue* en Arabie du Sud. De fait, l'hypothèse d'un développement parallèle découle logiquement du rôle prépondérant qu'il attribue à l'écriture monumentale sud-arabe, même en Éthiopie. Si l'on ne part pas de ce présupposé, c'est la première possibilité, l'emprunt, qui est la plus vraisemblable.

L'hypothèse d'un emprunt à l'Arabie a été défendue il y a quelques années par Jacques Ryckmans¹. Lui aussi constate des analogies entre les graphies thamoudéennes et l'alphabet éthiopien. En même temps, il souligne que le rajeunissement de la chronologie sud-arabe implique que „l'influence sabéenne en Éthiopie, attestée en différents endroits par des inscriptions monumentales appartenant pratiquement toutes à la période du boustrophédon . . . s'avère relativement brève . . .”. Il estime dès lors possible „que l'écriture éthiopienne soit dérivée principalement d'un apport étranger plus récent, qui se serait superposé aux vestiges de l'apport épigraphique himyarite”.

E. Ullendorff s'est élevé contre cette conclusion². Souscrivant à la fois aux hypothèses de Littmann et Conti Rossini, il parle d'un „transitional stage”, mais aussi du désir des Éthiopiens d'afficher leur indépendance dans leur langue et leur écriture. C'est pourquoi „many changes will have been introduced consciously and intentionally — just as others probably came about accidentally”. Les différences entre l'écriture monumentale sud-arabe et l'écriture éthiopienne seraient d'ailleurs peu importantes. Il n'accorde aucune attention aux analogies entre l'alphabet éthiopien et le cursif des graffites. Il est évident qu'une telle façon de voir renferme la négation même de l'argument paléographique. Ullendorff écrit d'ailleurs: *questions of alphabetic evolution must not be approached as geometrical problems.*

Maria Höfner estime également que la thèse de Jacques Ryckmans n'est pas prouvée de façon convaincante³. Ses objections portent, semble-t-il, sur l'introduction d'une écriture cursive en Éthiopie à une époque *postérieure*. Elle envisage la possibilité que les colons sud-arabes en Éthiopie aient apporté dès le début deux sortes d'écriture: l'écriture monumentale, et une forme cursive. Cette hypothèse est certainement exacte, mais elle n'exclut pas l'autre.

¹ Dans *Bi.Or.*, XII, 1955, p. 2-6.

² Dans *Bi.Or.*, XII, 1955, p. 217-219.

³ *Atti del convegno internazionale di studi etiopici*, Rome, 1960, p. 441.

L. Ricci se range aux vues de Jacques Ryckmans, vues qu'il considère toutefois comme identiques à celles de Conti Rossini¹. Il suppose que l'alphabet éthiopien s'est développé à partir d'une écriture cursive, comparable à celle des graffites thamoudéens, et qui n'est pas née de façon indépendante, en Éthiopie même, à partir de l'écriture monumentale, mais qui est originaire d'Arabie. Cette écriture cursive n'aurait évidemment pas été apportée en Éthiopie par les Thamoudéens, mais par des Arabes du Sud². Les analogies entre les inscriptions rupestres d'Éthiopie et les graffites thamoudéens d'Arabie du Nord³ s'expliqueraient dans l'hypothèse selon laquelle ces écritures cursives auraient toutes une origine commune⁴. Ricci considère avec raison qu'elles ne constituent pas une preuve de dépendance réciproque des écritures thamoudéenne et éthiopienne.

Bien que la comparaison de la forme des lettres des écritures cursives éthiopiennes avec celles des graffites thamoudéens ne puisse rien fournir de plus que la confirmation d'une parenté au sens général, Ricci s'est appliqué avec beaucoup de peine à établir des comparaisons de ce genre lors de l'édition des textes⁵. Le but de cette confrontation

¹ *R.S.E.*, XIV, 1955-1958, p. 48, note 1.

² *Atti del convegno . . .*, Rome, 1960, p. 449-450. Qui plus est: il attribue aux Arabes du Sud non seulement l'introduction de l'écriture cursive en Éthiopie, mais encore toutes les inscriptions éthiopiennes en cette écriture, parce qu'il a la conviction (sic) qu'elles ne peuvent que leur appartenir, *ibid.*, note 5. Vue de cette façon, la présence de l'écriture cursive en Éthiopie devient „una riprova dell'intenso insediamento sudarabico” dans certaines régions, *ibid.*, p. 451. Nous rencontrerons encore ailleurs la conviction, partagée par Ricci, que l'usage d'une certaine écriture trahit l'origine ethnique de l'auteur du texte.

³ Il n'a pu prendre en considération les graffites d'Arabie du Sud, par suite de circonstances indépendantes de sa volonté, *ibid.*, note 4.

⁴ *Atti del convegno . . .*, Rome, 1960, p. 450: Questa visione del corsivo come unità, d'origine sudarabica, etc. En ce qui concerne la parenté des écritures cursives entre elles, il précise, *ibid.*, note 5, que ses conceptions suivent la même direction que celles de Jacqueline Pirenne et Jacques Ryckmans, voir ci-dessus p. 71, note 1. Sur un point cependant il s'écarte notablement de leurs points de vue: il cherche en effet en Arabie du Sud l'origine des écritures cursives, et attribue l'expansion de cette forme d'écriture, en Arabie du Nord comme sur la côte africaine, aux Arabes du Sud „nella loro larga espansione”, *ibid.*, p. 449-450; voir ci-dessus, note 2.

⁵ *R.S.E.*, XIV, 1955-1958, p. 58-68; XV, 1959, p. 55-95; XVI, 1960, p. 77-119. Il est regrettable que ces comparaisons soient assez souvent fondées sur des lectures fautives. On ne peut donc pas se fier aux tableaux des différentes formes de lettres, dans *Atti del convegno . . .*, p. 458-459 et *R.S.E.*, XVI, 1960, p. 115-116; par exemple: le premier des cinq signes *d* n'a que deux barres transversales, et non trois (cf. ci-dessus, Chapitre II, texte 65b, commentaire); le même signe apparaît aussi erronément sous *t* et *d*; le premier des trois signes *h* est en réalité un *t* (cf. ci-dessus, texte 66, commentaire); les deux derniers *z* ne sont pas des signes alphabétiques (cf. ci-dessus, texte 61, commentaire).

n'apparaît pas clairement. Comme Ricci lui même l'a remarqué¹, elle ne peut mener à une datation des textes, pas plus qu'elle ne lui a fourni le moyen de classer les textes d'Éthiopie sur la base de leur écriture. Au contraire, elle l'a empêché de reconnaître les particularités spécifiques d'une graphie déterminée. Il arrive à plusieurs reprises qu'une seule et même inscription est caractérisée successivement par Ricci de manière différente. Bornons-nous à un seul exemple. L'inscription Franchini 1 est écrite, selon Ricci, en „sudarabico corsivo”, mais on pourrait aussi lui attribuer un „carattere proto-etiopico” en raison de la position de la lettre *ſ*. Nous pouvons marquer notre accord sur cette dernière définition, encore que d'autres éléments que la seule position du *ſ* concourent à la fonder. Mais d'autres lettres de cette inscription sont classées suivant les distinctions que A. van de Branden utilise pour le thamoudéen: „Il segno della *n* dovrebbe appartenere al primo stadio evolutivo . . . la forma e la posizione della *l* . . . sarebbe variante regionale (*Tebük*), contemporanea al secondo stadio evolutivo” etc. etc. La conclusion que Ricci tire de tout ce qui précède est que le caractère de cette inscription „apparebbe eccessivamente composito”².

Quelle que soit la prudence avec laquelle elle est formulée, cette conclusion nous paraît condamner la méthode de travail de Ricci: le seul fait que les lettres se présentent dans une même inscription prouve qu'elles appartiennent à un même type d'écriture. Attribuer à cette écriture un caractère composite, d'après des écritures provenant d'une tout autre région, et avec lesquelles elle n'est apparentée que d'une façon générale, ne peut qu'engendrer la confusion.

Une confusion de ce genre apparaît d'ailleurs lorsque Ricci compare l'écriture de certaines inscriptions rupestres d'Éthiopie avec l'écriture monumentale sud-arabe, sans qu'il soit clairement question de dépendance directe³. Il faut en effet tenir compte du fait que des analogies dans la forme des lettres, entre le monumental et le cursif, trouvent également leur explication dans l'origine commune de ces écritures.

¹ *Atti del convegno . . .*, Rome, 1960, p. 455-456.

² *R.S.E.*, XV, 1959, p. 60-62; voir également pour cette inscription le Chapitre II, texte 66.

³ Par exemple *R.S.E.*, XVI, 1960, p. 109: L'iscr. (Franchini 29) può dirsi di stile sud. monumentale. Abstraction faite de l'objection qu'on pourrait éléver d'un point de vue théorique contre cette définition, elle est aussi inexacte en fait: le *y* de *y'kl* aurait été placé plus haut dans une inscription monumentale, tandis qu'ici le sommet du *y* se trouve à la hauteur de la base des lettres ³ et *k*, et sa partie inférieure se prolonge sous la ligne.

Pas plus que l'écriture des graffites thamoudéens, le sud-arabe monumental ne fournit donc, sauf en certains cas exceptionnels¹, de point de départ pour la classification des inscriptions cursives d'Éthiopie. Une telle classification est néanmoins possible, du moins dans les grandes lignes, si l'on se contente de partir des inscriptions elles-mêmes, car il n'est pas nécessaire, pour pouvoir distinguer les différents types d'écriture, de savoir à quels autres types ils sont apparentés en raison de leur origine. La parenté n'est importante que dans le cas d'un emprunt direct. Pour le moment il n'est malheureusement pas possible d'établir si les différences que nous observons sont le résultat du développement d'une certaine cursive à l'intérieur de l'Éthiopie, d'une nouvelle influence exercée à partir de l'Arabie, ou d'une combinaison de possibilités. Mais ceci n'empêche pas qu'il soit possible de constater les différences dans l'écriture des inscriptions.

La question d'emprunt ou d'évolution ne va jouer un rôle que dans le classement chronologique des différentes graphies que l'on peut reconnaître. Nous verrons que certaines inscriptions paraissent représenter des phases successives de l'écriture, mais que d'autres formes de lettres ont été introduites dans le cours de cette évolution, comme le *m* horizontal, le *b* retourné et le *q* (ou *z*) à un seul trait transversal, que nous connaissons aussi en Arabie. Devons-nous, à la suite de E. Ullendorff, minimiser la portée de ces changements, au point qu'ils pourraient s'inscrire dans le cadre de l'évolution de l'écriture en Éthiopie même? Le *m* horizontal pourrait s'expliquer de cette façon: on se serait mis à écrire ce signe dans cette position, parce que le *m* vertical avait fini par prendre une hauteur exagérée par rapport aux autres lettres².

Une raison de ce genre ne peut être invoquée pour le renversement du *b*, ni pour la forme du *q* (*z*) à un seul trait horizontal au lieu de deux. En ce qui concerne ce dernier signe, Ullendorff suppose, dans l'article mentionné plus haut, que nous avons affaire ici à une tendance naturelle de simplification. C'est possible; mais en ce cas on ne voit pas clairement pourquoi cette simplification est intervenue à un moment si arbitraire: rien dans l'évolution de l'écriture jusqu'à cette époque ne permet de l'expliquer. Tout aussi arbitraire est le renversement du *b*, du moins si nous l'envisageons strictement en termes d'évolution, auquel cas même l'hypothèse de simplification ne serait pas applicable. Mais en dépit de l'arbitraire qui aurait présidé à leur

¹ Par exemple les textes mentionnés au Chapitre II, p. 6, note 1.

² Voir par exemple les textes 22 et 37.

formation, les nouveaux signes *đ* (ȝ) et *ḥ* d'Éthiopie se retrouvent en Arabie. La possibilité du hasard, d'une évolution analogue, n'est évidemment pas entièrement exclue, étant donnée la parenté qui existe entre toutes ces écritures. On préférera cependant supposer, avec Jacques Ryckmans, qu'un nouveau contact intensif entre les deux rives de la Mer Rouge a influencé l'évolution de l'écriture en Éthiopie.

L'introduction du ' à base triangulaire, qui était destiné à être repris dans l'alphabet éthiopien final, doit peut-être aussi être attribuée à une influence sud-arabe. Ce ' n'apparaît que relativement tard: dans l'inscription du roi GDR¹ cette lettre a encore la base carrée que nous avons rencontrée en Éthiopie depuis l'époque des inscriptions monumentales. Or ici encore nous ne pouvons pas trouver, dans le cadre de l'évolution de l'écriture, de raison pour le passage d'une forme à l'autre. En outre, le ' à base triangulaire est également attesté en Arabie, et s'il est permis d'identifier GDR avec GDRT, le roi éthiopien qui est nommé dans des inscriptions sud-arabes, nous pouvons établir avec certitude l'existence d'étroites relations entre l'Éthiopie et l'Arabie du Sud depuis le règne de GDR.

Cette constatation n'implique pas la preuve péremptoire que ces relations ont effectivement exercé une influence sur l'évolution de l'écriture éthiopienne: nous voulons seulement indiquer la vraisemblance d'une pareille influence. Pour pouvoir aller plus loin, il serait souhaitable que les inscriptions cursives d'Arabie soient mieux classées, d'après leur écriture, qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Il y a toutes les raisons d'étudier à part l'écriture des inscriptions d'Éthiopie, tant que la très grande majorité des graffites d'Arabie même ne seront pas publiés. La méthode la plus adéquate est celle que F. V. Winnett a appliquée aux textes thamoudéens². Cette méthode ne vise pas en premier lieu à classer tout le matériel, mais elle établit une sélection des inscriptions qui représentent manifestement une graphie déterminée. Elle se fonde sur le sentiment qu'on peut obtenir des résultats, même s'il faut provisoirement laisser de côté ce qui est incertain. En procédant de cette façon, on ne peut espérer pouvoir débrouiller entièrement et du premier coup l'image compliquée que nous présente l'écriture des textes cursifs, mais on se contentera d'en découvrir quelques aspects, et de retrouver quelques chaînons dans l'évolution d'une ou plusieurs écritures.

¹ *Annales d'Éthiopie*, I, 1955, p. 32-39.

² Dans son ouvrage *A Study of the Lihyanite and Thamudic Inscriptions*.

En ce qui concerne l'Éthiopie, il est également possible d'isoler de l'ensemble des textes un certain nombre de groupes d'inscriptions, et de le faire d'ailleurs sans trop de difficulté, car les différences de graphie entre ces groupes sautent aux yeux.

En premier lieu, il y a un certain nombre d'inscriptions rupestres, à Zébān Mororo et ailleurs, dont la graphie est manifestement une imitation du sud-arabe monumental de la période B¹, et qui doivent certainement être datées de la même époque — fin du cinquième et début du quatrième siècles.

Ensuite nous trouvons quelques textes d'une graphie qui ressemble aux plus anciens types A de l'alphabet monumental. Il ne faut toutefois pas nécessairement parler d'imitation en ce qui les concerne: les analogies peuvent être dues au fait que l'écriture monumentale, dans ses premiers débuts, était elle-même très proche d'un prototype cursif. La datation de ces textes est incertaine. Il n'est pas indispensable d'admettre qu'ils remontent à une époque antérieure à la période B², car l'écriture monumentale peut avoir subi des modifications suivant un rythme plus rapide que l'écriture cursive. On se heurte même effectivement à des difficultés si l'on attribue une date ancienne à *toutes* les inscriptions en cette écriture apparemment archaïque. Car ce type d'écriture est attesté dans au moins une des inscriptions de Fěqyā, alors que l'ensemble des textes de cet endroit remontent sans doute à une époque relativement récente, et que la graphie monumentale de la période B y soit entièrement absente. Ailleurs, par exemple à Zébān Mororo, nous rencontrons cette écriture à côté de l'alphabet quasi-monumental que nous avons mentionné, et probablement à la même époque. Il semble donc que cette forme de cursif soit restée assez longtemps en usage.

La plupart des inscriptions de Fěqyā sont très proches l'une de l'autre, en ce qui concerne la graphie, quoique certaines différences ne manquent pas de se manifester. On retrouve encore ailleurs en Éthiopie, notamment à Dibdib, Zébān Mororo et Decanamo, des inscriptions qui représentent ce même groupe. Pour les raisons évoquées au début du Chapitre II, il est vraisemblable que tous ces textes ne remontent pas au-delà de l'époque qui a suivi la période de l'écriture monumentale en Éthiopie, mais au plus tôt aux environs du

¹ Pour les textes mentionnés ici, voir également les premières pages du Chapitre II.

² Contrairement à ce que j'ai supposé antérieurement, dans *Bi.Or.*, XIII, 1956, p. 180.

troisième siècle avant J.-C. On ne peut distinguer clairement dans quelle mesure leur graphie s'est développée à partir du cursif de caractère archaïque, ou éventuellement de l'alphabet monumental. Il n'est guère encore possible pour le moment d'établir un classement chronologique de ces textes, d'après leur écriture, mais on peut toutefois constater que certains d'entre eux pourraient se rattacher par divers traits à l'évolution qui a fini par aboutir à l'écriture des plus anciens documents éthiopiens. Nous reviendrons sur cette question.

Cette évolution est déjà plus nettement discernable dans d'autres inscriptions encore, par exemple en provenance de Toconda et La'lāy 'Addi, mais surtout de Decanamo. Elle se manifeste non

Fig. 1

seulement dans la forme ou la proportion relative des lettres, mais encore davantage dans la façon dont les différents signes sont disposés dans la ligne d'écriture. Dans les plus anciens textes éthiopiens, celui de la statuette de Zébān Kutur, l'inscription de GDR, les trois premiers textes de l'inscription de Säfrä, mais aussi dans certaines inscriptions rupestres d'Éthiopie, l'alignement diffère fondamentalement de celui qui sera plus tard d'usage dans l'alphabet éthiopien, et il ne correspond pas davantage à celui des inscriptions sud-arabes monumentales. La Fig. 1 illustre cette différence entre l'alphabet monumental sud-arabe, l'écriture de quelques textes éthiopiens anciens, et enfin la forme évoluée de l'alphabet éthiopien dans certaines inscriptions axoumites.

On constatera immédiatement que l'écriture évoluée des inscriptions D.A.E. 10 et 11 non seulement exprime les voyelles, mais encore

a adopté l'alignement que nous connaissons aussi dans les inscriptions monumentales sud-arabes: il n'y a plus de lettres qui dépassent de la ligne au-dessus et en dessous, mais toutes les lettres sont pratiquement aussi hautes, et se trouvent à la même hauteur dans la ligne. De l'examen de l'ensemble des inscriptions il ressort que ce principe de composition de la ligne d'écriture est le résultat d'une évolution que s'est achevée sous le règne du roi Ezana, mais était déjà amorcée plus tôt, depuis l'époque du roi GDR. Nous reviendrons tout à l'heure plus en détail sur cette question.

L'inscription de GDR n'est pas seulement un bon point de départ pour l'analyse de l'évolution postérieure de l'alphabet éthiopien jusqu'aux inscriptions axoumites, mais elle se rattache à son tour à certaines inscriptions rupestres, qui ne proviennent pas d'Axoum, mais d'Akkele Guzai, en Érythrée orientale. Il est donc utile de résumer d'abord brièvement les particularités de l'écriture de cette inscription, après quoi on pourra englober dans la discussion un certain nombre d'inscriptions rupestres, et finalement suivre l'écriture éthiopienne dans son évolution depuis GDR.

Les lettres de l'inscription de GDR peuvent être réparties en quatre catégories¹:

1. lettres qui sont aussi hautes que larges;
2. lettres qui sont deux fois plus hautes que larges;
3. lettres qui sont une fois et demie plus hautes que larges;
4. lettres qui sont une fois et demie plus larges que hautes.

La forme fondamentale, qui revient dans beaucoup de lettres, est le carré. De cette forme dérivent notamment: le *b* (trois côtés d'un carré), le *g* (deux côtés d'un carré), le *t* (les diagonales d'un carré), et la base de *'*, *k* et *s* (trois côtés d'un carré).

Les lettres *'*, *k* et *s* atteignent une hauteur double: même lorsque leur base est légèrement réduite, leur partie supérieure dépasse largement le cadre supérieure de la ligne tel qu'il est défini par le carré fondamental.

D'autres lettres, qui ne sont pas formées à partir du carré, se placent dans les catégories 3 (le *z* et le *n*) et 4 (le *m* et le *f*).

Voilà pour l'inscription de GDR. Les textes qui s'en rapprochent le plus sont celui de la statuette de Zébān Kutur, et ensuite l'inscription rupestre Franchini 1², pour autant du moins qu'on puisse tirer des conclusions de textes si courts.

¹ Cf. *Annales d'Éthiopie*, I, 1955, p. 37.

² Pour les inscriptions étudiées ici, le lecteur se référera aux planches publiées

Le *ȝ* dans le premier texte, le *ȝ* dans le second, sont de nouveau respectivement une fois et demie plus haut que large, et vice versa. Le *'* de Franchini 1 a une base carrée, et dépasse le sommet de la ligne plus que toute autre lettre. Dans ce même texte, l'oeillet du *y* est relativement plus grand, et d'ailleurs placé plus bas dans la ligne, que dans l'inscription de GDR. Il est possible que cette différence soit due au fait que l'inscription de GDR est gravée sur un objet allongé mais étroit. Seul le *l* de Franchini 1 est certainement plus primitif que dans l'inscription de GDR.

A son tour le texte Franchini 2b (notre 65c) s'accorde avec les précédents, tant en ce qui concerne l'alignement que la proportion relative des lettres. Le *m* est horizontal. Le *l* manque, ou est en tout cas douteux, de sorte qu'il n'est pas possible de déterminer si cette inscription se rapproche davantage de l'inscription de GDR et de celle de la statuette de Zébān Kutur, ou de Franchini 1.

Franchini 13 et 14 peuvent être assimilés aux textes précédents¹. Dans Franchini 14, la direction du *g* est dextrogyre, comme dans les inscriptions de GDR et de la statuette. Le *ȝ* (*ȝ*) est éthiopien, avec une seule barre transversale, et est assez petit. Le *l* a la même forme que dans Franchini 1. Les lettres *'* et *ḥ* de Franchini 13 et 14 ont une base carrée, et dépassent de l'alignement.

Dans Franchini 8, on retrouve le *m* horizontal et le grand *'* à base carrée, et dans Franchini 15, le *g* dextrogyre, le *ȝ* (*ȝ*) éthiopien et un *ḥ* qui dépasse de la ligne.

Enfin Franchini 29 peut être mentionné avec ces inscriptions, à cause de la forme du *l* et de l'alignement du *y*. Mais le texte est trop court pour être classé: *ȝ* (*ȝ*) et *ḥ* y manquent.

Nous trouvons donc toujours, dans l'écriture des inscriptions rupestres que nous venons d'examiner, le même principe de composition de la ligne, les formes éthiopiennes des lettres *ȝ* (*ȝ*) et *ḥ* ainsi que le *m* horizontal éthiopien, mais un *l* non éthiopien, le *'* à base carrée, et un *g* dextrogyre.

La forme fondamentale du carré, la différence de hauteur des lettres, et l'alignement, jouent aussi très souvent un rôle important dans d'autres inscriptions, certainement plus anciennes. Ceci est très clairement le cas dans les textes 22, 37, 70 et l'inscription *J.E. 115*², à la fin du présent ouvrage, et dans les dernières livraisons de la *R.S.E.* Pour la statuette de Zébān Kutur, voir *R.S.E.*, XIV, 1955-1958, Figg. 1-3, et pour Franchini 1, *R.S.E.*, XV, 1959, Tav. I, Fig. 1.

¹ Voir *R.S.E.*, XVI, 1960, Tav. V.

² Voir *Annales d'Éthiopie*, III, 1959, p. 95-97.

et d'une façon un peu moins nette dans les deux inscriptions de Dibdib (voir le texte 56) ainsi que par exemple dans les textes 44 et 46 de Fèqyā. Il n'est guère possible encore, nous l'avons déjà dit, de classer chronologiquement tous ces textes sur la base de leur écriture. Nous nous bornerons ici à passer en revue sept inscriptions qui font apparaître un événement important pour l'origine de l'alphabet éthiopien: l'introduction du *ḥ* retourné, et ensuite celle du *m* horizontal.

L'écriture de quatre de ces inscriptions est identique en bien des points. Les textes 58 et 59 (Franchini 5), d'une part, et 63a (D.A.E. 36A) et 64 (Franchini 24), d'autre part, ont tous de nouveau des lettres de hauteur différente: le grand *m* vertical est surtout frappant. Le *đ* (z) a deux barres transversales. Le *ḥ* a la forme d'une fourche, dont les dents très écartées sont issues d'un seul point. Mais tandis que dans les deux premiers textes la fourche est dirigée vers le haut, elle est dirigée vers le bas dans les deux derniers. Il est possible que ceux-ci soient pour cette raison plus récents que les deux autres, mais cette hypothèse ne s'impose pas nécessairement.

Trois autres textes par contre: 61, 62, 65b (Franchini 32, 9, 2) datent sans doute d'une époque un peu plus récente. La différence de hauteur entre les lettres est fortement atténuée dans ces inscriptions; le *m*, qui malheureusement ne se présente que dans 65b, y est horizontal. Ces deux phénomènes, l'introduction du *m* horizontal et la diminution de la différence de hauteur entre les lettres, sont vraisemblablement en rapport entre eux: ils témoignent d'une tendance à rendre aux lignes un aspect plus régulier. Cette tendance ne s'est pas maintenue, car dans l'inscription de GDR, entre autres, la différence de hauteur est de nouveau accentuée. Les phases successives de cette évolution apparaissent également dans les différents textes du numéro 65 (Franchini 2) qui sont écrits l'un en dessous de l'autre, et représentent trois graphies différentes¹. Le plus ancien est 65a. Dans 65b, que nous venons de mentionner, les lettres ont plus ou moins la même hauteur; le *ḥ* a la fourche dirigée vers le bas, mais n'a pas encore la forme éthiopienne à base carrée. Dans 65c, le plus récent des trois, les lettres sont de hauteur différente; le *ḥ* est éthiopien. Nous avons déjà mentionné 65c en même temps que le texte de GDR et Franchini 1.

Si nous revenons à l'inscription de GDR, pour tâcher de suivre

¹ L. Ricci, *R.S.E.*, XV, 1959, p. 62-66, signale les différences dans l'écriture, mais traduit cependant 65a et 65b comme un tout.

à partir de là l'évolution postérieure de l'écriture, ce sont les textes A, B et C de l'inscription de Sāfrā qui attirent en premier lieu notre attention. Leur écriture est fort proche de celle de l'inscription de GDR: l'alignement est le même, et les lettres se répartissent en diverses catégories selon leur hauteur. Mais il y a aussi des différences, par exemple dans la forme du *'*, qui a dans ces textes la base triangulaire¹. Les changements qui affectent la répartition des catégories sont encore plus significatifs. Les catégories 3 et 4 de l'inscription de GDR sont en train de disparaître, au profit des deux autres. Quant aux deux premières catégories de lettres — la première basée sur la forme élémentaire du carré, et la seconde comprenant les lettres de hauteur double — elles se distinguent encore clairement dans les textes A, B et C, mais il y a cependant un certain niveling dans la différence de hauteur entre les lettres: celles de la première catégorie sont souvent non plus carrées, mais allongées, tandis que les autres n'atteignent plus toujours une hauteur double, sauf certains *'* et *ḥ*, et le *q*.

Nos constatations ne s'arrêtent pas là. Dans ces textes le *t* tantôt a la même hauteur que les lettres de la première catégorie — à laquelle il appartenait d'ailleurs effectivement dans l'inscription de GDR — tantôt, par contre, il est presque aussi haut que les lettres de la seconde: voir par exemple *ḥbst*, A ligne 15, *gbt*, A ligne 21. Cette variation a pour effet que les deux dernières lettres du texte C sont plus grandes que les autres signes de la même ligne: le *t* du mot *'ḥt* est à peine moins haut que le *ḥ* qui le précède, mais le *ḥ* qui le suit est calibré de telle sorte que sa base seule atteint déjà la hauteur du *t*.

De toutes ces constatations il ressort que la classification rigoureuse des lettres en raison de leur hauteur respective avait été abandonnée. Avec les textes A, B et C de Sāfrā nous sommes évidemment arrivés à une époque de transition, qui comme on le sait a abouti au principe d'une hauteur plus ou moins égale pour toutes les lettres de l'alphabet éthiopien.

Dans le texte D de l'inscription de Sāfrā, l'allongement des lettres de la première catégorie est encore plus manifeste. Le *'* du mot *'ld* est très grand, mais le *s* dans *lbs*, *msg*, et *słt* est à peine moins haut que les autres lettres de la même ligne. Le *t* du mot *wbht* a la forme d'une croix grecque, et est assez grand: le trait horizontal est placé pratiquement à la même hauteur que le sommet du *ḥ* qui précède.

Un certain nombre de textes peuvent être placés après l'inscription

¹ Voir au Chapitre III une description plus détaillée de l'écriture de ces textes.

de Sāfrā (y compris D): ce sont les textes *D.A.E.* 7, l'inscription de 'Anzā, et Franchini 17-19. On ne peut déterminer avec une certitude absolue l'agencement chronologique réciproque de ces inscriptions, mais elles remontent certainement à peu près à la même époque. Leur graphie présente, d'une façon plus marquée que celle des documents précédents, l'aspect de l'écriture éthiopienne. Ceci provient surtout de ce que dans ces textes les lettres ne se prolongent pas ou guère en dessous de la ligne, bien qu'elles aient encore à la partie supérieure une hauteur nettement différente. Cette nouvelle façon de disposer les lettres dans la ligne est particulièrement évidente dans l'inscription de 'Anzā, en ce qui concerne la position du *y* et du *s* par rapport aux autres lettres. Le *y* est parfois aussi encore très grand, comme dans *'gb*, à la ligne 2, mais généralement il est plus ou moins accordé au format des autres lettres. Le *t* a la forme d'une croix grecque et est grand: le trait horizontal se trouve à la hauteur du sommet des lettres de la première catégorie, sauf dans *'tw*, ligne 5, et dans *bzt*, ligne 1 (où le *b* est très grand). Dans le mot *'tw*, ligne 4, le trait horizontal du *t* se trouve à la hauteur du sommet du *w*, mais l'axe vertical ne descend pas aussi bas que le *y* et le *w* entre lesquels il se trouve. Le *t* du mot *bzt* est au contraire prolongé vers le bas, de sorte qu'il a la forme d'une croix latine. C'est donc à cette époque que la forme définitive du *t* éthiopien a commencé à apparaître. Le *f* aussi est déjà plus éthiopien dans l'inscription de 'Anzā que dans les textes de Sāfrā, quant à sa forme et à sa disposition dans la ligne.

Dans tous ces textes, c'est à dire l'inscription de 'Anzā, *D.A.E.* 7 et Franchini 17-19, la différence de hauteur entre les lettres est quelque peu diminuée. Cependant on ne retrouve pas dans ces inscriptions l'aspect allongé qui caractérisait l'inscription de Sāfrā, surtout Sāfrā D.

Bien que les textes Franchini 17-19 ressemblent, d'après l'écriture, à l'inscription de 'Anzā, on peut constater de légères différences. Comme dans l'inscription de 'Anzā le *y* et le *s* sont placés assez haut dans la ligne (excepté le *s* dans Franchini 18A), et la hampe du *y* est relativement courte. Le *q* est assez grand. Mais nous trouvons dans ces textes la forme plus primitive du *f* que nous connaissons par l'inscription de Sāfrā, à côté du *f* éthiopien comme celui que nous fournit l'inscription de 'Anzā. Les lettres sont disposées avec un peu moins de régularité, mais ceci s'explique peut-être du fait qu'il s'agit de simples inscriptions rupestres.

L'inscription *D.A.E. 7* est le premier des textes d'Ezana que nous ayons à examiner. L'écriture de ce texte est peu évoluée par rapport à celle des autres inscriptions de ce roi: la notation des voyelles y manque. Mais c'est surtout l'alignement des lettres qui indique la place occupée par cette inscription parmi les documents épigraphiques de l'Éthiopie. Les lettres de *D.A.E. 7* sont encore de hauteur différente à la partie supérieure, ce qui distingue cette inscription des autres du même Ezana, particulièrement *D.A.E. 10* et *11*. A la partie inférieure, les lettres se prolongent à peine au-dessous de la ligne, sauf par exemple le *h* de *bst* à la ligne 12. A ce point de vue *D.A.E. 7* diffère de l'inscription de Sāfrā, et s'accorde avec celle de 'Anzā. Comme dans cette dernière inscription, le *y* de *D.A.E. 7* est placé assez haut dans la ligne, et sa hampe est courte. Les deux formes du *t*, la croix grecque et la croix latine, réapparaissent ici aussi. Par contre, les formes du *f* et du *r* sont moins distinctement éthiopiennes que dans l'inscription de 'Anzā. Il ressort de *D.A.E. 7*, aussi bien que de Franchini 17-19, que le *f* se trouve à cette époque dans une phase de transition.

Le *'* et le *s* à base carrée, qui se présentent dans *D.A.E. 7*, sont exceptionnels pour la période à laquelle appartient cette inscription d'après son alignement. Ils marquent le retour aux formes monumentales sabéennes, retour qui n'est certainement pas fortuit, car deux autres inscriptions d'Ezana sont entièrement écrites en écriture sud-arabe.

Durant le règne du roi Ezana une importante évolution se produit dans l'écriture: *D.A.E. 7* est encore non vocalisé et peu évolué quant à l'alignement. Par contre, dans les inscriptions *D.A.E. 10* et *11*, les voyelles sont notées, et en outre toutes les lettres sont à peu près aussi hautes, et se trouvent à la même hauteur dans la ligne. Ce dernier principe se retrouve aussi en sud-arabe, comme nous l'avons vu.

A en juger d'après la copie de Littmann, l'inscription *D.A.E. 17* remonte pratiquement à la même époque que *D.A.E. 7*. L'écriture de *D.A.E. 18* montre beaucoup d'analogie avec celle de l'inscription de 'Anzā.

L'inscription de Matara, *D.A.E. 34*, date d'une époque postérieure à *D.A.E. 7*. La différence de hauteur entre les lettres est minime. L'absence de voyelles ne constitue pas un argument en faveur d'une datation plus ancienne: l'inscription que nous avons publiée au Chapitre II, texte 72, est pratiquement non vocalisée dans

les deux dernières lignes, bien qu'il ressorte de la première ligne que la notation des voyelles était déjà connue.

Il y a un certain nombre de données qui permettent de situer dans le temps cette série d'inscriptions. L'époque d'Ezana, notamment, peut être déterminée, parce qu'une lettre de l'empereur Constance à Aizana et Sazana nous est conservée dans l'*Apologie* qu'Athanase a écrite vers 356-357. En outre, on a pu avec beaucoup de vraisemblance identifier Ezana avec le fils mineur dont le père mourut durant le séjour de Frumence et Aedesius à la cour axoumite, et qui n'est lui-même monté sur le trône qu'après une période de régence. Toute cette question a fait l'objet de plus d'une étude¹. Frumence et Aedesius ont quitté l'Éthiopie après qu'Ezana fut devenu roi. Frumence s'est alors rendu à Alexandrie, où il rencontra Athanase, peu de temps après que celui-ci eut été nommé évêque en 328. Etant donné qu'Athanase s'est souvent trouvé en difficultés à partir de 335, et a dû à plusieurs reprises séjourner longtemps loin d'Alexandrie, cette rencontre a certainement eu lieu avant cette année. Sur la base de ces constatations on peut, avec C. Conti Rossini, placer le séjour de Frumence et Aedesius à Axoum entre 320 et 330. Le début du règne d'Ezana ne peut alors être situé postérieurement aux environs de 330.

Il est vraisemblable qu'Ezana, qui est monté jeune sur le trône, a régné longtemps. En fait, à en juger d'après les données paléographiques, on doit admettre la longue durée de ce règne, car c'est sous le règne d'Ezana que l'écriture éthiopienne a considérablement évolué, et a reçu sa forme définitive, comme nous l'avons vu.

Une autre donnée paraît confirmer qu'Ezana a régné jusque bien avant dans la deuxième moitié du quatrième siècle. L'inscription monothéiste de ce roi, *D.A.E.* 11, qui est écrite en une écriture éthiopienne évoluée, présente une correspondance frappante avec les premières inscriptions monothéistes sabéennes: la divinité est alors appelée dans les deux pays: Seigneur du Ciel². Il n'est pas interdit de penser que cette religion monothéiste est apparue à peu près en même temps en Éthiopie et en Arabie du Sud. La plus ancienne inscription monothéiste connue en provenance d'Arabie du Sud date de 384, alors que peu de temps auparavant la divinité traditionnelle 'LMQH était encore adorée en Arabie du Sud³.

¹ Voir par exemple C. CONTI ROSSINI, *Storia d'Etiopia*, p. 146-148.

² C'est A. F. L. BEESTON qui a attiré mon attention sur ce point en 1953.

³ Voir J. M. SOLÁ SOLÉ, *La inscripción Gl 389 y los comienzos del monoteísmo en Sudarabia*, dans *Le Muséon*, LXXII, 1959, p. 197-206.

L'importante évolution de l'écriture que nous révèlent les inscriptions d'Ezana, s'explique par l'attribution à ce roi d'une longue durée de règne. Mais d'autres explications ont été proposées. Ainsi Jacques Ryckmans a exprimé des doutes quant à l'attribution de toutes les inscriptions en question au même Ezana¹. On pourrait donc envisager la possibilité de l'existence de deux rois de ce nom, qui nous auraient laissé des inscriptions: l'un serait l'auteur de l'inscription *D.A.E. 7*, le second serait le fils d'Ella 'Amidā et l'auteur des autres textes. A cette façon de voir on peut cependant objecter qu'il serait assez curieux qu'après *D.A.E. 7* nous ne possédions d'inscriptions daucun autre roi axoumite, sauf précisément d'un second Ezana, qui témoignerait au surplus de la même inclination que le premier pour l'écriture monumentale sud-arabe. Car des inscriptions écrites en cette écriture, la première, *D.A.E. 6*, serait de la main du premier, tandis que *D.A.E. 8* émanerait du second, fils d'Ella 'Amidā. Il nous semble dès lors que l'on risque de la sorte de dédoubler un seul et même roi.

Le fait qu'une des inscriptions de ce roi, *D.A.E. 7*, est écrite en une écriture primitive, pourrait aussi s'expliquer en supposant que cette écriture n'est pas archaïque, mais archaïsante. Nous avons antérieurement défendu cette hypothèse², qui était inspirée par l'écriture de l'inscription de GDR et par la date que l'on croyait primitivement pouvoir lui attribuer.

Comme l'écriture de *D.A.E. 7* et celle de l'inscription de GDR montrent encore beaucoup d'analogie, il faut ou bien situer les deux documents à des époques pas trop éloignées, ou bien trouver une solution qui enlève sa pertinence à l'argument paléographique. L'époque de *D.A.E. 7*, du roi Ezana, est bien fixée; celle de GDR pourrait être déterminée à partir de certaines données sud-arabes, à savoir la mention de rois éthiopiens, parmi lesquels un certain GDRT, dans quelques inscriptions sud-arabes. Ces inscriptions étaient généralement datées, jusqu'en 1956, des environs du milieu du premier siècle de notre ère, donc bien avant l'époque où Ezana monta sur le trône en Éthiopie.

¹ Dans *Bi.Or.*, XII, 1955, p. 3, note 7.

² Dans *Annales d'Éthiopie*, I, 1955, p. 123. Cette supposition paraît confirmée par la réintroduction de quelques formes de lettres sud-arabes, mais ce phénomène a vraisemblablement une autre cause. Jacqueline Pirenne m'a fait savoir, après la parution de la première livraison des *Annales*, qu'elle n'était pas d'accord avec l'hypothèse d'une écriture archaïsante en ce qui concerne *D.A.E. 7*. Je pense maintenant qu'il existe en effet des raisons fondées pour abandonner cette hypothèse.

L'ensemble de ces données laissait le choix entre deux possibilités. On pouvait ou bien identifier GDR avec GDRT, et expliquer l'écriture de *D.A.E. 7* comme archaïsante, et donc sans incidence sur la date; ou bien on pouvait faire prévaloir les critères paléographiques, et renoncer à l'identification de GDR avec GDRT.

Ce dilemme disparaît si l'on suit la datation que Jacqueline Pirenne a présentée en 1956. Sur la base des nouvelles données contenues dans l'inscription Ry 535, elle en arrive à placer beaucoup plus tard les inscriptions sud-arabes dans lesquelles sont aussi nommés des rois éthiopiens¹. GDRT aurait vécu vers 250. Or cette date convient aussi pour l'écriture de l'inscription de GDR. Car les transformations de l'alphabet éthiopien durant le règne d'Ezana, tout en restant remarquables, peuvent désormais être considérées dans la perspective d'une évolution qui s'est amorcée dès le règne de GDR. De cette façon, la date établie par Jacqueline Pirenne paraît confirmer l'identification de GDR avec GDRT. Les inscriptions rupestres d'Érythrée orientale, telles que Franchini 1, qui d'après l'écriture sont proches du premier document axoumite, l'inscription de GDR, doivent dater de l'époque qui précède immédiatement ce règne.

¹ Voir *Le Muséon*, LXIX, 1956, p. 165-181, et son ouvrage *Le Royaume Sud-Arabe de Qatabān et sa Datation*.

CHAPITRE VI

LES PREMIERS SIÈCLES DE L'HISTOIRE ÉTHIOPIENNE D'APRÈS LES SOURCES ÉPIGRAPHIQUES

La période historique débute en Éthiopie aux environs du cinquième siècle avant notre ère par une petite poignée d'inscriptions. Mais avant de pouvoir entamer l'analyse des inscriptions elles-mêmes, nous devons tâcher de préciser quelles hypothèses nous ont servi de point de départ pour leur étude. Ceci est d'autant plus nécessaire que plusieurs de ces inscriptions sont connues depuis longtemps et ont été prendre une place bien définie dans certaines hypothèses concernant l'origine de l'éthiopien et des Éthiopiens. On ne peut pas dire que c'est le contenu des inscriptions qui a été mis à contribution pour formuler ces hypothèses: ce sont bien plutôt ces dernières précisément qui ont servi à expliquer la présence des plus anciens documents épigraphiques en Éthiopie. Cette façon de procéder est compréhensible, car il fallait un cadre pour situer les données rares et même presque inutilisables que contenaient les inscriptions connues jusqu'il y a peu. Nous devons cependant pas perdre de vue le fait qu'en principe le contenu des textes est de plus d'importance que la théorie, et que nous devons continuellement examiner si la théorie elle-même, aussi bien que son application aux inscriptions, s'avèrent exactes.

Les hypothèses auxquelles nous avons fait allusion concernent, comme nous l'avons dit, l'origine de l'éthiopien et des Éthiopiens. Il est certes légitime de s'intéresser à l'origine d'un peuple, mais il n'y a guère de justification à vouloir interpréter sans plus et uniquement sous cet angle les documents historiques, même s'ils sont les plus anciens connus. Or c'est précisément ce qu'on a fait pour l'Éthiopie, et en apparence à bon droit, car d'après les conceptions admises depuis longtemps les Éthiopiens seraient originaires d'Arabie du Sud, et leur langue serait issue du sud-arabe. Comme les premières inscriptions d'Éthiopie sont sud-arabes, il va de soi qu'on a souvent établi une relation entre ces inscriptions et l'origine supposée des Éthiopiens, et qu'on a cru trouver dans chacun de ces éléments la confirmation de l'autre.

Cette façon de voir, qui sous sa forme actuelle remonte principale-

ment à Glaser et à Conti Rossini, était attrayante pour deux raisons. En premier lieu, elle fournissait un point de départ logique à l'étude de l'histoire: nous pouvons suivre la nation éthiopienne pour ainsi dire depuis ses tout premiers débuts. En outre, les inscriptions sud-arabes d'Éthiopie trouvent aisément leur place dans ce cadre historique. On oubliait que la langue et l'écriture des premiers textes ne doivent pas nécessairement fournir une indication d'origine ethnique, si bien que le rapport entre les documents et la théorie était établi fort à la légère.

Examinons maintenant de plus près la représentation qu'on s'est créée de la sorte de la plus ancienne histoire de l'Éthiopie.

Nous avons exposé plus haut comment Glaser a pensé pouvoir prouver l'origine sud-arabe des Éthiopiens. Il s'est également risqué à dater globalement le début des migrations sud-arabes vers l'Éthiopie: wohl vom Beginne des ersten vorchristlichen Jahrtausends¹. Cependant il établit une distinction entre l'origine ethnique et l'origine de l'État éthiopien. Le royaume des Ḥabašat, qui devait devenir le royaume axoumite, aurait été situé primitivement en Mahra, à l'est du Hadhramaut — théorie qu'il fonde surtout sur des données d'auteurs classiques. Aux environs du début de notre ère², et par l'effet d'une pression quelconque, „mögen die Ḥabašiten . . . ihren Schwerpunkt nach Axum verlegt haben und zwar ganz allmählig, so dass es den gleichzeitigen Autoren nicht besonders auffiel”³. Mais dans le courant du premier millénaire avant J.-C. ce ne sont pas seulement des habitants du pays Mahra mais aussi de toutes sortes d'autres parties de l'Arabie du Sud, qui auraient pénétré en Éthiopie⁴. Les monuments sud-arabes de ce pays ne devraient toutefois pas être attribués, selon Glaser, à ce royaume mahrite des Ḥabašat, ni à un État sud-arabe indépendant en Éthiopie, mais ils seraient dus au fait qu'à cette époque l'Éthiopie était presque entièrement soumise à l'influence politique de Saba⁵.

C. Conti Rossini s'est gardé de suivre les idées trop osées de Glaser, mais ses propres conceptions sont en fait aussi peu fondées. Son point de départ est acceptable; il suppose lui aussi que des colons sud-arabes

¹ *Die Abessinier in Arabien und Afrika*, p. 24. Il place les inscriptions et le temple sud-arabe de Yeha entre le septième et le cinquième siècles avant J.-C., *ibid.*, p. 13.

² *Abessinier*, p. 91-92: jedenfalls aber längere Zeit vor 45 n. Chr.

³ *Abessinier*, p. 95.

⁴ *Abessinier*, p. 24 et 94.

⁵ *Abessinier*, p. 20.

se sont fixés en Éthiopie. La date de cette migration n'est pas établie d'une façon précis¹, mais les inscriptions d'Éthiopie, et le temple sud-arabe de Yeha attesteraient en tout cas dès le cinquième ou sixième siècle avant J.-C. l'existence de „colonie sud-arabiche già saldamente impiantate nel paese, ed in condizioni da imporsi al rispetto dei nativi”². Conti Rossini localise la patrie des Ḥabašat non plus à l'est du Hadhramaut, mais au Yémen occidental³. Aussi peu fondée que cette hypothèse puisse nous paraître, elle permet à Conti Rossini de tirer deux conclusions différentes des mêmes données. Les établissements yéménites en Éthiopie lui font supposer, avec Glaser, l'existence d'une prédominance sud-arabe temporaire: Che per un tempo più o men lungo questi possedimenti degli Iemeniti in Africa facessero parte dei retaggi d'un trono d'Arabia, è sommamente verisimile . . .⁴. Il voit en même temps dans les colons les fondateurs de l'État éthiopien. Il n'est pas d'accord avec ceux qui datent l'origine du royaume axoumite des environs de 50 après J.-C. Sans doute Strabon et Pline ne font aucune mention de ce royaume, tandis que le Péripole de la Mer Érythrée le nomme, mais d'après lui cet argument *e silentio* n'a pas de valeur: la preuve explicite du contraire se trouve dans les monuments archéologiques de Yeha et d'ailleurs en Éthiopie, monuments qui attestent l'existence d'établissements sud-arabes „ben più antichi del tempo in cui il regno aksumita affermarsi sorto”⁵, et qui „non possono esplicarsi se non con una larghezza di mezzi e segnatamente d'opera servile, la quale non potrebbe concepirsi disgiunta dall'esercizio dell'impero. Indubbiamente . . . chi fece eseguire tali monumenti era, anche politicamente, padrone del paese”⁶.

Ainsi se confondent, chez Conti Rossini, l'origine des Éthiopiens et celle de l'État éthiopien. Son raisonnement est au fond extrêmement simple: les Ḥabašat éthiopiens seraient primitivement des Arabes du Sud; on trouve en Éthiopie d'importants monuments sud-arabes. La conclusion que ces monuments doivent être attribués aux Ḥabašat

¹ *Storia d'Etiopia*, p. 101: Certamente a tempi remoti risale la colonizzazione dell'Africa da parte dei Sud-Arabi.

² *Storia*, p. 102; cf. *Sugli Ḥabašat*, p. 57. L'argument avait déjà été avancé par E. GLASER, *Abessinier*, p. 13-14.

³ C'est la thèse principale de son article *Sugli Ḥabašat*, dans *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei*, XV, 1906, p. 39-59; nous en avons parlé dans l'introduction.

⁴ *Sugli Ḥabašat*, p. 57-58.

⁵ *Sugli Ḥabašat*, p. 56.

⁶ *Sugli Ḥabašat*, p. 57.

est pour lui si évidente, qu'il n'a pas trouvé nécessaire d'y apporter encore la moindre preuve.

E. Ullendorff a récemment repris l'hypothèse de Conti Rossini et l'a résumée dans cette formule concise: *The South-Arabian inscriptions found on African soil also show that by the second pre-Christian century the Ḥabašat were firmly established in their African colonies, and they are certain to have gained permanent footholds there since the fifth century B.C.*¹ En réalité, absolument aucune preuve de cette hypothèse ne peut être tirée des inscriptions: ainsi par exemple le nom de Ḥabašat n'est pas mentionné parmi les noms de groupements ethniques qui figurent dans les textes.

Je n'ai pas l'intention d'avancer la thèse que l'on ne rencontrait pas encore de Ḥabašat à cette époque en Éthiopie; je veux seulement mettre en évidence à quel point faits et théories sont ici confondus. La formule d'Ullendorff ne rend aucunement compte du fait que le chaînon, qui devrait les rattacher les uns aux autres, manque dans l'argumentation de Conti Rossini: l'identification des inscriptions et des Ḥabašat y est absolue.

L'attribution des inscriptions sud-arabes d'Éthiopie aux Ḥabašat entraîne une seconde conséquence: elle sert à dater non seulement le début du royaume axoumite, mais même la naissance du géez. Les établissements sud-arabes en Éthiopie se seraient en effet progressivement développés dans les cinq derniers siècles avant J.-C. jusqu'à former un État indépendant avec une langue propre: *It is quite impossible to be precise about the time when Gē'ēz had ceased to be South-Arabian and became a different language . . . The process was, of course, a gradual one, but the distinctive identity of Gē'ēz must have been established by the beginning of the first century A.D.*²

On voit clairement combien cette conclusion est prématurée. Le contenu des inscriptions n'est pas encore suffisamment exploité; leur simple présence dans le pays ne signifie pas à elle seule qu'elles nous ont été laissées par les Ḥabašat. Et même si tel était le cas, nous n'en serions pas pour autant autorisés à en conclure que le sabéen était la langue maternelle des Ḥabašat, car l'origine sud-arabe des Ḥabašat n'est pas prouvée d'une façon convaincante. Bref, les données historiques ne fournissent pas de base suffisante à l'hypothèse selon laquelle le géez serait issu du sud-arabe, ni que ce phénomène aurait eu lieu aussi tard que le pense Ullendorff. Des arguments linguistiques

¹ *The Semitic Languages of Ethiopia*, p. 5.

² *Ibid.*, p. 9.

apporteront peut-être des éclaircissements concernant les rapports entre le gezz et le sud-arabe¹, mais pour l'instant la question reste pendante.

Il y a donc de bonnes raisons pour ne pas se lier, en interprétant les inscriptions, aux vues traditionnelles concernant l'origine des Éthiopiens, d'autant plus que désormais, grâce à des découvertes récentes, le matériel est plus abondant, et que le contenu des textes peut aussi être pris en considération. Il est toutefois remarquable de constater à quel point les idées admises continuent à servir de point de départ, et combien peu consistante est l'argumentation que l'on emploie pour les défendre. Voici comment réagit L. Ricci à la suggestion que dès l'époque des plus anciennes inscriptions, des Éthiopiens parlant une langue éthiopienne aient pu exister: L'identità di questi „etiopici” . . . confessiamo che ci sfugge; di essi noi una sola cosa possiamo dire: pur avendo una loro lingua (quale? nata come, dove, quando?), usano scrittura sudarabica . . . e lingua sudarabica . . . si fregano di titoli come *mkrb* . . . hanno religione e istituti sudarabici. Al più, potremmo, allora, dire che si tratta di etiopici ancora non enucleati dal loro alvo sudarabico. Dunque, sudarabi². Cependant, il convient de remarquer que le titre de *mkrb*, l'écriture, la religion, la culture, et même l'emploi de la langue sud-arabe dans les textes sont des facteurs culturels, et ne constituent pas automatiquement une preuve de l'origine ethnique. Nous ignorons effectivement l'identité, c'est à dire l'origine, de ces Éthiopiens et nous ne savons pas où, quand et comment leur langue est née: ce sont là des problèmes d'un autre ordre. Notre ignorance en ce qui les concerne n'exclut aucunement l'existence d'Éthiopiens à cette époque. Mais les objections de Ricci révèlent son attitude à l'égard des documents. L'origine sud-arabe, sabéenne, des Éthiopiens constitue pour lui un point de départ indispensable, faute de quoi les Éthiopiens sont pour lui „misteriosi”³. Il ne faut donc pas nous étonner si les monuments archéologiques et épigraphiques lui suggèrent: un passaggio graduale, una trasformazione successiva da sudarabi in etiopici storici . . .⁴. Son interprétation de ces monuments est déterminée, consciemment ou non, par son point de départ.

¹ D'où l'importance des remarques de A. F. L. BEESTON, dans E. ULLENDORFF, *Semitic Languages*, p. 8, note 30.

² R.S.E., XVII, 1961, p. 130.

³ *Ibid.*, p. 133.

⁴ *Ibid.*, p. 130.

Il nous reste maintenant à indiquer les considérations dont nous sommes parti, et la façon dont nos propres conclusions se sont élaborées.

Pour des raisons qui sont maintenant suffisamment claires, la question de l'origine de l'éthiopien ou des Éthiopiens n'a pas joué un rôle prépondérant: le problème dont nous nous sommes occupé n'est pas celui de la présence des Éthiopiens en Éthiopie, mais celle des inscriptions sud-arabes.

Ces inscriptions sont considérées comme une manifestation de la culture qui était répandue à l'époque en Éthiopie. Nous ignorons comment la culture sud-arabe s'est répandue dans ce pays, mais il est possible de penser à des migrations d'Arabes du Sud. On a souvent établi un parallèle avec des infiltrations en provenance d'Arabie à une époque plus récente¹. Néanmoins nous ne pouvons souscrire à des aphorismes tels que: La civiltà etiopica non è se non un riflesso della civiltà sud-arabica², dans la mesure où ils sont le produit d'une prétendue origine sabéenne des Éthiopiens eux-mêmes. L'influence culturelle sud-arabe en Éthiopie a incontestablement été importante, mais fut-elle également d'une nature si fondamentale que le geez lui doive son existence? On ne peut l'admettre sans preuves. Puisque ce n'est pas nous qui avançons la thèse de l'origine sabéenne des Éthiopiens, laissons à d'autres le soin de la prouver. En attendant que la preuve soit fournie, il nous paraît plus prudent de penser que l'emploi du sud-arabe en Éthiopie n'était qu'un des éléments d'une culture non autochtone. Nous n'avons donc pas hésité à supposer l'existence d'Éthiopiens avec une langue éthiopienne au cinquième siècle avant J.-C., lorsque une pareille hypothèse pouvait expliquer certaines particularités dans les textes³.

L'étude des textes mêmes a utilisé comme point de départ nos connaissances actuelles du sud-arabe. Certains critères qui peuvent être employés pour classifier les inscriptions sud-arabes, ont été appliqués tels quels aux textes d'Éthiopie. C'est ainsi que ces textes sont datés de la même époque que les inscriptions d'Arabie du Sud d'une même graphie, parce qu'il n'y a pas de raison péremptoire de procéder autrement⁴.

¹ Entre autres E. CERULLI, *Etiopia occidentale*, I, p. 28.

² C. CONTI ROSSINI, *Storia*, p. 106. A la même page est attribuée aux Arabes du Sud l'introduction en Éthiopie de plusieurs plantes alimentaires, thèse répétée par E. ULLENDORFF, *Semitic Languages*, p. 5. Comment le sait-on?

³ *Bi.Or.*, XIII, 1956, p. 181.

⁴ J. DORESSE, dans *Atti del convegno internazionale di studi etiopici*, Rome, 1960,

La langue aussi a été étudiée en fonction du sabéen d'Arabie du Sud. Lorsque des particularités linguistiques apparaissaient, nous avons examiné si ces particularités étaient réparties d'une façon donnée dans les inscriptions, ce qui nous a permis de proposer une distinction des textes en deux groupes¹. Nous avons attribué un de ces deux groupes à des colons sud-arabes établis en Éthiopie²; il sera encore question plus loin du second.

Nous avons tenté de considérer les inscriptions sud-arabes d'Éthiopie en relation avec les événements historiques en Arabie du Sud, bien que ceci ne soit évidemment possible que dans les grandes lignes, vu la nature des documents³. Il nous est alors apparu qu'en Éthiopie les inscriptions en écriture monumentale remontent toutes à une époque où, en Arabie du Sud, l'État sabéen jouissait d'une position nettement prépondérante, des environs de 450 jusqu'à la fin du quatrième siècle avant J.-C. C'est également durant cette période exclusivement, d'après les inscriptions, que sont attestés les établissements sud-arabes à Yeha et Melazo. On ne peut pratiquement pas échapper à la conclusion que ces établissements aussi bien que l'emploi de l'écriture monumentale sud-arabe en Éthiopie, sont dus à l'influence directe de Saba⁴.

Par ailleurs nous savons qu'un royaume a existé à la même époque en Éthiopie. On connaît une inscription d'un de ses souverains⁵; une autre inscription, de son fils, est encore inédite. La naissance de ce royaume ne doit pas nécessairement avoir coïncidé avec l'époque

p. 421 et 425, est d'avis qu'un seul et même type d'écriture a été employé en Éthiopie plusieurs siècles après son usage en Arabie du Sud, mais il n'explique pas comment cela a pu se produire. Certaines conclusions émises par DORESSE dans son livre *L'empire du Prêtre-Jean* s'avèrent tout aussi indéfendables, comme le souligne Jacqueline PIRENNE dans la recension de cette ouvrage, dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, XXXVII, 2, 1959, p. 464-472.

¹ Dans *Bi.Or.*, XIII, 1956, p. 179-182. Cette distinction est rejetée par L. RICCI, *R.S.E.*, XVII, 1961, p. 130, bas de la page. Il voit dans la coexistence en Éthiopie de formes sabéennes correctes et de formes divergentes une indication de la genèse sud-arabe de l'éthiopien.

² *Annales d'Éthiopie*, III, 1959, p. 88. L. RICCI, *R.S.E.*, XVII, 1961, p. 131, écrit que l'inscription *J.E.* 115 devrait également être comptée dans ce groupe, sur la base de critères linguistiques. C'est une erreur: la langue de l'inscription ne fournit aucune base pour une classification, c'est pourquoi nous avons classé ce texte en raison de son écriture.

³ Le cadre historique, de même que la datation des inscriptions, sont empruntés à l'ouvrage de Jacqueline PIRENNE, qui est pour le moment la meilleure reconstruction de l'ancienne histoire sud-arabe: *Paléographie des inscriptions sud-arabes*, I.

⁴ Voir *Annales d'Éthiopie*, III, 1959, p. 87-88.

⁵ Publiée dans *Annales d'Éthiopie*, I, 1955, p. 26-32.

où apparaissent les premières inscriptions: il peut aussi avoir été constitué plus tôt. Il est plus difficile de décider si une influence politique sud-arabe a également joué un rôle direct dans la formation de ce royaume. On pourrait concevoir que la prédominance sabéenne se soit déjà fait sentir en Éthiopie durant la période qui précède l'époque des plus anciennes inscriptions, car là comme en Arabie du Sud, les données font défaut pour cette période. Pour le moment toutefois nous disposons d'un point de départ concret dans l'expansion sabéenne sous le règne de KRB'L WTR aux environs du milieu du cinquième siècle avant J.-C.

Aux sujet des rapports entre l'Éthiopie et Saba à l'époque historique, il y a davantage à dire, bien que pas toujours de façon certaine.

Il n'y a pas raison de supposer que le royaume sabéen se soit jamais étendu jusqu'en Éthiopie, et que le souverain éthiopien, *mkrb*, ait été le représentant de la souveraineté sabéenne: les données provenant d'Arabie du Sud, pas plus que celles d'Éthiopie n'autorisent cette interprétation. D'ailleurs à côté d'indications de relations avec Saba, les inscriptions des premiers *mkrb* éthiopiens contiennent des particularités que nous ne retrouvons pas en Arabie du Sud. Ces particularités se rencontrent surtout dans le nom et le titre des *mkrb*, et dans la langue des inscriptions. Il nous faut d'abord les étudier avant de pouvoir revenir au problème des rapports entre l'Éthiopie et l'Arabie du Sud durant la période qui nous occupe.

Le titre *mkrb* est sud-arabe. Mais il est d'emblée évident que l'emprunt de ce titre ne doit pas nécessairement impliquer que cette institution était elle-même une copie fidèle de l'institution sabéenne. Les *mkrb* éthiopiens ne portent pas les noms traditionnels de leurs homologues sud-arabes¹. La titulature diffère également de celle qui était en usage à l'époque en Arabie du Sud: la filiation du souverain n'est mentionnée qu'après les mots *mkrb d'mt wsb*². Plus remarquables encore — quelle que soit l'interprétation qu'on puisse leur donner — sont les mots *mlkn sr'n yg'dyn*, que l'on rencontre par exemple dans *J.E.* 4 devant le titre de *mkrb*. Dans *Annales d'Éthiopie*, I, p. 30 et 32, le premier mot, *mlkn*, est considéré comme l'un des noms du *mkrb* en question. Il me semble maintenant que c'est à juste titre que J. Doresse a traduit ce mot par: roi³. Lidzbarski et

¹ Cf. Jacques RYCKMANS, *L'institution monarchique*, p. 56. Dans les pages qui suivent nous avons tenu compte de quelques textes encore inédits.

² Cf. Jacques RYCKMANS, *L'institution monarchique*, p. 53-54.

³ *Bi.Or.*, XIV, 1957, p. 65.

Littmann ont aussi interprété de la sorte le mot *mlkn* dans l'inscription *D.A.E.* 35; cette interprétation est certainement correcte, bien que leur traduction du texte lui-même doive être abandonnée. Cette inscription signifie vraisemblablement: *WRN HYWT*, Roi, descendant des *bānī SLMM*¹.

Si l'on peut admettre la traduction de Doresse, le *mkrb* éthiopien qui est l'auteur de l'inscription *J.E.* 4 porterait encore un second titre: *mlkn sr'n yg'dyn*, à côté de celui de *mkrb d'mt wsb'*. La signification précise de ce second titre n'est pas claire². Le dernier mot, *yg'dyn*, est certainement un gentilice; en conséquence, *sr'n* a été interprété antérieurement comme étant le nom de la famille à laquelle appartenait le *mrkb*. Mais si nous partons de la supposition que *mlkn* signifie roi, cette interprétation n'est guère possible au point de vue de la syntaxe. *sr'n* serait alors plutôt un adjectif, comme *yg'dyn*, mais pas un gentilice, puisqu'il n'est pas muni de la terminaison caractéristique de nisba. D'après le contexte, on serait tenté d'attribuer à *sr'n* une signification telle que juste ou puissant, auquel cas le titre signifierait: le juste (puissant) roi *YG'Dite*. Mais aucune étymologie appropriée ne se prête à cette interprétation. En ce qui concerne *yg'dyn*, ce mot renferme-t-il celui que nous connaissons en éthiopien sous la forme *'ag'āzī*? La question est pour le moment insoluble, mais d'autant plus intéressante qu'on se rend davantage compte des particularités linguistiques du groupe de textes dont font partie les inscriptions royales d'Éthiopie.

Les inscriptions de ce second groupe sont rédigées en sabéen, tout comme celles que nous avons attribuées à des Arabes du Sud fixés en Éthiopie. Mais alors que la langue du premier groupe, le Groupe I, paraît être une forme authentique du sabéen, celle du second groupe, le Groupe II, s'écarte à certains égards du sabéen normal. C'est ainsi que nous trouvons un *s* à la place du *z* sabéen, *hqny l-* au lieu de *hqny* suivi d'un complément direct, et le suffixe *-mw* au lieu de *-hmv*. Nous avons déjà montré ailleurs que ces divergences peuvent s'expliquer par l'hypothèse selon laquelle les inscriptions appartenant à ce groupe émanent d'Éthiopiens qui n'employaient le sabéen que comme langue écrite³.

¹ Elle est datée par Jacqueline PIRENNE, *op. cit.*, p. 168, de la période C 4, environ un siècle après l'inscription *J.E.* 4.

² Il rappelle à première vue la formule *mlkn 'g'zyn* de *C.I.H.* 541, inscription du milieu du sixième siècle de notre ère. La correspondance, qui serait particulièrement remarquable après une période de tant de siècles, n'est qu'apparente, car dans *C.I.H.* 541 nous devons certainement lire *'l'zyn* au lieu de *'g'zyn*, voir plus loin l'Appendice.

³ *Annales d'Éthiopie*, III, 1959, p. 84; *Bi.Or.*, XIII, 1956, p. 181.

Mais il y a un autre fait important: l'inscription qui est publiée sous le numéro 14 dans *Annales d'Éthiopie*, III, 1959, p. 99, a contenu les mots 'dmhy wṣlmhy¹, expression parallèle à mṣrqhy wṣrbhy, qui se présente par exemple dans *J.E.* 4. Or il n'est pas possible de comprendre cette expression en partant du sud-arabe: 'dm comme ṣlm sont très fréquents dans les textes sud-arabes, mais la signification de ces termes, respectivement sujets et statue, ne convient pas ici. En éthiopien ṣalim signifie: noir, ce qui correspond au sud-arabe ẓlm; 'adim signifie, selon Dillmann, *Lexicon*, col. 799, *pellis rubro colore infecta, corium*. Dans la formule en question 'dm ne peut signifier que: rouge, comme d'ailleurs dans d'autres langues sémitiques. Bien que ce sens soit exprimé, notamment en éthiopien classique, par la racine qyb, nous le retrouvons dans 'adāmāvi — rufus, Dillmann, *loc. cit.* Le contraste des deux termes, rouge et noir, se rapporte ici à la couleur de peau claire ou foncée, comme nous le savons d'ailleurs par les langues éthiopiennes modernes. Il ne faut cependant pas interpréter la formule 'dmhy wṣlmhy d'une façon trop concrète; elle ne veut rien dire d'autre que: tous les hommes, toute la population, de même que mṣrqhy wṣrbhy signifie: tout le territoire². Le suffixe -by qui se présente dans ces quatre mots peut être identifié sans doute avec l'éthiopien -by — *etiam, quoque*³.

Après les inscriptions monumentales, considérons les inscriptions rupestres en écriture quasi-monumentale, qui remontent certainement à la même époque: il apparaît que les auteurs de ces textes portent souvent des noms sud-arabes, et que la filiation est indiquée par le mot bn. Par contre, il s'y trouve un pourcentage relativement important de noms qui ne sont pas attestés en Arabie du Sud, et dont certains pourraient remonter à des racines éthiopiennes, même s'ils sont pourvus d'une terminaison sud-arabe⁴.

¹ C'est ainsi qu'il faut compléter le texte, d'après une inscription encore inédite, comme M. R. Schneider a bien voulu me le faire savoir.

² Ce même contraste entre rouge et noir se présente aussi très vraisemblablement dans une inscription sud-arabe, *R.E.S.* 3945, ligne 15: 'db ẓlm wṣdb hmrt. C. Conti Rossini a certainement raison lorsqu'il voit dans 'db une tribu, et renvoie à un parallèle éthiopien: les Māryā „noirs“ et „rouges“, dans son *Glossaire*, p. 160. L'inscription axoumite *D.A.E.* 11 porte aux lignes 9-10: *wasali[m] ḍab² qayb dab²*. L'interprétation que E. LITTMANN a donnée de cette phrase doit être abandonnée; tout le passage signifie: lorsque les Noba commirent des violences contre les populations Manguro, Ḥasā et Bāryā, et (lorsque) tout le monde était en guerre. Cf. l'arabe *ḥarb al-ṣahmar wal-ṣawād* — guerre contre tout le monde, expression qui se présente par exemple dans la relation par Ibn Hishām de la *bay'at al-ḥarb*.

³ DILLMANN, *Grammar*, p. 411; *Lexicon*, col. 2.

⁴ Voir le Chapitre II.

Comment faut-il interpréter ces données? Peut-on attribuer les inscriptions du Groupe II à des Sabéens qui étaient en train de perdre leur identité, en d'autres mots supposer que les documents épigraphiques nous attestent, en fait, la transformation d'Arabes du Sud en Éthiopiens? Les inscriptions du Groupe I, qui sont rédigées en une forme authentique de sabéen, émaneraient en ce cas d'immigrants d'une époque plus récente.

Bien qu'on doive certainement admettre la réalité d'infiltrations répétées, ou même régulières, d'Arabes du Sud en Éthiopie, cette interprétation des textes n'est pas suffisamment fondée. Elle ne serait admissible que s'il était réellement démontré que les Éthiopiens sont issus de Sabéens. Il n'y a rien dans la langue même des documents qui nous contraine à considérer cette langue comme une „forme de transition“ entre le sabéen et le géez. Au contraire, en dépit de leur nombre restreint, les indications dont nous disposons: la construction *bqny l-*, la racine *'dm* au lieu de *bmr* dans le sens de rouge, et le suffixe *-hy*, indiquent une certaine indépendance à l'égard du sabéen.

Nous préférons donc supposer, jusqu'à preuve du contraire, que les inscriptions du Groupe II émanent d'Éthiopiens, qui avaient certes adopté la culture sud-arabe et s'efforçaient d'écrire en sabéen, mais qui parlaient éthiopien. Ceci implique que dès l'époque des premiers documents historiques les souverains d'Éthiopie étaient des Éthiopiens, car les inscriptions dont ils sont les auteurs appartiennent à ce second groupe.

Les données en provenance d'Éthiopie, pas plus que celles en provenance d'Arabie, ne nous permettent donc de penser que Saba a dominé l'Éthiopie à l'époque en question. Il a cependant dû y avoir des relations étroites entre Saba et le royaume éthiopien. Relevons quelques nets indices dans ce sens. En premier lieu, comme nous l'avons vu, l'écriture sud-arabe monumentale est employée en Éthiopie — non seulement par des colons sud-arabes, mais aussi par des Éthiopiens — exclusivement à l'époque de la suprématie sabéenne en Arabie du Sud. Ces colons, de même que les Éthiopiens, mentionnent dans leurs inscriptions *'LMQH*, le dieu national sabéen. En outre, c'est exclusivement à cette époque que de véritables établissements de colons sud-arabes sont attestés en Éthiopie. En dehors de cette période nous ne trouvons aucune trace de colonies organisées faisant usage de l'écriture monumentale sud-arabe et de la langue sabéenne, bien que nous puissions vraisemblablement supposer qu'à d'autres époques encore des Arabes du Sud sont venus se fixer dans

le pays. Enfin quelques membres des colonies sabéennes à Yeha et Melazo ajoutent dans leurs inscriptions la mention *dmryb* après leur nom, ce qui pourrait signifier qu'ils étaient effectivement originaires de Mārib¹.

Cette concentration exceptionnelle de colons, dont certains étaient peut-être originaires de la capitale sabéenne elle-même, paraît également indiquer l'existence de relations étroites entre les États de Saba et de l'Éthiopie. On pourrait se demander si l'établissement de Sabéens en colonies organisées en Éthiopie n'est pas le résultat d'un accord entre les deux États. On sait que KRB'L WTR a établi des colons dans les territoires qu'il avait soumis à son autorité. Mais de tels établissements ne se limitaient pas aux territoires soumis: on trouve à cette période des Sabéens jusqu'en Hadhramaut, pays allié à Saba². Leur présence dans ce pays doit peut-être s'expliquer d'une façon analogue à celle de leurs compatriotes en Éthiopie. La mention de Saba dans le titre des rois éthiopiens de cette époque signifie sans aucun doute, comme Jacques Ryckmans l'a remarqué³, qu'ils exerçaient le pouvoir sur les colons sabéens en Éthiopie.

Si les données sont déjà rares pour la première période de l'histoire éthiopienne, elles font presque totalement défaut pour l'époque située entre la disparition de l'écriture monumentale et l'apparition du royaume axoumite. Nous ne disposons pour cette époque que d'un nombre réduit de petites inscriptions, toutes en provenance d'Érythrée orientale, et que nous ne pouvons qu'en partie classer chronologiquement. Considérés dans leur ensemble, ces textes nous montrent cependant que la culture sud-arabe s'est maintenue un certain temps en Éthiopie, bien que sous une forme élémentaire. Le contenu de ces inscriptions — pour autant qu'il ne se borne pas à des noms de personnes — est pauvre et entièrement stéréotypé. La formule de dédicace n'apparaît que sous sa forme la plus simple, et le nom de DT HMYM est abâtardi en DT HMN. Devons-nous, avec L. Ricci, partager la conviction que les auteurs de ces textes étaient des Arabes du Sud parce qu'ils écrivaient en une écriture cursive sud-arabe, ou parce qu'ils utilisaient une formule sabéenne? Ces motifs ne sont pas suffisants. D'ailleurs nous ne trouvons en Éthiopie, après la disparition de l'écriture monumentale, que la construction *hqny l-*, variante que nous avons comparée plus haut avec l'éthiopien.

¹ Comme L. Ricci, *R.S.E.*, XVII, 1961, p. 133, l'a bien vu.

² Cf. Jacqueline PIRENNE, *Paléographie*, I, p. 148-149; A. F. L. BEESTON, *Oriens Antiquus*, I, 1962, p. 43.

³ Dans *Le Muséon*, LXX, 1957, p. 75 et note 1.

Les noms propres de cette période nous offrent la même physionomie que ceux de la période précédente. On trouve des noms sud-arabes à côté d'autres noms, inconnus en Arabie du Sud, et parfois de formation étrange: *bqlny*, *bblny*, *bnqb*, *b^csc*, *s^crn*, *yshmd*, etc. La filiation est exprimée par un mot sud-arabe: *bn*.

Un certain nombre d'inscriptions rupestres, telles que Franchini 1, nous rapprochent de l'époque de l'apparition du royaume axoumite. Comme on l'a expliqué au chapitre précédent, leur graphie présente déjà de grandes analogies avec le plus ancien document axoumite connu, l'inscription du roi GDR. C'est l'écriture cursive de ces inscriptions rupestres qui était destinée à évoluer jusqu'à devenir l'alphabet éthiopien, destin qu'elle devait à l'évolution politique du pays, à savoir à la naissance du royaume axoumite à l'époque même où elle était usitée¹.

La naissance d'Axoum en tant que capitale peut à son tour difficilement être située à une date considérablement antérieure à celle du roi GDR. Car l'inscription de ce roi se rattache, du point de vue de l'écriture, aux textes d'Érythrée orientale, alors qu'on ne rencontre ni à Axoum ni aux environs de cette ville, d'inscription qui fasse apparaître l'évolution de l'écriture antérieurement à GDR². C'est pourquoi la date à attribuer au règne de GDR présente une importance particulière: elle pourrait fournir une base pour déterminer l'époque de la fondation d'Axoum.

La date de GDR dépend de l'identification de ce roi avec GDRT, le roi éthiopien qui prit part à des guerres en Arabie du Sud, et est nommé dans deux inscriptions sud-arabes³. Cette identification n'est pas absolument assurée, étant donné les formes légèrement différentes sous lesquelles ce nom est attesté⁴. Mais même si l'on admet par hypothèse cette identité, la date de GDR n'en est pas pour autant fixée, puisque les événements d'Arabie dans lesquels il fut impliqué sont datés de façon différente selon les auteurs. Le problème est très complexe; une des données en est notamment la date du *Périple de la Mer Érythrée*. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de ces

¹ Comme je l'ai dit dans *Bi.Or.*, XIII, 1956, p. 181.

² Malgré les prospections intensives que j'ai effectuées dans les environs d'Axoum durant mon séjour à cet endroit en 1955, je n'ai rien trouvé. Seule une petite inscription, encore inédite, a été découverte, mais elle n'est certainement pas plus ancienne que celle de GDR.

³ *C.I.H.* 308 et Ja 631 (voir *Bi.Or.*, XIV, 1957, p. 80).

⁴ L. RICCI, dans *Atti del convegno internazionale di studi etiopici*, p. 457, note 15, repousse pour cette raison l'identification.

questions. Qu'il nous suffise de rappeler que Jacqueline Pirenne a récemment proposé, avec beaucoup de vraisemblance, de situer vers 250 les événements dans lesquels fut impliqué GDRT; le *Périple* remonterait au début du troisième siècle de notre ère¹.

Nous avons remarqué à la fin du chapitre précédent que cette datation paraît confirmer l'identification de GDRT avec GDR, parce que si l'on peut placer l'inscription éthiopienne de GDR vers 250, le problème qu'a soulevé jusqu'ici l'inscription archaïque d'Ezana cesse de se poser.

En dehors de cet argument paléographique, certaines données historiques paraissent aussi corroborer cette datation aux environs de 250. On sait que peu après 250 les Blemmyes, c'est à dire les Béga, commencèrent à causer des troubles aux frontières méridionales de l'Égypte. Déjà Krall a établi une relation entre cette intervention des Blemmyes et le royaume axoumite, hypothèse que Lesquier signale en l'approuvant². Or l'existence de relations entre les Blemmyes et GDRT est certaine: l'inscription Ja 631 les appelle *bygt wld nḡyñ*³. On pourrait supposer que les premières expéditions éthiopiennes en Arabie du Sud, et les premières attaques des Blemmyes en Égypte méridionale, ont plus ou moins coïncidé, et ont eu la même cause: la puissance grandissante d'Axoum sous le règne de GDR.

Etant donné que les hypothèses de Jacqueline Pirenne paraissent jusqu'ici plausibles, et ont même contribué à la solution de certaines difficultés, nous voulons examiner comment se présente l'histoire éthiopienne si l'on suppose que GDR a effectivement régné vers 250.

Un seul roi éthiopien est attesté avant GDR: le roi Zoskalès. Ce personnage est nommé dans le *Périple*, et devrait donc maintenant être placé au début du troisième siècle, à une époque assez proche de celle de GDR. Si l'écriture de l'inscription de GDR peut réellement être utilisée comme donnée historique, la fondation de la ville d'Axoum ne doit guère avoir précédé de beaucoup l'époque de Zoskalès, pour les raisons développées plus haut.

Le nom du roi qui était probablement le successeur de GDR est conservé dans une inscription d'Arabie du Sud: DBH⁴. Comme il

¹ Voir son ouvrage *Le Royaume Sud-Arabe de Qatabān et sa Datation*.

² Dans *Denkschriften der K. Akad. der Wiss.*, Wien, Phil.-Hist. Classe, 46, IV, 1898, p. 10-11; cf. J. LESQUIER, *L'armée romaine d'Égypte*, p. 34.

³ Nous devons naturellement, avec G. RYCKMANS, *Le Muséon*, LXXI, 1958, p. 147-148, voir dans les *bygt* les Béga, et non le nom d'un „enfant du Néguès”, comme le fait A. Jamme.

⁴ Nous suivons la lecture de A. JAMME, *B.A.S.O.R.*, 145, February 1957, p. 30.

s'agit certainement d'un nom éthiopien nous préférions le transcrire 'ZBH. Ce roi devait, toujours selon Jacqueline Pirenne, être placé vers 280.

Après la fin du règne de 'ZBH, donc au plus tôt à partir de 280, jusqu'au règne d'Ezana, qui monta sur le trône vers 330, il y a une lacune que la datation de Jacqueline Pirenne a rendue sensiblement plus courte qu'on ne l'admettait jusqu'ici.

Selon toute vraisemblance, quelques inscriptions grecques d'Éthiopie comblent cette lacune, en premier lieu celle qu'un roi Sembrouthès a fait exécuter dans la vingt-quatrième année de son règne¹. Dans cette inscription Sembrouthès se qualifie lui-même de grand roi. Le titre qu'il porte n'est plus: Négus d'Axoum, comme c'était le cas pour GDR et sans doute aussi pour 'ZBH, mais: $\beta\alpha\sigma\iota\lambda\epsilon\upsilon\varsigma$ $\epsilon\kappa$ $\beta\alpha\sigma\iota\lambda\epsilon\omega\eta\alpha\epsilon\iota\tau\omega\eta$. D'après son titre, Sembrouthès se situerait donc postérieurement à GDR et 'ZBH, mais, comme l'a vu C. Conti Rossini², avant Ezana. Si l'on peut dater 'ZBH de 280 environ, l'époque du règne de Sembrouthès peut être établie avec une assez grande précision.

Une autre inscription encore se place à peu près à cette époque: c'est celle qui fut copiée par Cosmas à Adoulis, et a disparu depuis. Cette inscription, dont l'auteur nous est inconnu par suite d'une erreur de Cosmas, a fait l'objet de nombreuses spéculations. Dillmann³ a attribué le *Monumentum adulitanum* à l'un des premiers rois axoumites, à Zoskalès ou à un de ses prédécesseurs directs, si pas au véritable fondateur du royaume. En se référant au *Péripole*, il a daté cette inscription des environs du milieu du premier siècle. Cette date se retrouve encore dans des publications récentes⁴.

Glaser a opposé à bon droit à cette façon de voir le fait que le territoire soumis à l'autorité de ce souverain est beaucoup plus grand que celui de Zoskalès. Il place l'auteur du *Monumentum adulitanum* peu de temps avant Ezana, dans la deuxième moitié du troisième siècle. En outre, Glaser a défendu d'abord la thèse selon laquelle ce roi n'était pas un Éthiopien, mais un Arabe du Sud, parce qu'il

¹ Cette inscription a été publiée par E. LITTMANN, *D.A.E.* 3; on peut en trouver une photographie retouchée dans C. CONTI ROSSINI, *Storia d'Etiopia*, Tav. LV. Deux autres inscriptions, *D.A.E.* 2 et le fragment trouvé à Meroë, ne seront pas traitées ici. Toutes deux doivent probablement être attribuées à l'auteur du *Monumentum adulitanum*. ² *Storia d'Etiopia*, p. 120-121.

³ A. DILLMANN, *Über die Anfänge des Axumitischen Reiches*, p. 200, 203.

⁴ Par exemple dans PREISIGKE-BILABEL, *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Aegypten*, 8545B. Une autre date, au milieu du deuxième siècle, remonte à MOMMSEN, et est défendue entre autres par H. VON WISSMANN.

mentionne dans son inscription la soumission de territoires au centre du royaume axoumite¹. P. de Lagarde, principalement, s'est élevé en termes catégoriques contre cette dernière conclusion de Glaser, bien qu'il eût lui-même aussi admis que l'auteur du *Monumentum adulitanum* n'était pas d'origine axoumite². Impressionné par l'autorité de de Lagarde et par le ton sévère de sa critique, Glaser a fini par abandonner l'hypothèse d'un roi sud-arabe.

C. Conti Rossini s'est brillamment efforcé de préciser encore la date de Glaser, grâce à des données historiques tirées d'ailleurs. Il met en relation la campagne jusqu'aux frontières de l'Égypte, dont parle le *Monumentum adulitanum*, avec l'invasion palmyrénienne en Égypte dans les années 269-270. Le roi éthiopien de l'époque se serait allié aux Palmyréniens. Ceci serait confirmé par le fait qu'à son retour à Rome en 274, Aurélien ramena parmi ses prisonniers des Blemmyes, des Axoumites et des Arabes du Sud³.

Il est à tout le moins vraisemblable que les campagnes qui sont décrites dans le *Monumentum adulitanum*, loin d'avoir une signification strictement locale, doivent être considérées en rapport avec des événements en Égypte. De fait, Lesquier a supposé que les Palmyréniens avaient comme alliés les Blemmyes⁴, les mêmes Blemmyes que nous avons déjà mentionnés en connection avec GDR. Mais il ne s'agit guère plus que d'une hypothèse, car les faits sont mal connus⁵. En tout cas on ne sait rien d'une invasion des Blemmyes en Haute Égypte sous le règne de Claude⁶.

D'ailleurs des troubles se produisent régulièrement aux frontières de l'Égypte durant la deuxième moitié du troisième siècle. Ce n'est qu'en 297 que les mesures prises par Dioclétien y mirent un terme: il abandonna le territoire situé au sud de la première cataracte, et paya aux Nobades un tribut pour la défense de la frontière méridionale

¹ Glaser consacre à plusieurs reprises de longues discussions à cette inscription; ses articles dans *Ausland*, 1890 et 1891, et sa *Geschichte Altägyptens* contiennent des passages qui présentent encore toujours de l'intérêt. Je voudrais signaler ici que dès 1890, dans *Ausland*, p. 992, il propose à un endroit du texte de Cosmas de lire Kasou au lieu de Sasou, correction qui est aussi adoptée comme allant de soi par L. W. KIRWAN, dans *Kush*, VIII, 1960, p. 172.

² En dernier lieu dans *Übersicht...*, *Register und Nachträge*, p. 70-75, dans *Abb. Kön. Ges. Wiss.*, Göttingen, XXXVII, 1891.

³ R.S.O., X, 1925, p. 480-520, § 32; *Storia d'Etiopia*, p. 124.

⁴ *L'armée romaine d'Égypte*, p. 35.

⁵ Une étude détaillée sur *Les Palmyréniens en Égypte* a été publiée par J. SCHWARTZ dans *Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie*, 40, 1953, p. 63-81.

⁶ Comme l'a fait remarquer P. DAMERAU, *Kaiser Claudius II Goticus*, p. 55, note 3.

contre de nouvelles attaques des Blemmyes. Les conséquences de ces mesures se firent sentir jusqu'en Éthiopie au quatrième siècle: la pression des Nubiens et les guerres qu'Ezana livra contre eux n'y furent pas étrangères¹.

Il n'y a donc pas de raison péremptoire de placer les campagnes de l'auteur du *Monumentum adulitanum* à l'époque de l'invasion palmyrénienne en Égypte. Il n'est pas davantage nécessaire de placer à cette époque l'expédition qu'il entreprit en Arabie dans un territoire qui s'étendait au nord jusqu'à Leukè Komè, et au sud jusqu'à Saba. La localisation de Leukè Komè est incertaine², mais il est vraisemblable que cette expédition était dirigée contre les Romains.

Il est frappant de constater que ce n'est pas seulement la frontière méridionale de l'Égypte, mais aussi le *limes* arabe, qui ont subi des modifications sous Dioclétien: alors qu'avant l'époque de Dioclétien les fortifications étaient orientées vers l'est, elles le sont désormais vers le sud³, donc vers la péninsule arabique. De fait, dès 290 environ, Dioclétien a des ennuis de la part des *Saraceni*. La principale entreprise contre la domination romaine, en Syrie comme en Égypte, date cependant de 296-297. En 297 Narsès, le Roi des Rois, attaque les Romains en Arménie, en Osroène et en Syrie. Les Perses avaient soigneusement préparé leur attaque: on peut la mettre en rapport avec le soulèvement en Haute Égypte, l'année précédente⁴.

Ce soulèvement fut d'une ampleur plus considérable que les précédents. Le récit que donnent certains sources, de troubles à l'époque de Probus, auxquels les Blemmyes participèrent, et celui du soulèvement de Firmus en 270, auquel participèrent également des Blemmyes ainsi que des *Saraceni*, paraît en partie emprunté à une relation du soulèvement de 296 et de l'attaque des Perses l'année suivante⁵. En réalité, ces troubles ne doivent avoir revêtu qu'une importance secondaire.

¹ Voir C. CONTI ROSSINI, dans *R.S.O.*, VIII, 1919, p. 233-239.

² Cet endroit est généralement identifié avec Hawrā, au sud-ouest de Hegra, mais R. DUSSAUD, *La pénétration des Arabes en Syrie avant l'Islam*, p. 150, pense qu'il s'agissait du port de Pétra.

³ Voir E. KORNEMANN, *Die neueste Limesforschung*, dans *Klio*, VII, 1907, p. 113.

⁴ Pour toute cette période, voir William SESTON, *Dioclétien et la tétrarchie, I, Guerres et réformes*.

⁵ Selon W. SESTON, *op. cit.*, p. 145-148. Seston ne parle pas des Blemmyes en relation avec le soulèvement de 296, mais il cite, p. 168, note 4, les Actes coptes de Claude, „qui ont gardé l'écho de ces premiers échecs des Romains: un géant de l'armée perse ayant pris Dioclétien, Claude le délivra ... Auparavant, Dioclétien avait été longuement assiégé dans Antioche par un peuple que le rédacteur égyptien appelle les Begah ...”.

Mais comme au contraire en 296-297 il paraît être question d'une action coordonnée, sous la direction des Perses, contre les Romains, on peut se demander si l'auteur du *Monumentum adulitanum* n'a pas également été impliqué dans ces événements. Il ne s'agit là que d'une hypothèse, mais elle pourrait expliquer pourquoi c'est précisément à cette époque, après les rois GDR et 'ZBH, mais avant Ezana, qu'apparaît en Éthiopie le titre de Roi des Rois¹.

Quel est donc le roi qui, suivant cette hypothèse, se serait rangé, dans la dernière décennie du troisième siècle, au côté des Perses contre les Romains? Pouvons-nous l'identifier avec Sembrouthès ou avec Ella 'Amidā (père d'Ezana), ou bien s'agit-il d'un autre roi inconnu? Cette dernière éventualité peut sans doute être exclue, car si l'année 280 tombe réellement durant le règne de 'ZBH, la lacune entre 'ZBH et Ezana s'avère plutôt brève pour trois règnes. En outre, deux de ces règnes suffiraient déjà pour remplir cette période: Sembrouthès a régné au moins 24 ans, et l'auteur du *Monumentum adulitanum* au moins 27. Il est donc vraisemblable qu'il n'y a eu, entre 'ZBH et Ezana, que deux rois au lieu de trois, et que l'auteur du *Monumentum adulitanum* était le même „grand roi”, Sembrouthès, qui prit le premier en Éthiopie le titre de Roi des Rois.

Dans l'hypothèse où Sembrouthès aurait effectivement fait campagne vers 297 avec les Perses contre les Romains, et où le *Monumentum adulitanum* aurait été écrit un peu plus tard, Sembrouthès devrait être monté sur le trône vers 270-271, car cette inscription est datée de l'an 27 de son règne.

Cette conclusion paraît à première vue démontrer que les hypothèses sur lesquelles elle est basée sont fausses. Nous avons vu en effet que c'était 'ZBH qui était le roi axoumite aux environs de 280: comment alors expliquer que Sembrouthès ait déjà régné depuis 270 ou 271?

Une explication adéquate est fournie par l'hypothèse de Glaser selon laquelle l'auteur du *Monumentum adulitanum* n'était pas un Éthiopien d'origine, mais un roi sud-arabe. Ceci nous paraît d'autant plus vraisemblable que Sembrouthès est maintenant situé à la même époque que ŠMR YHR 'Š en Arabie du Sud. La première inscription que nous ayons de ŠMR, et où il figure en corégence avec son père, date de l'an 385 d'une ère que l'on doit certainement identifier avec l'ère sabéenne; l'année 385 correspond à 270 ou 276 après J.-C.,

¹ Ce titre a été étudié dernièrement par W. VYCICHL et par André CAQUOT, dans *Annales d'Éthiopie*, II, 1957, p. 193-203 et 206-207.

vraisemblablement 276. La dérivation du nom de Sembrouthès d'une racine *šmr* ne se heurte pas à de grosses difficultés¹.

L'hypothèse selon laquelle Sembrouthès et ŠMR YHR 'Š sont une seule et même personne devra être examinée à la lumière des données sud-arabes. Lorsque la datation des inscriptions sud-arabes de cette époque aura pris une forme plus précise, il sera peut-être possible d'établir si réellement, et de quelle façon, a pu se développer, dans le courant des guerres sud-arabes dans lesquelles sont intervenus GDRT et 'ZBH, une situation qui aurait pu amener ŠMR à succéder au roi axoumite 'ZBH. Qu'il nous suffise de remarquer que pour autant que nous le sachions, la dynastie de ŠMR YHR 'Š se termine avec ce roi en Arabie du Sud, et qu'en Éthiopie le père d'Ezana porte un nom *'ele* (ou *'alē*) *'amidā* (ou *'amedā*), qui pourrait être sud-arabe².

L'identification de Sembrouthès avec ŠMR YHR 'Š éclaircit, en ce qui concerne l'Éthiopie, un certain nombre de difficultés dont on a longtemps cherché en vain la solution.

Elle expliquerait pourquoi le titre d'Ezana paraît être un développement ultérieur du titre sud-arabe que ŠMR assuma en premier lieu. On a pensé depuis longtemps que l'Éthiopie occupait l'Arabie du Sud à l'époque d'Ezana, parce que le titre de ce roi comporte des régions sud-arabes, et parce que l'on ne connaissait pas de roi pour la même période en Arabie du Sud. Cette lacune dans notre documentation sud-arabe a toutefois été récemment comblée³, de sorte qu'il ne peut plus être question d'une occupation éthiopienne de l'Arabie du Sud à cette époque.

Si l'on peut supposer qu'Ezana descendait de ŠMR YHR 'Š, on s'expliquera pourquoi il a employé pour ses inscriptions l'alphabet sud-arabe à côté de l'alphabet éthiopien, et pourquoi, dans le cas de *D.A.E.* 6 et 7 — deux inscriptions écrites sur la même pierre, et de contenu identique, mais différentes quant à l'écriture — c'est le texte sud-arabe qui vient en premier lieu.

¹ E. LITTMANN a déjà signalé dans le commentaire de *D.A.E.* 3 que les listes royales mentionnent un roi Ella Šamara, qui aurait régné vers la fin du troisième siècle. C. CONTI ROSSINI, *R.S.O.*, VIII, 1919, p. 239, note 1, estime inacceptable l'identification de Sembrouthès avec Ella Šamara, en raison de la terminaison du nom grec.

² Le nom de *'lēmd* se présente par exemple dans *C.I.H.* 29. E. LITTMANN, *D.A.E.* 10, commentaire, a attiré l'attention sur le fait que les formes *fa'īlā* et *fa'īlā* sont inhabituelles en géez sémitique, et que la forme de la première partie du nom ne correspond pas à la forme traditionnelle postérieure.

³ Voir A. JAMME, dans *B.A.S.O.R.*, 145, February 1957, p. 28; *Bi.Or.*, XVII, 1960, p. 4, note 10.

APPENDICE

ABRAHA PORTAIT-IL UN TITRE ÉTHIOPIEN?

Le titre officiel du roi Abraha dans *C.I.H.* 541, 'zly mlkn 'g'zyn *rmb's zbymn mlk sb'* etc., a déjà donné lieu dans le passé à des hypothèses divergentes. Cependant, la signification, et même la lecture de cette formule ne sont toujours pas fixées de façon satisfaisante. On tentera ici une fois encore de trouver une solution du problème que posent les mots *rmb's zbymn*.

E. Glaser est parti de l'idée qu'Abraha était le représentant de l'autorité éthiopienne en Arabie du Sud. Il traduit le titre: (Abraha), gouverneur du roi éthiopien Ramhiš Zubayman etc. *Rmb's zbymn* est selon Glaser le nom du roi éthiopien (la vocalisation est hypothétique). C. Conti Rossini et après lui Jacques Ryckmans ont élevé des objections contre cette interprétation¹. Ils ont montré que dans les inscriptions le Négus n'est jamais désigné par les mots *mlkn 'g'zyn* — le roi éthiopien. Sur les monnaies aussi on trouve en grec la légende: roi des Éthiopiens, ou en éthiopien: Négus d'Axoum, jamais l'adjectif: éthiopien. Mais la traduction qu'ils ont eux-mêmes présentée: (Abraha), le roi vaillant de la tribu Ag'azî, Ramhiš Zubayman etc., défie les règles de la syntaxe sud-arabe².

Une lecture de Mordtmann et Mittwoch, récemment reprise par Jacques Ryckmans et A. G. Lundin, fournit un moyen de sortir de l'impasse³. Il faudrait lire 'l'zyn au lieu de 'g'zyn, et interpréter ce mot comme le nom d'un roi éthiopien: Ella 'ZYN. Cette lecture est extrêmement vraisemblable: le premier élément du mot, Ella, apparaît également dans d'autres noms de rois éthiopiens, par exemple dans celui d'Ella Aşbeħa, le roi qui a lancé une expédition militaire en Arabie du Sud, et que nous pouvons sans aucun doute identifier à 'l'bħħ d'une autre inscription sud-arabe⁴.

¹ Pour un résumé des arguments, voir *L'institution monarchique*, p. 244.

² Cf. G. RYCKMANS, *Le Musón*, LXVI, 1953, p. 279; A. F. L. BEESTON, *Bi.Or.*, IX, 1952, p. 216; A. JAMME, *Cahiers de Byrsa*, V, 1955, p. 277.

³ J. H. MORDTMANN - E. MITTWOCH, *Himyarische Inschriften*, p. 66; Jacques RYCKMANS, *La persécution des chrétiens himyarites au sixième siècle*, p. 6, note 26. A. G. LUNDIN, *Jur'ñaja Aravija v VI veke*, p. 65 et note 21, a adopté cette lecture; il traduit correctement les mots 'zly mlkn 'l'zyn par: gouverneur du roi Ella 'ZYN.

⁴ *L'institution monarchique*, p. 321, note 9; la translittération 'L'SHH, dans *Encyclopaedia of Islam*, 2^e ed., article *Abraha*, doit être corrigée.

Cette explication de 'l^zym implique nécessairement que 'zly signifie quelque chose comme vice-roi. Glaser aurait donc eu raison. Toutefois, ni la lecture ni l'étymologie du terme ne sont assurées¹. On pourrait admettre la lecture 'tly au lieu de 'zly², mais la traduction: son altesse (le roi), par analogie avec l'arabe *ğalālat al-malik*, ne peut être soutenue³. Dans ce cas 'l^zym, *rmbś* et *zbymn* devraient être trois noms d'Abraha: (Abraha), son altesse le roi L'ZYN RMHŚ ZBYMN, conclusion qu'on ne peut guère accepter.

En revanche, dans l'hypothèse où le début de la formule signifie: (Abraha) gouverneur du roi Ella 'ZYN, il est possible que *rmbś zbymn* soit un second titre d'Abraha⁴. Etant donné qu'Abraha avait été le chef des troupes éthiopiennes, je me demande s'il ne peut pas s'agir d'une formule éthiopienne. Si A. F. L. Beeston⁵ a raison de considérer que le signe *s* sud-arabe rend le son *s*, la fin du mot *rmbś* peut être la particule de l'éthiopien *-sa*, qui est „attached to a word for the purpose of bringing it emphatically into notice”⁶. Dans la même langue, le mot *ramb* signifie: *lancea, hasta*⁷. Il n'y a pas de raison de penser que ce mot soit un emprunt à l'arabe⁸: le nom du roi axoumite *Armāḥ* renferme les mêmes radicales. Hartmann a donné la clef de l'interprétation de *zbymn*. Il a vu que ce mot pourrait signifier: *qui est in Yemeno* (*Corpus*, commentaire). Il me paraît en effet hors de doute que *z* est ici le relatif éthiopien, mais *ymn* signifie main droite⁹ et

¹ L'hypothèse la plus spectaculaire est certainement celle de Praetorius, citée dans le commentaire du *Corpus*. Il y voit un mot *azzāži*, écrit *zgy* et correspondant à un terme bien connu en éthiopien moderne. Cette forme serait ainsi à la fois la preuve de la prononciation *ğ* du signe sud-arabe *g* à cette époque, et l'unique exemple d'une telle mouillure (*-zi* > *-żi* dans un nom d'agent) en gecz.

² J. M. SOLÁ SOLÉ, *Las dos grandes inscripciones sudarabigas del dique de Mārib* p. 28, écrit que la lecture *zly* est hors de doute, mais cette remarque concerne la présence ou l'absence du *z*, semble-t-il. Les caractéristiques qui distinguerait le *z* du *t* dans cette inscription n'ont pas été indiquées.

³ Interprétation proposée par Jacques RYCKMANS, *Le Muséon*, LXVI, 1953, p. 340, note 27, et acceptée par A. F. L. BEESTON, *B.S.O.A.S.*, XVI, 1954, p. 391, note 1.

⁴ A. JAMME, *Cahiers de Byrsa*, V, 1955, p. 277, a déjà dit que *rmbś*, dans Ja 546, est „une épithète de 'brb dont il achève la titulature”. A. G. LUNDIN *op. cit.*, p. 62, note 5, pense lui aussi que les mots *rmbś zbymn*, dans *C.I.H.* 541, se rapportent à Abraha; il admet l'hypothèse avancée par SIDNEY SMITH, *B.S.O.A.S.*, XVI, 1954, p. 437, note 3, selon laquelle *rmbś* dérive du grec *Πωμαῖος*.

⁵ *Transactions of the Philological Society*, 1951, p. 25-26, § 14.

⁶ DILLMANN, *Grammar*, p. 412.

⁷ DILLMANN, *Lexicon*, col. 275.

⁸ Il ne figure d'ailleurs pas chez Wolf LESLAU, *Arabic Loan-Words in Geez*, dans *Journal of Semitic Studies*, III, 1958, p. 146-168.

⁹ DILLMANN, *Lexicon*, col. 1070.

non Yémen, qui ne se présente jamais sous cette forme dans les inscriptions.

Si ces remarques sont exactes, Abraha porte dans ce texte le titre: gouverneur du roi Ella 'ZYN, la lance (le bâton) qui est dans sa main droite, roi de Saba etc. Or en Éthiopie le bâton est un emblème de la dignité royale. Le Lion des armoiries de la Maison Impériale porte encore dans la patte droite un bâton terminé par une croix. Mais déjà sur d'anciennes monnaies axoumites le roi est souvent représenté avec un bâton dans la main droite. Le titre: le bâton dans sa main droite, pourrait donc très bien exprimer le fait qu'Abraha était l'incarnation de l'autorité éthiopienne en Arabie du Sud.

Il ressort de ces constatations qu'en l'an 657 de l'ère sabéenne le roi éthiopien n'était plus Ella Aṣbēha, mais Ella 'ZYN, et qu'Abraha avait de nouveau reconnu la suzeraineté du roi éthiopien, conformément à une information de Procope¹. Le fait qu'Abraha se nomme en même temps roi de Saba etc. ne me paraît pas constituer un argument important contre cette interprétation.

C'est un obstacle beaucoup plus considérable que présentent les deux autres inscriptions où apparaît Abraha, les inscriptions Ry 506 et Ja 546. Dans Ry 506, la formule est beaucoup plus brève: *mlkn 'brh zybmn mlk sb'* etc. En outre elle porte *zybmn* au lieu de *zbymn*, et le premier titre d'Abraha n'est pas *'zby mlkn* mais *mlkn*, qui précède ici son nom. Ceci pourrait signifier qu'Abraha préférait ne plus souligner sa dépendance à l'égard du roi éthiopien, ou même qu'il l'avait entièrement rejetée. *zybmn* est plus difficile à expliquer. Ce mot serait-il donc quand même un nom propre, comme on l'a admis jusqu'ici, faute de mieux?

En raison des deux orthographies différentes, *zbymn* et *zybmn*, A. F. L. Beeston² vocalise le mot en question: Zébêman, nom qu'il suppose être d'origine non sémitique. Il conclut en outre: The name Zébêman has no direct relationship to the phrase '*tly mlkn 'g'zyn rmhs'* which precedes it in C. 541, for this phrase is absent from Ry 506. Ces deux conclusions sont entièrement logiques, mais non inéluctables. La possibilité d'une faute du lapicide est laissée ouverte aussi bien par Beeston que par G. Ryckmans. Ryckmans signale d'ailleurs une autre faute du même genre dans ce texte. La dernière conclusion de Beeston ne précise pas clairement si dans sa pensée *rmhs* se trouve

¹ Jacques RYCKMANS, *L'institution monarchique*, p. 324, tient cette information pour peu probable.

² Dans *B.S.O.A.S.*, XVI, 1954, p. 391.

effectivement en unité syntaxique avec ce qui précède. Mais étant donné qu'il souscrit à l'interprétation que Jacques Ryckmans a proposée pour *'tly mlkn*, il peut difficilement avoir considéré *rm̄s* comme autre chose qu'un nom propre, donc: (Abraha), son altesse le roi éthiopien (?), RMH̄S Zébêman, roi de Saba etc. Il n'est pas possible d'expliquer alors pourquoi le nom Zébêman apparaît dans Ry 506, tandis que RMH̄S n'y figure pas. Dans Ja 546, c'est précisément *z̄bymn* qui est omis; *rm̄s* figure dans le texte, mais ce n'est qu'à la fin du titre: *mlk sb' w̄drdn w̄h̄drmt w̄ymnt w̄'rbhmw t̄dm w̄thmt rm̄s*.

L'absence de *rm̄s* dans Ry 506 et de *z̄bymn* dans Ja 546 constitue également un obstacle majeur à l'interprétation que nous avons présentée ci-dessus pour la formule de *C.I.H.* 541. Il semble bien qu'une trop stricte analyse des trois inscriptions exclut toute interprétation acceptable. Est-il dès lors hasardeux d'admettre que les formules de Ry 506 et Ja 546 ne sont qu'un écho imprécis de l'ancien titre de *C.I.H.* 541? Peut-être cette imprécision est-elle due au fait que Ry 506 et Ja 546 sont écrites dans le roc et non gravées dans la pierre. Elle tient peut-être aussi au fait que la dépendance d'Abraha envers le roi éthiopien était devenue plus lâche. Ou bien l'omission du mot *rm̄s* et la faute du lapicide dans *z̄bymn*, dans un texte, et l'omission de *z̄bymn* dans l'autre, doivent-elles être attribuées au fait que la formule était éthiopienne et non sud-arabe: *ram̄usa z̄abayamānu* — la lance dans sa main droite?

INDEX DES NOMS PROPRES¹

<i>’b̥k̥bd</i>	36	<i>m[’d]</i>	14
<i>’gb</i>	‘Anzā	<i>m̥d̥l</i>	15c
<i>’gz</i>	Matara <i>D.A.E.</i> 34	<i>mb̥[</i>	53
<i>’b̥ll</i>	Aksum <i>D.A.E.</i> 18	<i>mnym</i>	65d
<i>’n̥n</i>	1a, 58	<i>mr̥bw</i>	57
<i>’n̥t</i>	34	<i>mr̥bk</i>	37
<i>’n̥n̥th</i>	35	<i>mst̥z̥l</i>	Aksum <i>D.A.E.</i> 18
<i>’wsm</i>	15a, 16b	<i>mw̥[</i>	46
<i>’wst</i>	24	<i>ng̥n</i>	1b, 2
<i>’n̥n</i>	11b (voir <i>wn̥n</i>)	<i>nt̥m</i>	22 (voir <i>st̥m</i>)
<i>’sb[</i>	17	<i>nyrwy</i> (?)	63b
<i>’sr</i>	68, 69, 70	<i>rd̥</i>	52
<i>’wb</i>	58, 65a (?), (63b ?)	<i>rd̥y</i>	23b
<i>’ydd</i>	54	<i>rykn</i>	69
<i>b̥i</i>	43	<i>rynb</i> (?)	33b
<i>bqlnj̥</i>	4	<i>sb̥gly</i>	voir 6, commentaire
<i>bqm</i>	43 (voir <i>sqm</i>)	<i>sf̥bn</i>	36
<i>brrm</i>	5a	<i>sf̥ln</i>	16 (voir <i>kfln</i>)
<i>bz̥t</i>	‘Anzā	<i>sqm</i>	43 (voir <i>bqm</i>)
<i>dbry</i>	11c	<i>ss̥rn</i>	49
<i>db̥y</i>	11a (?), 39	<i>ss̥rwm</i>	50
<i>dt̥ b̥mn</i>	43, 44, 46, 47, 48, 50, 57, 59, 60, 61, 65b	<i>st̥m</i>	22 (voir <i>nt̥m</i>)
<i>g̥ly</i>	18, 19	<i>sn̥qm</i>	45
<i>gb̥lm</i>	44, 48 (?), 65b	<i>sn̥qm̥w</i>	44
<i>gb̥rn</i>	6, 7, 8, 9, 10b	<i>sb̥b̥b</i>	46
<i>gr̥whtn</i>	38a	<i>sbt</i>	71
<i>b̥t̥yn</i> (?)	53	<i>sf̥dn</i>	33a
<i>b̥n̥</i>	4, 55	<i>twmn</i>	37
<i>b̥s̥l</i>	3	<i>wdd</i>	12b
<i>bbs</i>	63 (?), 70	<i>wd̥gly</i>	6, 13, 14 (?), 15c (?)
<i>bdbr(n ?)</i>	10	<i>wb̥bm</i>	40, 58
<i>bb̥ny</i>	voir 4, commentaire	<i>wk̥l̥l</i>	18, 19
<i>bn̥q̥b</i>	3a	<i>wn̥n</i>	11b (voir <i>n̥n</i>)
<i>bb̥m</i>	41	<i>yb̥sm</i>	51
<i>bb̥s</i>	40	<i>ygdy</i>	63a
<i>hq̥m</i>	60	<i>yb̥nnm</i>	54
<i>hyw</i>	44, 48, 55	<i>ymn̥l</i>	21
<i>kfln</i>	16 (voir <i>sf̥ln</i>)	<i>ymny</i>	20
<i>kr[</i>	17	<i>yn̥s̥</i>	66
<i>if̥kr</i>	64	<i>ys̥b̥md</i>	44, 45
<i>ln̥</i>	65c	<i>ys̥l̥m</i>	49
		<i>y̥g̥</i>	70
		<i>y̥wdr</i> (?)	69

¹ Les chiffres renvoient aux textes publiés au Chapitre II; les autres indications aux inscriptions interprétées au Chapitre IV.

PLANCHES I—XXIV

INDEX DES PLANCHES

COPIES

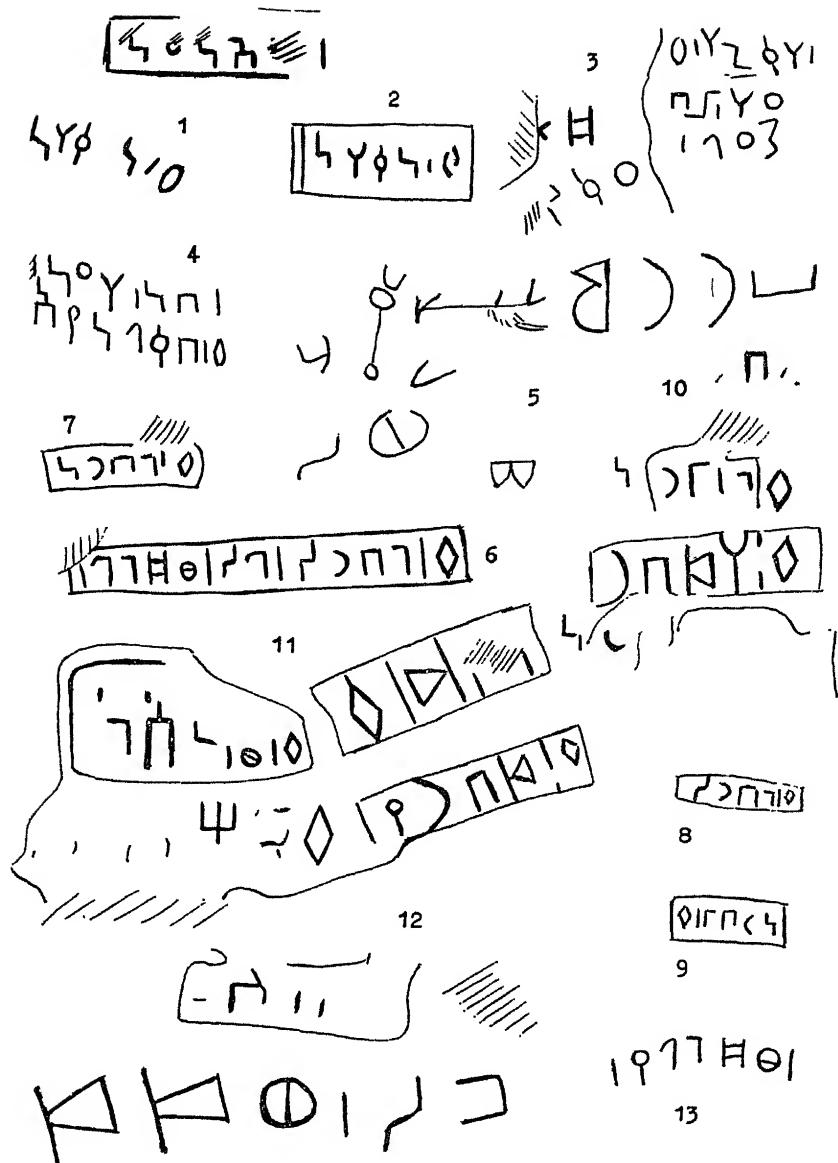
Pl. I	Chapitre II, textes 1-13.
Pl. II	Chapitre II, textes 14-26.
Pl. III	Chapitre II, textes 27-37.
Pl. IV	Chapitre II, textes 38-50.
Pl. V	Chapitre II, textes 51-58, 60, 61.
Pl. VI	Chapitre II, textes 63, 65-70, 72.

FAC-SIMILÉS

Pl. VII	Chapitre III, <i>Sāfrā</i> , textes A, B, C.
Pl. VIII	Chapitre III, <i>Sāfrā</i> , texte D.

PHOTOGRAPHIES

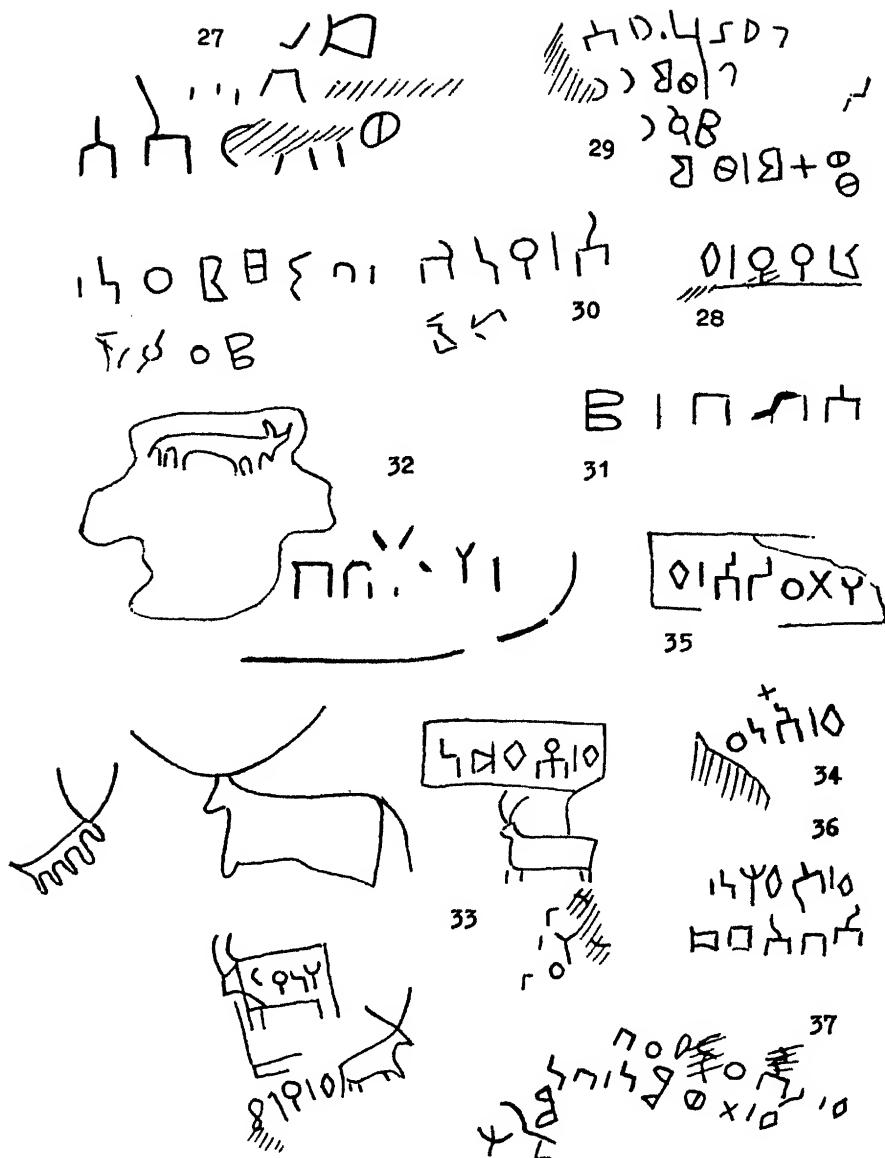
Pl. IX	Chapitre II, textes 1a, 3, 4.
Pl. X	Chapitre II, textes 5b, 6, 9.
Pl. XI	Chapitre II, textes 11, 14, 15.
Pl. XII	Chapitre II, textes 16, 17, 18.
Pl. XIII	Chapitre II, textes 19, 20, 21, 22.
Pl. XIV	Chapitre II, textes 26, 29, 32.
Pl. XV	Chapitre II, textes 34, 35, 36, 37.
Pl. XVI	Chapitre II, textes 38, 39, 40.
Pl. XVII	Chapitre II, textes 44, 45, 46, 49.
Pl. XVIII	Chapitre II, textes 51, 52, 53, 55.
Pl. XIX	Chapitre II, textes 57 (estampage), 58, 63.
Pl. XX	Chapitre II, textes 68, 69, 70.
Pl. XXI	Chapitre II, texte 72. Chapitre IV, <i>D.A.E.</i> 18.
Pl. XXII	Chapitre IV, <i>‘Anzā</i> .
Pl. XXIII	Chapitre III, <i>Sāfrā</i> , texte D.
Pl. XXIV	Chapitre III, <i>Sāfrā</i> , textes A, B, C.



Textes 1-13, pp. 10-13.



Textes 14-26, pp. 13-16.



Textes 27-37, pp. 16-17.

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51. ይና በቅነስና

ና የትክክል

54. በኋሩ እና የወጪ እና የ

የትክክል

54

53

55. የወጪ በኋሩ እና የ

የትክክል

55

52

56. የትክክል

ና በኋሩ እና የ

የትክክል

የትክክል

57. የትክክል

57

የትክክል

58

58. የትክክል

የትክክል

60

61. የትክክል

የትክክል

61

የትክክል

Textes 51-58, 60, 61, pp. 21-24.

19 አዎስ በ
01 ዓጥዎች



63 የዚህ የወጪ የጥቅም የ
ወጪ የጥቅም የጥቅም
አንተት + ስ + ተወስ

65

66 የወጪ የጥቅም
አንተት + ስ + ተወስ

ይወስ

67 ጥ የወጪ የጥቅም
/ / / /

68 የወጪ የጥቅም
አንተት + ስ + ተወስ
/ / / /

69 የወጪ የጥቅም
አንተት + ስ + ተወስ
የወጪ የጥቅም
አንተት + ስ + ተወስ

70 የወጪ የጥቅም
አንተት + ስ + ተወስ
የወጪ የጥቅም
አንተት + ስ + ተወስ
የወጪ የጥቅም
አንተት + ስ + ተወስ

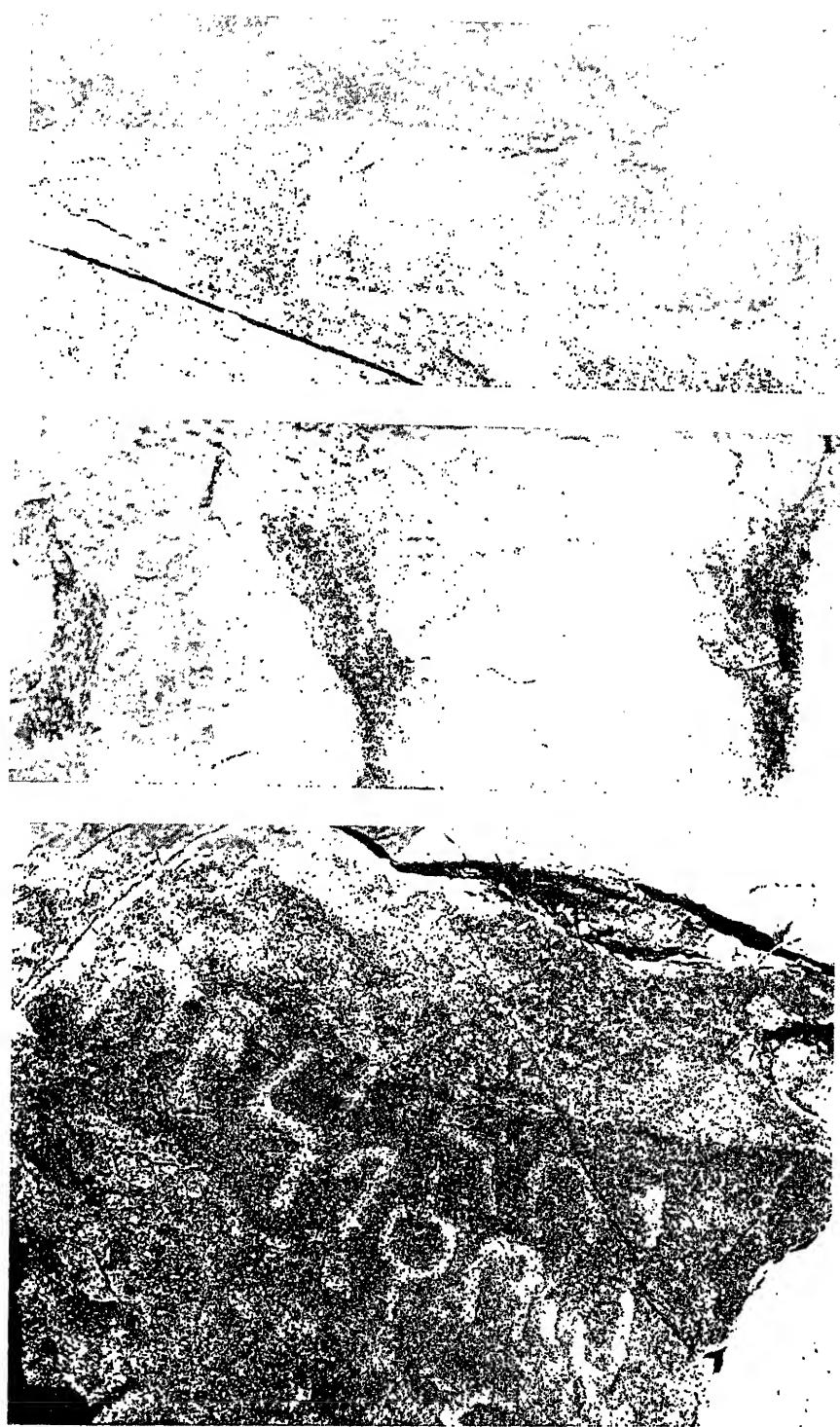
72

L'inscription de Safrā, texte A, p. 31 ss.; texte B, p. 49 ss.;
texte C, p. 51 s.

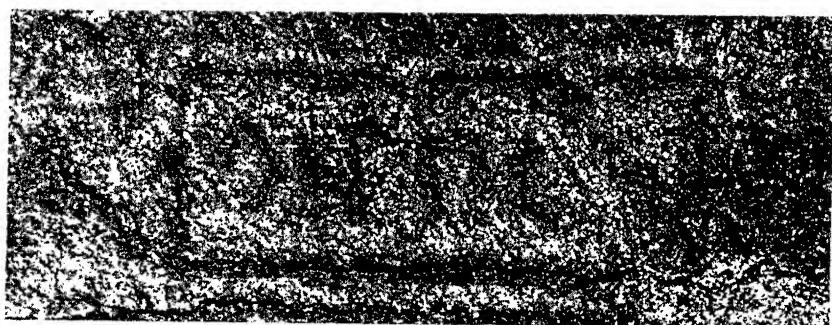
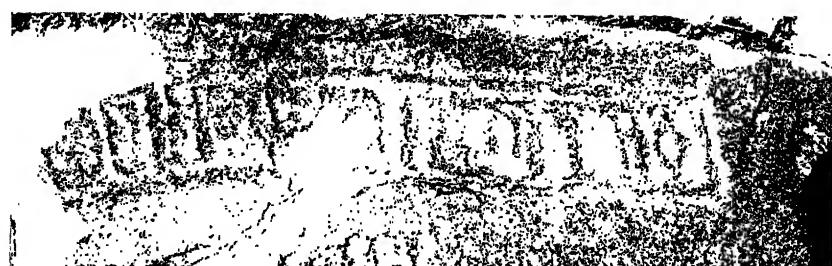
+ H h c i H □
✓ □ | □ □ □ □ □
□ □ | □ < < i □
✓ □ □ | □ □ □
□ | □ □ □ □
□ □ □ □ □ □ □ □
□ □ □ □ □ □ □ □
□ □ □ □ □ □ □ □
□ □ □ □ □ □ □ □

0 1 2 cm

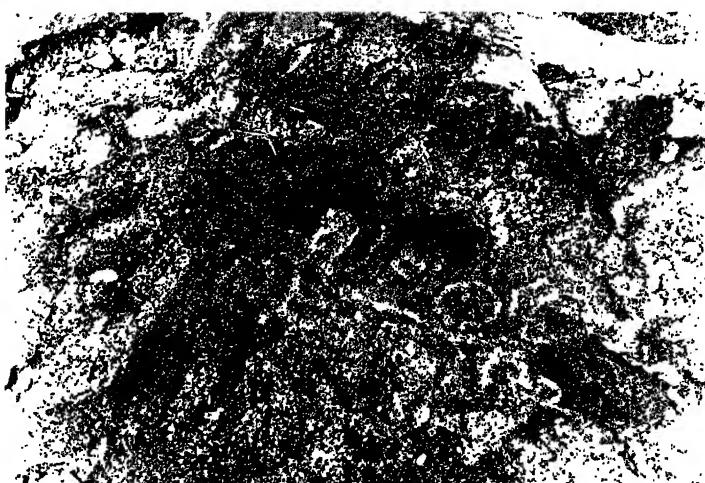
L'inscription de Sāfrā, texte D, p. 53 s.



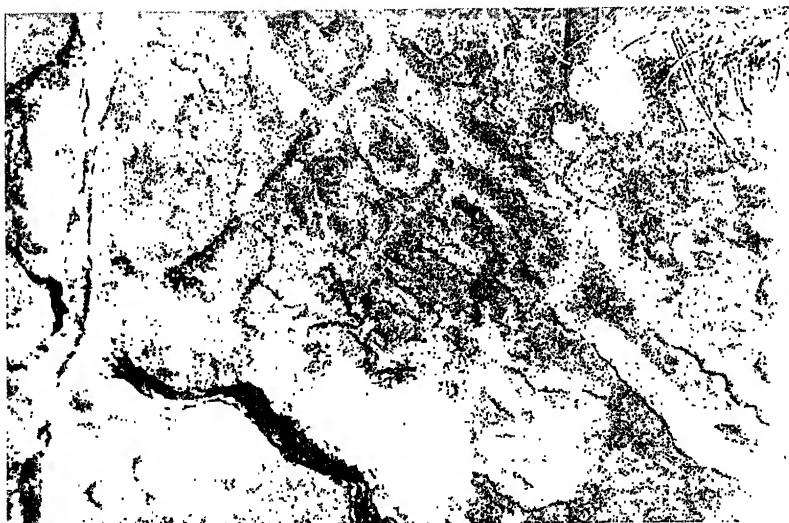
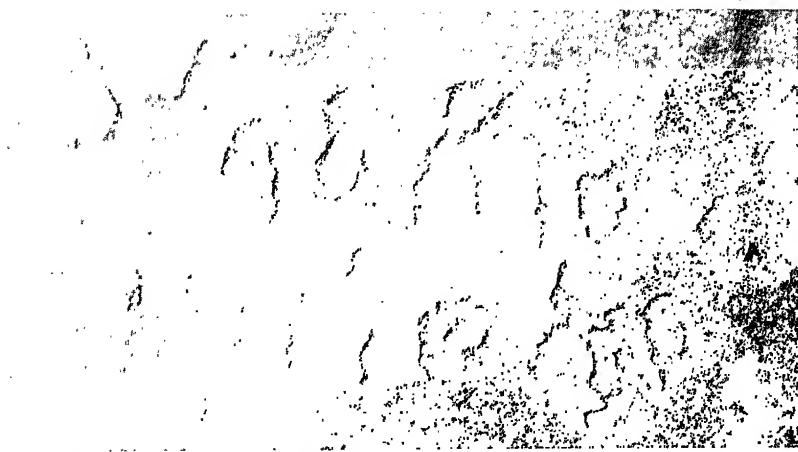
Textes 1a, 3, 4, pp. 10-11.

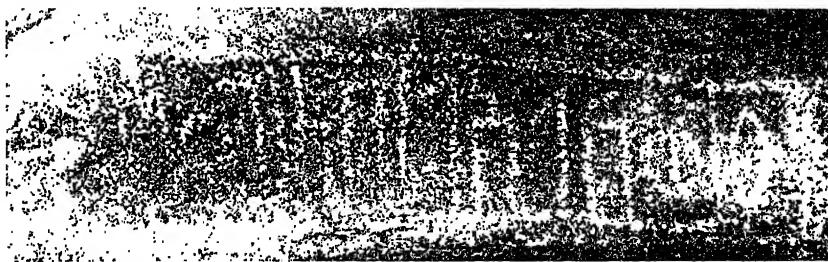


Textes 5b, 6, 9, pp. 11-12.

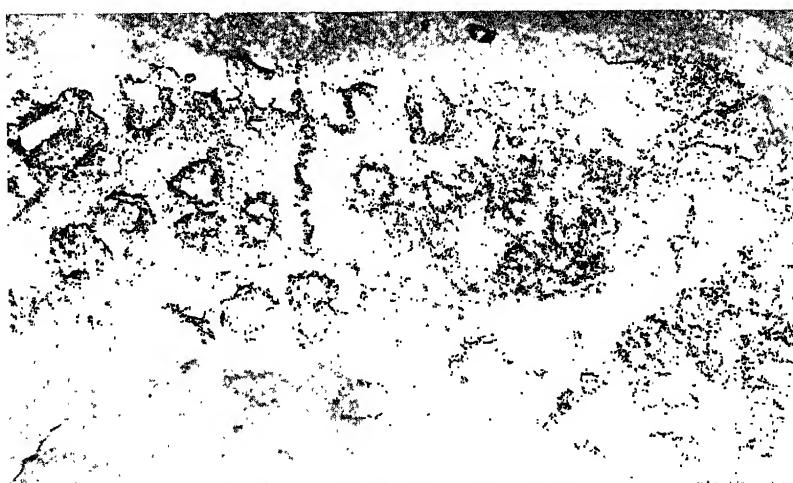


Textes 11, 14, 15, pp. 12-13.

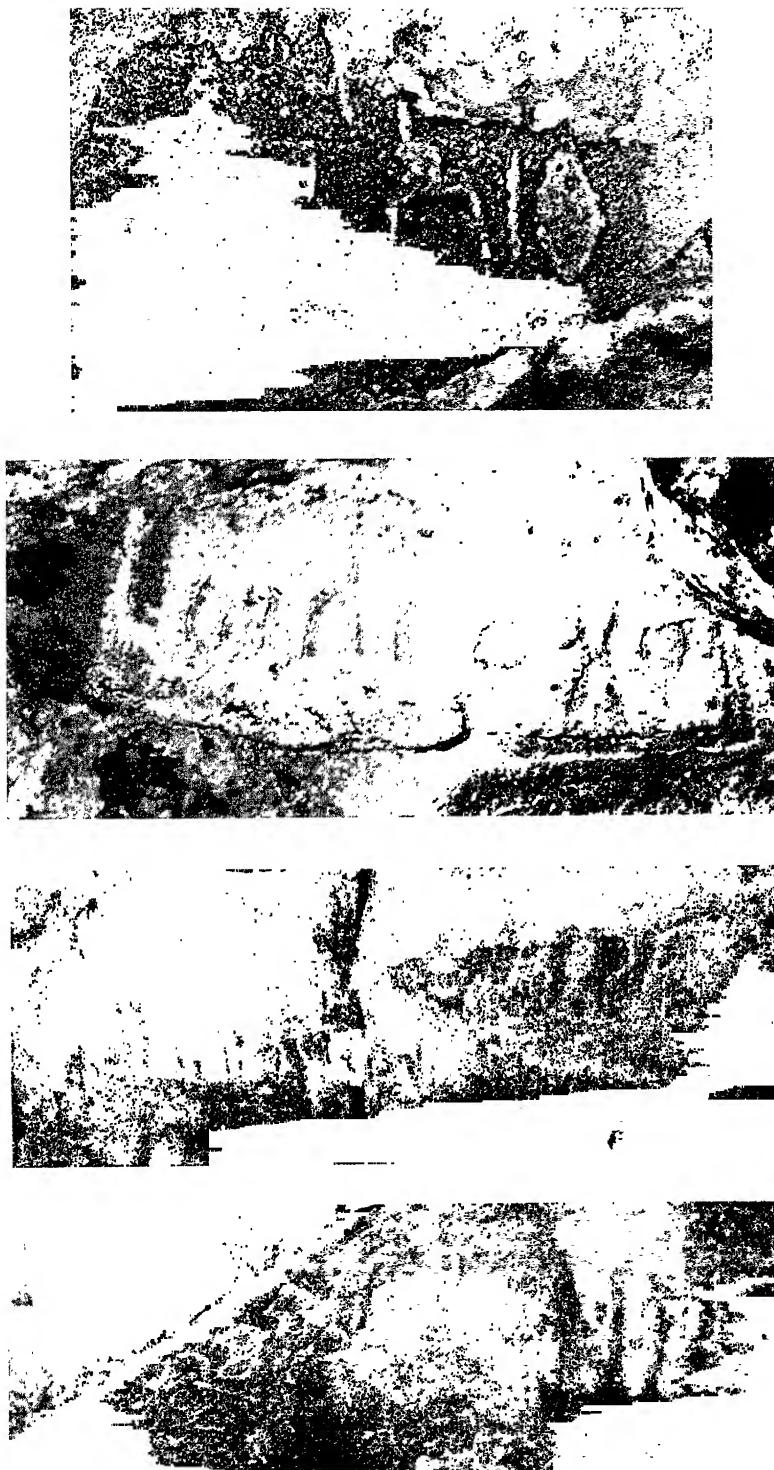




Textes 19, 20, 21, 22, p. 15.



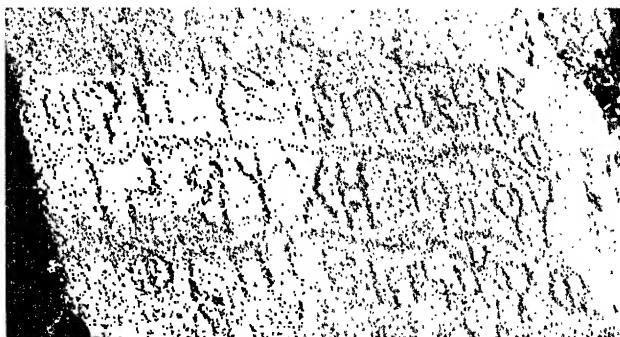
Textes 26, 29, 32, p. 16.



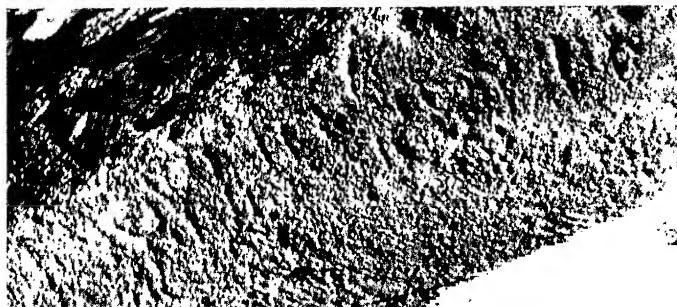
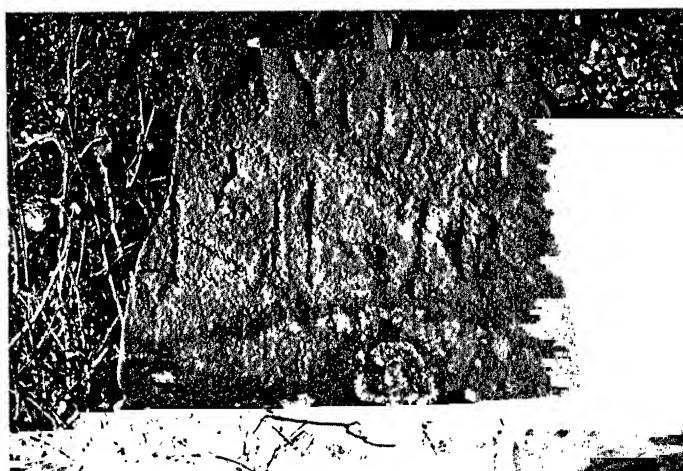
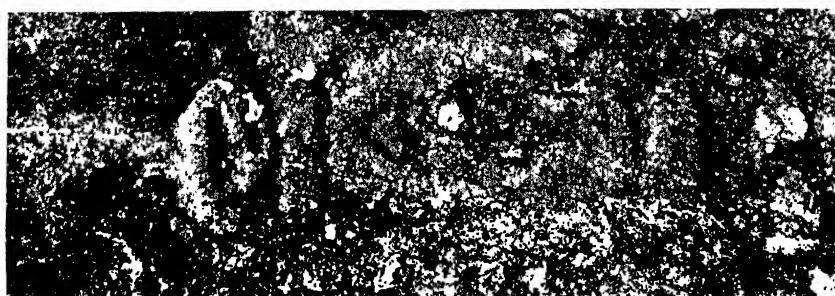
Textes 34, 35, 36, 37, p. 17.



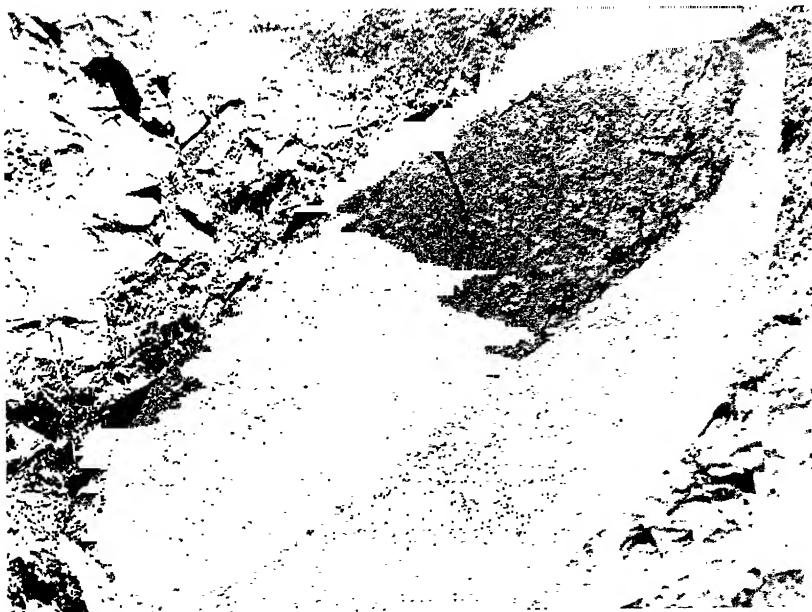
Textes, 38, 39, 40, pp. 17-18.



Textes 44, 45, 46, 49, pp. 19-21.



Textes 51, 52, 53, 55, pp. 21-22.



Textes 57 (estampage), 58, 63, pp. 22-24.



Textes 68, 69, 70, pp. 26-27.



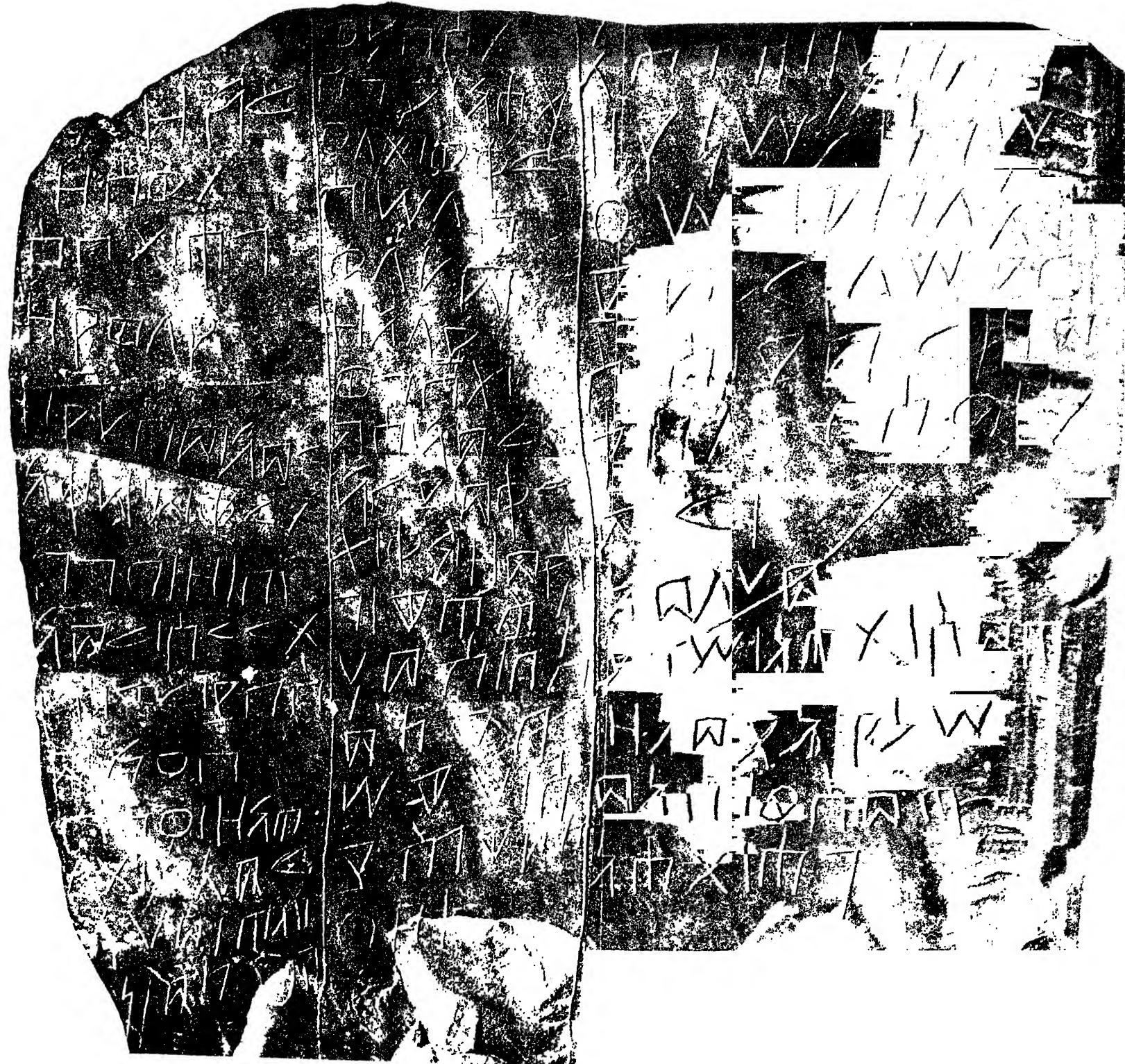
Texte 72, p. 29; *D.-I.I.*, 18, pp. 68 ss.



L'inscription de 'Anzā, p. 65 ss.



L'inscription de Sāfrā, texte D, p. 53 s.



L'inscription de Sâfrâ, texte A, p. 31 ss.; texte B, p. 49 ss.; texte C, p. 51 s.
(montage de sept photographies)

Col
M 11.7.74.

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.